

AGNES  
GEMINET

BAROUD N' ROAD : CARNET DE ROUTE D'UNE  
GLOBE-TORTUE , DE BEYROUTH A ISTANBUL  
SUR LES PAS D'ALEXANDRE.



*« L'AVENTURE N'EST PAS CE QU'ON IMAGINE, UN ROMAN. ELLE NE S'APPREND PAS DANS UN LIVRE. L'AVENTURE EST TOUJOURS UNE CHOSE VÉCUE, ET POUR LA CONNAÎTRE IL FAUT AVANT TOUT ÊTRE À LA HAUTEUR POUR LA VIVRE, VIVRE ET NE PAS AVOIR PEUR. »*

**BLAISE CENDRARS**



## ولاء

من بلد سيقتدورُ إلى آخرِ  
ومن امرأة ستفر إلى امرأة  
من صحراء إلى أخرى  
لكن الخيط الممدود مع  
الطائرة الورقية  
سيظل الخيط المشدود  
إلى النخلة  
حيث ارتفعت طيارتك  
الأولى ...

- Allégeance - Saadi Youssef -

D'un pays à l'autre tu tourneras

D'une femme à l'autre tu fuiras

d'un désert l'autre

Mais le fil attaché

au palmier

d'où ton premier avion s'est envolé ...

## **DOBRI TCHASS ZBOGOM...**

Un dernier au revoir à mon cher Paris, Paris du dessous et ses tortueuses carrières pleines de mystères ; Paris du dessus et ses toits étendus comme une mer de zinc...

Un au revoir pour mieux revenir.

« Construis-toi d'abord par l'imaginaire une mesure dans la solitude avant de bâtir une maison entre les murs de la ville. Car si tu aspirés à rentrer chez toi au crépuscule, le vagabond qui t'habite, à jamais écarté et solitaire, connaît le même désir ».

Gبران Khalil Gibran

Escale à Chypre ; hélas bloquée à l'aéroport, sans terrasse fumeur ! Heureusement la moquette est bien confortable, l'occasion de se reposer avant de sauter dans l'inconnu.

*Lanarca (Chypre) 1<sup>er</sup> juillet*



Arrivée à Beyrouth. Assez inattendu : un taxi qui beugle du Joe Dassin et du Dalida au milieu des buildings en ruine placardés de publicités pour bikinis... Beyrouth inattendue, entre le centre touristique aussi propre qu'une rue suisse et aussi désert qu'un coin de Sibérie, et les quartiers périphériques, enfers de klaxons (le périph à côté c'est du Debussy !). I immeubles troués d'impacts de balles et petits bistrot frenchies qui rappellent les popotes de quartiers à Paris. Première impression surtout : une ville ceinturée, cadrée, bloquée ; tous les 200m, un barrage militaire ; tous les 50m, un policier en faction.

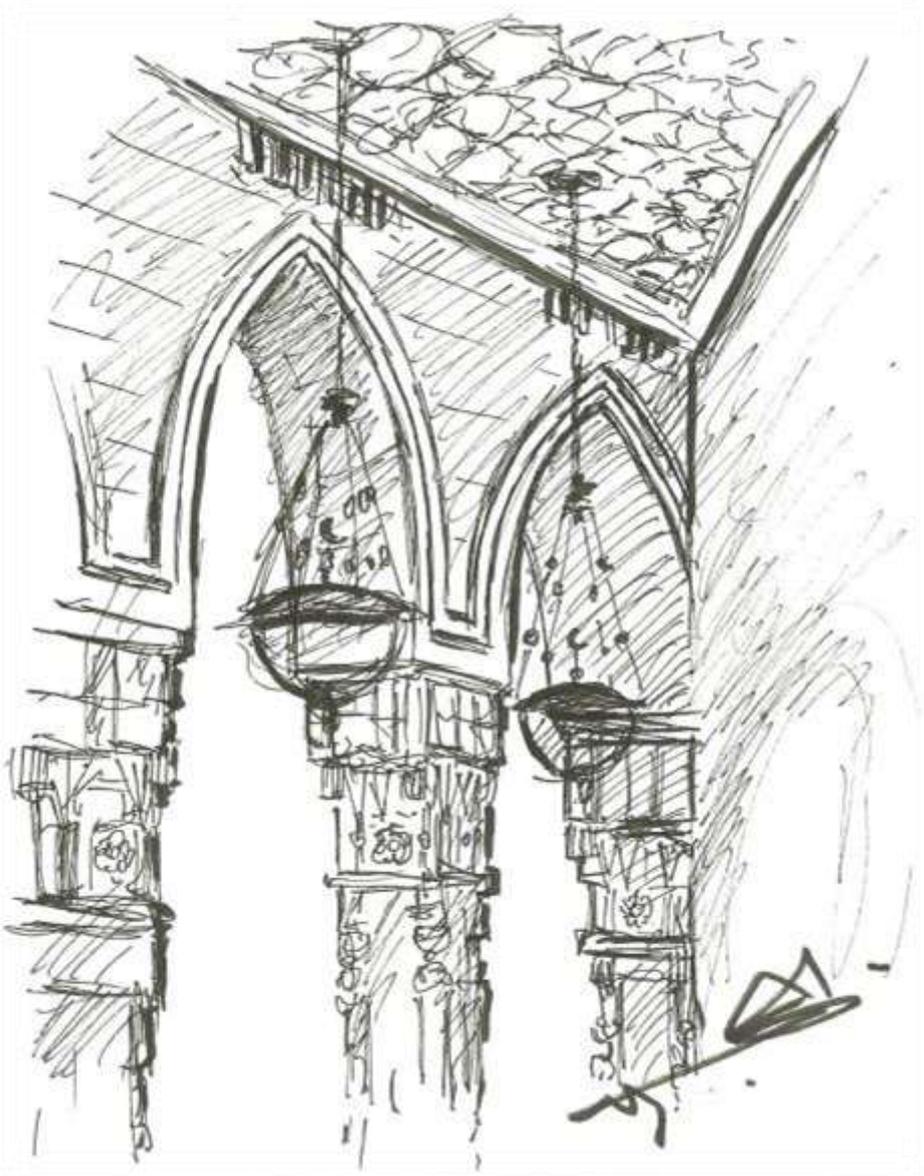
Tout le centre est quadrillé de barrages et brigades de jeunes soldats suant à grosses gouttes sous la moiteur de la ville. On a beau dire « le Liban est calme », il semble plutôt tendu au premier abord. Une tension qui, heureusement, est tempérée par la bonne humeur des Libanais.

A la fois imprégnés de culture orientale et fiers de leur pays, les Beyrouthins semblent quand même assez marqués par la guerre. Quant aux jeunes, malgré leur fort encrage national, ils semblent-du moins dans la capitale- très occidentalisés.

Après une journée de marche intensive à arpenter la ville en long, en large et en travers, j'ai fini par me poser dans un petit bar de la rue Gouraud, (Gemmayzeh) histoire de goûter la bière locale en compagnie des jeunes beyrouthins. Un petit troquet très sympathique et chaleureux, où tout le monde se connaît ; assez semblable à un bar bobo de bastille en soi. J'ai pu faire la connaissance de



plusieurs personnes, très courtoises d'ailleurs, malgré le vernis urbain. Apparemment depuis six mois la situation politique est plus que tendue. Tous m'ont clairement déconseillé de continuer mon périple vers le nord, avec de hauts cris en entendant mon itinéraire. Qu'à cela ne tienne ! J'ai déjà acheté ma monture (plus chère que prévue hélas, mais Beyrouth est décidément bien plus occidentalisée qu'on ne le penserait, et pas tellement moins chère que l'Europe), la bête trépigne, la motivation est au plus haut et le temps est splendide...inch'allah ! Sur les conseils de mes premières rencontres, je vais donc m'empresse de quitter la capitale (décidément néfaste pour mon budget) et de prendre la route du Sud dès demain ; courir sur les pas d'Alexandre et loin des derniers soubresauts occidentaux – c'est impressionnant à quel point le français est omniprésent, on dirait qu'aucune plaque n'a été changée depuis le Mandat !-. Je rejoins donc la pension Al-Nazih où je suis descendue, tout près de la mosquée Al-Amine et ses







merveilleux dômes. Un dernier cigare sous le soleil couchant du port et j'irai reposer mes mollets avant le rude labeur de demain.

### *Beyrouth 2 juillet*

Dernière balade dans Beyrouth après une nuit plus que sommaire entre le voisin de chambrée qui après avoir regardé la télé jusqu'à 3h du mat s'est endormi avec la télécommande... et le marteau piqueur qui s'est mis à ébranler la baraque voisine et tout le quartier dès 6h.

Plein de nourriture de base fait ; après un marathon épique pour trouver mon tabac à pipe au whisky. Même si mon « clan » reste introuvable, je trouve finalement mon bonheur à Asharafiyyeh. Ouf ! Je peux enfin partir... dès que j'aurai récupéré mon Bucéphale à l'atelier, à Gemmayzeh, je prends la route ! Chargée comme une mule de convoi plus que comme un destrier macédonien d'ailleurs. Le bulgur et le pain arabe rajoutent un bon poids à mon paquetage.

Journée bien éprouvante. Première lancée, les 30 premiers km passent impeccablement, mais la montée vers Beit ed Dine s'avère beaucoup plus difficile que prévue ! après une pause chez un petit maraicher très sympa qui vient me proposer du café et m'offre à manger ( non sans perdre le sens du commerce puisqu'il arrive à me refourguer un pot de miel alors que je suis déjà bien trop chargée !) je reprends la montée. Au bout de 10 km je suis obligée de continuer à pieds... qu'est-ce que ça sera dans le mont Liban ! Sous 40°C c'est vrai que ça n'arrange pas les choses !

Heureusement, alors que je suis à deux doigts de rester collée au macadam, et à 2km encore du village, de jeunes libanais entassés dans une clio me proposent un coup de main. Bah ce n'est pas de refus les amis ! Ils me convoient jusqu'à Beit-ed Dine (il faut plus de temps pour réussir à entreposer la monture et sa cavalière dans la voiture que pour faire le chemin restant mais bon !).Grosse déception devant le palais somptueux ; un festival de musique se tient en ce moment dedans ; et les places valent une centaine de dollars... adieux rêves de mille-et-une-nuits orientales, je me contente de faire le tour. Ils me conduisent ensuite à leur village, où on mange avec leurs amis. Grande



attraction du moment : essayer mon vélo ! Ici le vélo c'est pour les enfants, me disent-ils, personne n'en use encore, surtout en pleine montagne. En effet, ici, c'est déjà la montagne ; les jeunes se connaissent tous. Etudiants à Beyrouth ou travaillant ailleurs, ils reviennent au bercail toutes les semaines. Et dans le coin, les ressources ne sont pas énormes, à part l'agriculture de montagne, pas grand-chose. Agriculture bien particulière d'ailleurs puisque la région de Beit-ed Dine et le « djebel » est au carrefour du commerce du fameux haschich du Liban. Virée donc chez les petits producteurs locaux, avec mes nouveaux amis qui veulent absolument me faire goûter leur marchandise, dont ils ne sont pas peu fiers. Petits ou gros dealers, je constate que tous habitent, comme la coutume l'impose, chez leurs parents ; cohabitation qui pourrait paraître singulière au vue de leur commerce, mais qui semble naturelle pour tout le monde. Le rez-de-chaussée est dévolu aux hommes et à leurs affaires, et la famille y est invisible. « - j'ai étudié à Beyrouth, j'ai mon diplôme d'ingénieur en informatique, mais tu vois, je préfère rester ici, je connais tout le monde. – moi, j'aimerais aller skier en Europe, mon entraîneur me répète que ça serait mieux pour moi, mais bon, c'est trop compliqué tu sais... » Ils me racontent leurs rêves d'avenir, en rigolant dans leurs volutes de fumées. Bières, hash et le coran posé près de la Xbox, sur fond de Fayrouz, c'est le visage contrasté que m'offre le Liban que j'entrevois à travers cette génération à cheval entre deux mondes, qui se rêve l'occident comme d'un jeu vidéo grandeur nature.

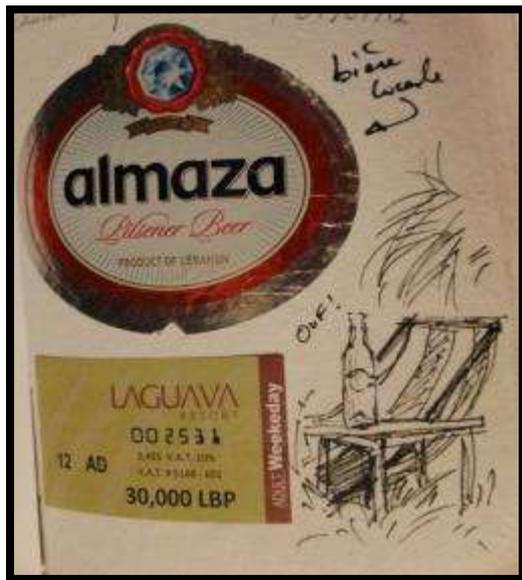
Après une longue soirée pour mes yeux fatigués, je m'écroule de sommeil et pose mon campement dans un petit cabanon près d'un champ.

Il est impressionnant de constater à quelle point l'idée de trip –à vélo ou à pieds- est



complètement étranger aux gens, fussent-ils jeunes et sportifs (l'un des jeunes est champion de ski). J'ai bien sur le droit à la sempiternelle question : mais pourquoi tu voyages seule ? Grande différence avec Beyrouth, beaucoup plus chaleureux, calme et familial. Tout le monde se connaît. Les échanges communautaires restent cependant partiels. Chiites et druzes se côtoient dans la montagne, mais Catholiques et Orthodoxe y sont plutôt minoritaires ici. La guerre, surtout la guerre civile de 2000, reste très présente dans les esprits. Quant aux Syriens, une franche hostilité accueille à chaque fois l'évocation de leur cas.

Ma route ira donc vers Saïda, où j'essayerai de rejoindre un cycliste



très sympa que j'ai rencontré dans le magasin de vélo de Gemmayzeh. Mais la première chose qui me vient à l'esprit en pensant à la cote c'est : me baigner !! L'appel de la douche se fait déjà cruellement sentir... je suis une proie de luxe pour les mouches et dois sentir le bouc comme à la sortie d'un match de rugby ! Mmm, les joies du cyclisme ...

3/07/12

Après avoir été décanillée par le maraicher dans le champ de qui je squattais, -assez amusant d'ailleurs, il livre des légumes pour un *Géant* en région parisienne- je fonce vers la cote. Ouf, que de la descente, ou presque.

La joie de s'enivrer d'air et de vent sans suer comme un phoque ! Halte le midi à Joun, au monastère du Saint-Sauveur, où je suis accueillie très chaleureusement par un prêtre tout juste ordonné et les familiers du monastère, qui date du Moyen-Age. Maison mère de la communauté catholique melchite, le couvent est magnifique et la vue à couper le souffle. D'une terrasse à 360° il donne sur toutes les terres de la communauté qui vit quasiment en autarcie. Après un délicieux repas offert gentiment par le père, je peux repartir.<sup>1</sup>

Encore une fois, il est saisissant de voir à quel point le communautarisme forme la clé de voute du système libanais encore aujourd'hui. Tout tient aux antiques clans religieux, encore très féodaux. Chaque communauté est plus ou moins regroupée en différents endroits -à part quelques enclaves druzes séparées-, mais vit en harmonie avec les autres. Les chrétiens sont les moins regroupés entre eux, hormis à Beyrouth où il existe deux quartiers presque exclusivement chrétiens comme me l'a expliqué le prêtre. Les Chiïtes sont majoritaires, mais dans la région de Beit-ed Dine, on observe plus d'Eglises que de mosquées en construction. Peut-être aussi parce que la majorité des capitaux libanais est encore dominée par la communauté maronite. Chaque village a sa communauté, son église et ses fidèles. Maronites et catholiques rivalisent avec les orthodoxes dans la construction d'églises. Le Liban est en reconstruction. Partout des maisons, des échafaudages, des parpaings renaissent des ruines de la guerre ; des guerres.

J'arrive à Saïda. Me baigner !! Douche de sel et de soleil, vite !

Comme une gourde, j'avais oublié qu'ici les plages sont privées...et payantes ! Assez inconcevable pour mon cerveau gaulois, mais l'appel de l'eau est le plus fort, je fonce...sur la plage la plus chère et la plus jetset : horreur !valets de parkings pour garer mon vélo et groom qui me colle au derrière pour rattraper mes mégots et m'avancer un transat : assez inattendu ! Mais plus possible de faire marche arrière.

<sup>1</sup> La communauté catholique melchite est implantée à Paris dans l'Eglise Saint Julien le pauvre.



Je me demande où j'ai atterri. A l'instar d'Ella Maillart, je ne peux retenir un : mais qu'est-ce que je fous là !modernité avec tout le cortège consommateur qui s'ensuit. Enfin, soleil et mer, je ne vais pas râler quand même ! L'ambiance est toutefois vraiment déconcertante ; on se croirait aux caraïbes, dans un club bondé de minettes-bikinis-cocktails, qui se dandinent sur fond de techno dans une piscine bar (le concept m'échappe sur une plage...) ou sur des jet-skis. Ouf, je rencontre un

groupe de Libanais  
sympas... qui  
m'invitent –encore–  
à manger. Je vais  
finir obèse si tout le  
monde s'obstine à  
vouloir me gaver à  
longueur de  
journée !

Soulagement : il y a  
de la salade au  
menu !

Bronzette et  
consommation...déci  
dément je me sens  
mal à l'aise et, en  
bonne outsider, je

prends la poudre d'escampette, non sans avoir pris monopolisé douches et toilettes pendant trois heures. Même si mes fringues puent toujours autant, au moins je me suis débarrassée de la couche de cambouis qui m'enveloppait !



4/07/12

Bénéfique erreur de plage qui m'a permis de rencontrer des gens adorables. Alors que je m'apprêtais à repartir, les gardiens du parking qui surveillaient ma bécane viennent me tailler une bavette, intrigués par mon accoutrement et surtout ma rouleuse de clopes. Après une conversation cahin-caha entre mon mauvais arabe et leur anglais quasi inexistant, un des gardiens me propose de venir manger et

dormir chez lui. Me voilà donc accueillie par une famille adorable, aux petits soins pour moi : Mohammad Daya, sa femme Samira et les enfants Fou-Fou, Hamad et Rodor. Le président ne serait pas mieux reçu je crois !



Accueil admirable : des gens qui possèdent si peu et l'offrent de si bon cœur ! Plus qu'invitée, j'ai l'impression d'être un hôte de marque ! Ils sont charmants, me

gavent de nourriture –délicieuse d'ailleurs- et de cigarettes. Me voici adoptée. Anissa : mon nouveau patronyme. Après mes fumeurs de haschich de la montagne et mes moines melchites, me voici adoptée par la petite communauté chiite des bas-quartiers de Saïda.

05/07/12



Impossible de repartir sans les vexer, d'autant que Mohammed, le père, s'est fait dévaliser et tabasser hier. J'ai enfin réussi à m'éclipser aujourd'hui, non sans avoir pris dix kilo de labne ! Ici, thé, café (ultra sucré) à volonté ; toute la journée ; on fume le narghileh matin, midi et soir ; tout le monde se retrouve autour avec les « kasa'chaï wa kafè ». Ça discute, ça se dispute (pas mal d'ailleurs) et ça rigole beaucoup.

On m'a trimballée de maison en maison chez les parents, les cousins, les amis... « A bicyclette, à bicyclette »...le refrain, en anglais, en français, en arabe...décidément, le cyclisme n'est pas sport national ! (s'il y en a un, ce doit être le klaxon : une discipline où les Libanais excellent !d'autant qu'il y a plus de voitures que d'habitants) Cendrars disait qu'il reconnaissait le bruit de tous les trains, moi c'est les klaxons ; une cacophonie en bip bip majeur !

Adoptée par les Daya, j'ai donc été présentée à tout le monde, des cousins militant au Hezbollah- chez qui je prends un énième kafè/thé/narguilhé/pâtisseries et





tutti quanti en compagnie des cousins et de leurs différentes épouses (qui vivent ensemble comme de bonnes copines !) – au marchand de labne du rez-de-chaussée. Comment font-ils pour manger autant ?! L'hospitalité est vraiment une tradition ancrée dans les mœurs. Il y a toute la journée du passage. La porte est ouverte, et ce n'est pas une métaphore ! Les amis, les voisins, tout le monde défile, s'assoit autour d'un narguilé, pars, revient avec la sœur, les amis, les parents... Une ambiance familiale et une délicatesse poussée à l'extrême. Je dors dans le lit collectif et prends mes hammams (douche) avec les cafards locaux taille XXL. Les habitudes sont aisées à prendre : je fais salon autour du narghileh-kafè. En revanche, il est plus difficile pour

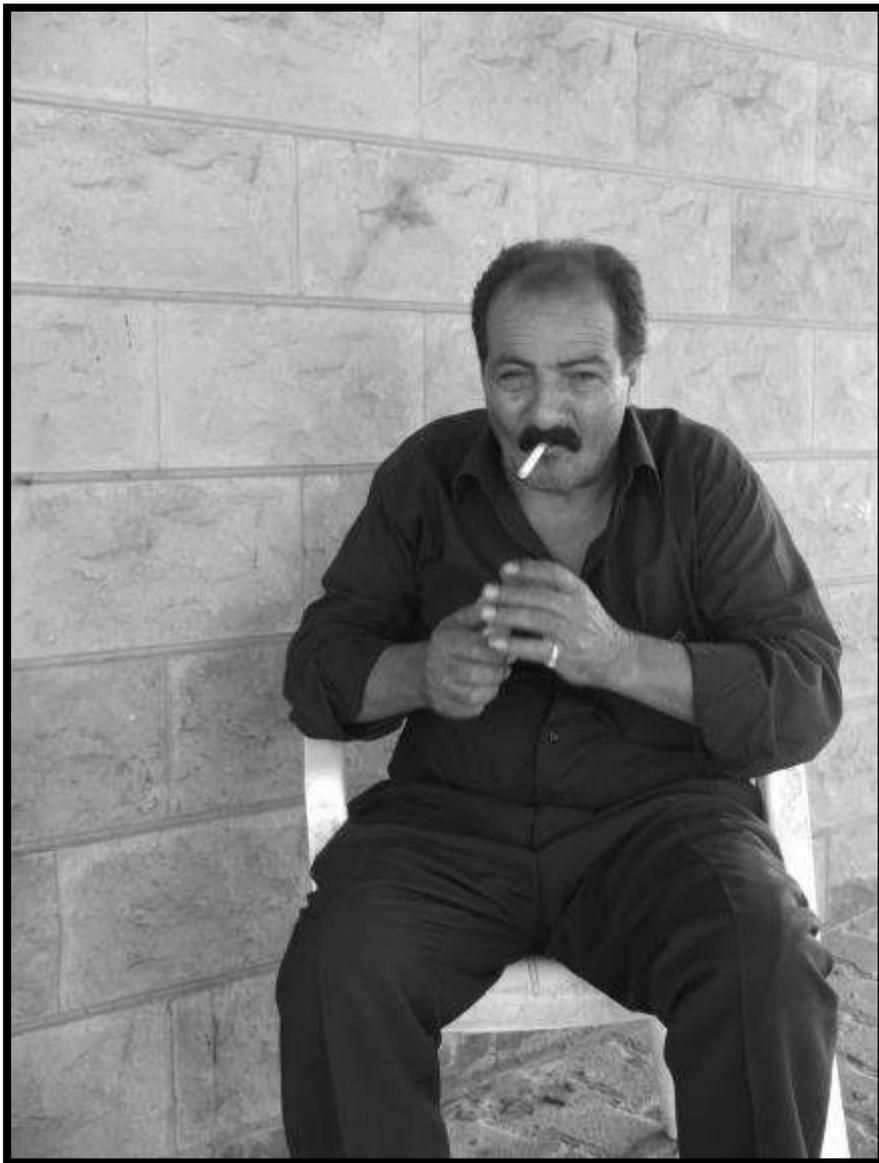
l'esprit parisien de s'accoutumer à la « poubellite » aigüe dont tout le monde semble atteint ; il est vrai que développement durable et écologie sont à des années lumières de l'imaginaire local, mais la saleté semble naturelle à tout un chacun : et que je te jette des bouteilles, canettes, papiers par la fenêtre, en voiture ou dans la rue ! Les routes sont bordées de garde-fous de déchets.

Après avoir dessiné à la chaine pendant presque deux jours, je prends la poudre d'escampette vers Sour (Tyr). Adieux touchants à toute la famille, et une dernière session de labne-confiture pour la route. Diable, je ne vais plus arriver à trainer ma masse corporelle à bout de mollets si cela continue ! Je n'ai jamais autant crayonné ! Plus de papier, j'en suis à dessiner des tatouages ! Retour au parchemin d'origine ... Jeunes, vieux, amis, parents, tout ce monde se presse allègrement et m'apporte ses photos, qui de la fiancée, qui de ses yeux ; avec un soupçon de penchant



narcissique. Strass et pose à la Bollywood, tout y passe. J'ai « tatoué » tous les soldats venus fumer le narguilé : tigres, noms de filles etc., du labeur ma foi !



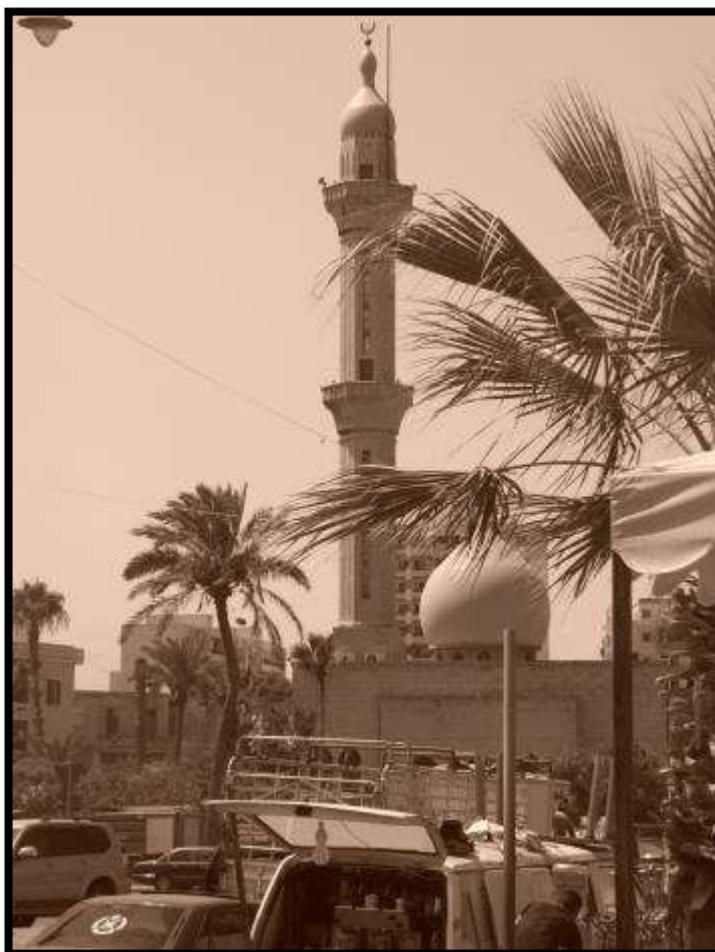




En allant prendre des photos du djebel depuis le village de Chiim avec hamed, je rencontre un cavalier. Il est commando et se balade près de sa propriété. Tout de suite le rituel kawa-cigara etc. ; avec un naturel désarmant. Une petite balade à cheval n'est pas pour me déplaire. D'autant que l'odeur du canasson me fait un peu oublier l'abominable gout de vodka-redbull que Mohammad m'a fait avaler (oh horror !) croyant me faire plaisir.

Effort plus que surhumain qui m'a plus coûté que 100 bornes de vélo ! Difficile de ne pas grimacer ou roter : je ne supporte décidément pas le redbull. Aller un beau sourire jaune devant tant de gentillesse : suprême entorse pour cette famille chiite pratiquante qui pousse l'hospitalité jusqu'à m'apporter une bière à la maison, malgré l'œil méfiant de Samira et les yeux ronds des cadets. Je n'en demandais pas tant !

Comment leur dire au revoir sans les blesser, la mission la plus délicate de ces jours-ci. Enfin me voici délivrée de ma nouvelle famille, pour reprendre la route. Ah le vent ! le soleil aussi...et la mer. Les kilomètres sont grisants, malgré les klaxons incessant et les arrêts forcés tous les 300m pour un kafè de bienvenue ! après les quasi disputes pour m'accueillir à Saïda, la route n'est pas mieux. Je réussis néanmoins à esquiver la nourriture sur le trajet, prétextant des endormissements à vélo quand mon estomac est trop plein. -kafè kafè !-ok ok...Des photos par-ci par -là, les gens paraissent tellement étonnés qu'ils m'accostent tous les mètres : à ce rythme-là je ne risque pas d'avalier des km ! Objet Roulant Non Identifié semble dire les regards sur mon passage.



Autant à Saïda la ville était relativement calme (majorité chiite et communauté chrétiennes plutôt dans les arrières-villages du Chouf) ; autant Sour, quoique moins traditionnelle (les gens se baignent en dehors des plages privées) est le terrain de luttes sans merci entre sunnites et chiites. Après avoir disserté avec chrétiens (Roms) et « muslims » autour de moult pauses café-photos, je ressens nettement une proximité plus importante avec les guerres et conflits locaux dans le sud que dans la périphérie de Beyrouth, quoique l'armée y soit moins



omniprésente. Terroristes, Hezbollah, et arrière-ban des milices trempées dans les conflits limitrophes avec Israélo-palestiniens, Sour est un beau mélange de ruines antiques

et de prémices de conflits modernes. Des camionnettes harnachées de drapeaux sunnites ou chiites beuglent slogans et litanies autour de l'antique hippodrome romain, tandis que quelques militaires prennent l'air pépérou sur le port. De combien d'affrontements auront été témoins ces colonnes stoïques depuis les jeux du cirque ? Des galopades des chars d'Alexandre au roulement des blindés sur le sable, les palmiers de Sour semblent destinés à assister aux fièvres guerrières. Pas d'affrontements entre roms et muslims ici ; depuis la guerre civile, chrétiens et musulmans sont en paix m'assurent un tapissier du quartier chrétien, qui travaille avec ses trois fils ; désormais, ce sont les luttes entre musulmans qui déchirent la ville. Liban des communautés...Liban si ouvert et fier, éternellement plongé dans les conflits et renaissant toujours de ses cendres tel un phénix. Pôle ou périphérie ? Difficile à cerner tant les périphéries sont pôles de chaque région stratégique.

En retard sur mon programme d'un jour (la faute au trop bon accueil libanais) je me tâte à repartir sur Chiim où Khaleb m'a proposé de venir puis de me déposer directement à Aanjar, ou de dormir à Sour, où un Suisse très cool m'a proposé de squatter dans sa chambrée. Ou l'hippodrome à la belle ? Beaucoup plus tentant !... un petit plouf et un cigare et on en reparle !

Personne ne te parlera  
Tes eaux ne changeront plus désormais  
Tu seras au bout du monde  
Et tous rentrerons avant toi  
Les jardins, compagnons de la mer  
N'oseront pénétrer en tes pierres noires  
Les oiseaux migrateurs craignent la prison de tes nuées  
Fumantes  
Le nuage des fleurs d'oranger qui accompagne  
Les voyageurs  
Descendra sur tes confins proches  
Et les voyageurs n'arriveront point  
Et ton ciel ne changera point

Seul te restera l'air hésitant  
Au seuil des ruelles  
Toujours bouillonnant de sel, de sable et de mouches  
Saignant sur les objets, les ruisseaux et les ruines  
Tombant ici et là  
Lentement  
Depuis que les rivages salins l'ont étourdi  
Et laissant dans les nœuds ensanglantés de la sueur  
Le poids des larmes de la mer

Tu fus île et forteresse  
Et une halte pour les voyageurs  
Le jour ne suffisait pas pour bâtir  
Ni la nuit pour rêver  
Tes étoiles n'étaient pas assez grandes  
Ni ta lune brillante  
C'est pourquoi tes marins tombaient sur tes marches  
Et tes soldats se desséchaient dans les tours

Sur les bateaux en partance  
Nous voyons le ciel immense  
Nous chantions et nous fécondions  
Comme des insectes dans les vignes  
Nous dansions dans la brise légère  
Déclamions des poèmes, criant notre amour  
Pour celles qui se montraient aux balcons

*Tyr* – Abbas Beyoun

07/07/12

Au final j'ai dormi à Sour, sur la plage. Le gardien d'un parking d'hôtel, Fadel, m'a pris en amitié. Après de long papotis papotas, il m'accompagne à la plage où un de ses amis travaille. Il rêve de Paris, Rome, et de parcourir l'Europe. Il veut partir s'établir en Suède ou en Allemagne, mais ne peut se résoudre à quitter sa



famille. Tradition et modernité s'entrechoquent encore une fois .Après une longue nuit de discussion, il essaye de me dissuader de continuer mon voyage, invoquant les problèmes liés aux terroristes. Difficile pour un jeune d'ici de concevoir qu'on puisse voyager seul et à vélo, à fortiori pour une fille. La première question ici, après le nom, porte sur la situation familiale, pas sur ta situation professionnelle. – es-tu mariée ? Pourquoi voyages-tu seule ? Pourquoi pas une vie normale ? Inconcevable de vouloir voyager pour découvrir un pays à travers ses habitants, à fortiori à la force du mollet ! Une petite baignade et un tour dans le souk et c'est parti direction Anjar. Je n'ai toujours pas donné de news en France, un petit saut sur internet vite fait.

08/07/12

*Partir, c'est s'attacher et s'arracher, disait Nicolas Bouvier. S'attacher à un lieu, se souvenir de ses racines, retrouver dans une halte les ingrédients de la grande recette, celle des origines. Et puis s'arracher, repartir, avec des regards à la fois devant et derrière comme un métronome obstiné. Qu'est-ce que je laisse ? se demandait Ella Maillart. Qu'est-ce que je vais trouver devant ?...*

Je quitte El Bazouriye de bonne heure. 7h30 et déjà un soleil de plomb. Tyr est une ville merveilleuse, carrefour de tant d'horizons. Nulle surprise à ce qu'Alexandre y ai voulu laisse sa trace. Clochets, minarets, pêcheurs, ruines phéniciennes, grecques, romaines, tout se mêle et s'entremêle avec charme et cette douceur du sud si différente de Beyrouth. S'arracher pour repartir ; j'en comprends tout le sens ici. Les gens sont si gentils, si prévenants que je ne sais comment les remercier. Comment leur rendre cette hospitalité si gracieusement offerte ? J'ai l'impression de trahir un peu chacun en repartant, promettant des coups de téléphone que je sais ne pouvoir donner.

Hier je me suis arrêtée, après m'être presque fait écraser, dans un petit village proche de Sour. La famille m'accueille, me dorlote. Hélas, je n'ai pas le temps de prendre de photos. Ils sont douze enfants, et



tous, des grands-parents aux petits-enfants, neveux et cousins vivent ensemble. Une atmosphère de clan familial bien éloignée de l'individualisme occidental. A peine intégrée dans la tribu, on me confie à Halla, celui de la fratrie qui a mon âge, tout content de la mission. Il m'emmène à la plage, puis se fait une joie de me faire visiter les villages des environs dans sa voiture neuve. Ironie du sort, j'ai le droit à mon premier accident en voiture. Personne n'a rien et les caramboleurs se quittent en se serrant la main. Champs de citronniers, d'oliviers et de bananiers recouvrent les collines. Une douceur de vivre qui contraste avec les installations militaires qui entourent les camps de réfugiés palestiniens. Grâce à mon guide, je passe en zone fermée, interdite aux étrangers. Nous sommes au pied de la fameuse frontière avec Israël. Ici, tout est calme, paisible même, malgré le dabkné endiablé que dansent les voisins du village le plus proche. Je me repose chez un oncle ; un gros somme pas

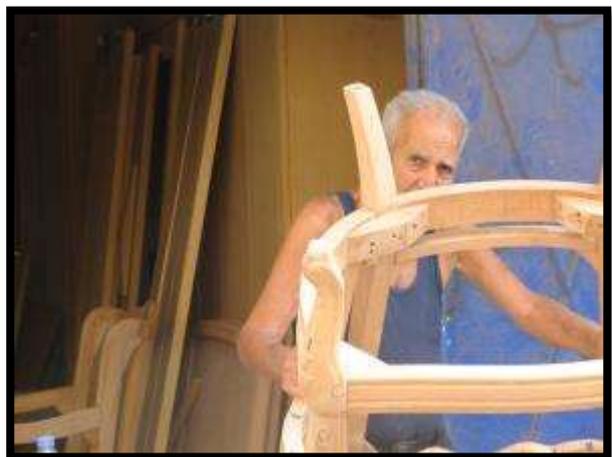
superflu après ma courte nuit sur la plage. La ferveur avec laquelle les Libanais parlent de leur pays m'impressionne. La guerre semble vraiment loin d'ici. Une joie de vivre inébranlable à quelques encablures des zones de conflits, dans cette région



dévastées tant de fois par les combats.

Je continue mon chemin, toujours avec un léger retard sur mon itinéraire. J'espère pouvoir passer tous les postes où des laissez-passer pourraient m'être demandés. Ce n'est pas gagné vu la distance sur laquelle je longe la frontière ; surtout qu'avec mon chèche à la targui j'ai plus une tête de taliban que de touriste... Advienne que pourra ! je m'en grille une et enfourche

Bucéphale pour une journée qui se promet difficile. Relief escarpé et le sentiment d'abandonner mes hôtes, en particulier mon nouvel ami Halla, si gentil. Rock n'roll baby ! Les mots d'Yves Courrières trottent dans ma tête : pour voyager il faut « viser haut, ne s'attacher à rien ni à personne, prendre des risques, enfreindre les normes, vivre jusqu'au délire ». Petit clin-d'œil à cette chère liberté en grillant une gauloise, « liberté toujours » à quelques mètres du plateau du Golan ! Poèmes et chansons plein la tête, je m'attaque à la route sur un air de Fayrouz, l'icône nationale, en espérant un peu de solitude ce soir. L'accueil ici est tellement spontané que la solitude devient un luxe pour le voyageur !



Enfin, pas toujours évident de faire la différence entre accueil-hospitalité et accueil-vague espoir d'un visa sexe gratuit. Je viens de rembarquer un vieux débris lubrique qui a sans doute cru que je faisais le tapin sur le bord d'une route du sud-Liban sous 40° tandis que je faisais une halte! Mais bien sûr mon pote! Pourtant on ne peut vraiment pas dire que je cultive une apparence sexy! -t'es un garçon ou une fille? Apparemment ce genre de détails ne dérange pas le vieil hibou qui s'arrête pour me tendre un vieux billet fané! -dégage papi! Sweet mother of God! Il ne doit vraiment pas y avoir beaucoup de passage dans le coin!

09/07/12

Dure journée hier. Après les sempiternelles pauses café, je suis arrivée avec moult difficultés près d'Al Qantaia, dans la vallée où coule la seule rivière (entendre ruisseau) du canton. Je prends une photo du paysage et me fait aussitôt accoster par le petit maraicher et les quelques personnes qui font trempette dans le cour d'eau; singulier spectacle,



d'ailleurs, que ce tableau dominical à la mode du coin: bambins et burkas qui pataugent dans un minuscule filet d'eau avec ballons et pique-nique, mêlant leurs rires aux bêlements du troupeau de chèvres crottées qui les entourent. Enfin, d'après les gesticulations et piailllements du gros qui se dandine, je comprends l'affaire: interdiction de prendre des photos ici! -du calme pépère! je ne suis pas une terroriste! Rien n'y fait, pour un malheureux paysage photographié en noir et blanc au pied d'une montagne (qui n'appartient même pas à la Syrie ou à Israël), on fait déplacer le maire, la police, puis l'armée, et me voilà embarquée avec ma bécane au poste militaire de Tibnine. C'était bien la peine détour par Deir Kifa pour demander au contingent français des forces de UN s'il y avait des consignes particulières de sécurité! Empotés va! Ils auraient pu me mentionner la parano locale des appareils photos...

Interrogatoires en anglais, français et arabe, fouille intégrale à l'hôpital (apparemment c'est la première fois que les infirmières doivent remplir ce rôle, il ne doit pas y avoir masse de touristes dans le secteur!), tout y passe! Pour mon malheur j'ai des photos prises avec des soldats (je crois qu'ils venaient de finir leur service d'ailleurs, mais bon) chez les Daya. J'espère ne pas leur avoir causé de tort, ils étaient si gentils! Bref, interdiction de prendre des photos ici, ni de parler aux militaires ou à tout ce qui porte un uniforme. Les pauvres, s'ils savaient que j'ai tapé la causette à un bon nombre de postes de sécurité, et qu'il y a plusieurs officiers en civil parmi les gars que j'ai photographié! Ça leur fera les pieds!



Après mes déboires photographiques, me revoilà sur la route, avec un sacré détour mais bon, je suis tranquille. Pas pour longtemps...revoilà une escorte ! Une seconde fois questions, photos et tutti quanti. Ils prétendent faire partie de l'armée, mais comment en être sûre ? Dans le doute, je la joue profil bas. Ce sont ma carte routière et mon appareil photo surtout qui suscitent des frayeurs. Surement à cause de la proximité avec la Palestine, les gens sont méfiants, voire inquisiteurs. Des hordes d'enfants me suivent comme des mouches quand je traverse un village, puis courent cafter auprès des parents, et 10min plus tard je vois débarquer les inquisiteurs locaux. De vrais roquets sycophantes auxquels devaient ressembler les dénonciateurs de l'URSS ou de la Chine de Mao. Tous me toisent comme un espion, me dévisagent comme un terroriste et me questionnent comme des commissaires du KGB. Satanée guerre ! Les révolutions arabes semblent décidément n'avoir que qu'une infime répercussion ici, en revanche ce n'est pas le cas du conflit israélo-palestinien, omniprésent dans les esprits. Des slogans qui crient leur haine du voisin, des missiles pointés vers Israël qui crèvent le ciel d'un bleu parfait de leur « make an enemy for them », ainsi que les nombreux barrages militaires rappellent bien à qui l'oublierait que l'ennemi est là. La Syrie est l'ennemi, ses conflits internes intéressent peu. Les échos des révolutions semblent loin dans ces régions reculées et pourtant bien proches. Si nos voisins s'entretuent et se crèvent les entrailles entre eux, tant mieux pour nous, semble dire toutes ces marques explicites d'hostilité. -Nous voulons la paix, être tranquilles dans nos villages et protéger nos enfants...Un réflexe d'autoprotection qui se comprend bien dans cette région déchirée depuis tant d'années entre des conflits qui ne sont pas siens. Les habitants sont isolés. Et ils veulent le rester. D'autant plus qu'ici, l'électricité est d'une qualité abominable. Quasi inexistante. Il est vrai que même à Beyrouth les coupures sont incessantes, mais si loin de la capitale, l'électricité est un luxe.

J'ai été récupérée sur la route par deux allemands charmants. D'origine libanaise, Hussein et sa fille Doha, m'accueillent chez eux, à deux pas de la frontière, à Houla. La tension avec les étrangers est tellement perceptible qu'ils me cachent, me faisant passer pour une parente. Même eux, qui ont pourtant de la famille dans le village, sont sujets aux regards fouineurs et réprobateurs des habitants. J'avoue avoir pas mal de joie à parler avec des européens, au milieu de cette hostilité ambiante. On me fait manger-encore !-, on discute de la difficile relation avec les gens ici, malgré l'amour qu'a Hussein pour cette région. La conversation se poursuit dans la nuit autour de la littérature européenne. Dissserter sur les meilleurs rôles de Depardieu au fond d'une cave miteuse au fin fond du Liban : voilà l'essence des rencontres merveilleuses qui sculptent un voyage ! Touchante rencontre en effet que ces deux Allemands, perdus dans cette région paumée qui risque l'éclatement à tout moment, ce dont ils sont tout à fait conscients. Exilés volontaires depuis 8 ans, ils vivent dans une pièce délabrée, attendant à un petit potager. -tu vois, me lance Hussein en riant, moi je suis Jean Valjean, et Doha c'est Causette ! Victor Hugo invité chez ces « misérables » charmants, pleins de joie de vivre et d'humour, qui vivent de la vente des huiles et essences naturelles qu'ils fabriquent. Une paillasse et des bouquins pour tenir, mais le cœur sur la main et le rire jamais bien loin. Doha est cependant bien heureuse de quitter son école d'infirmière locale pour aller retrouver sa sœur en Allemagne et y finir ses études. Elle part dans huit jours.



Après avoir récupéré mon vélo, déposé chez une tante pour ne pas attirer l'attention, je reprends la route, en espérant atteindre enfin Anjar.

10/17/12

Au final, j'ai été « kidnappée » par une famille toute la journée d'hier.

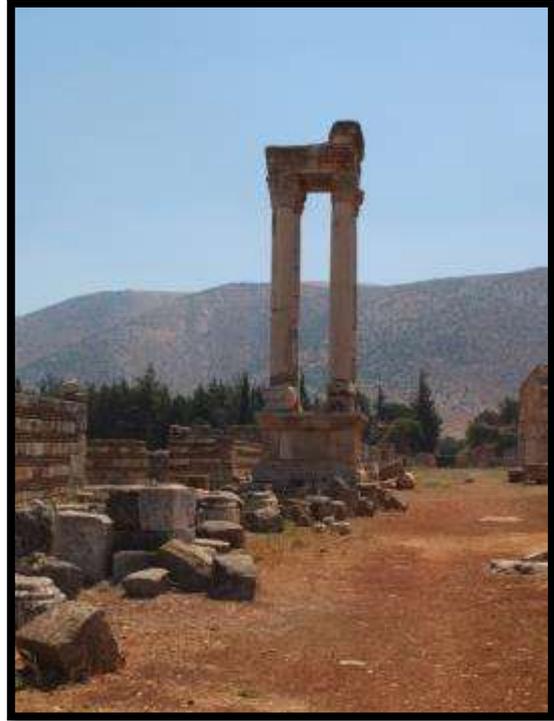
Retour aux

sources libanaises : hospitalité, simplicité et délicatesse. Douche, lessive (mes vêtements vont finir par être usés par la lessive si à chaque halte on me lave de force !), labne, olives, légumes goutus à souhait, pain, thé, café, thé, café, thé, narguilhé...me voici repartie pour la ronde des attentions pour l'hôte sacré. On se dispute ma présence éminemment intéressante entre voisins et cousins ; un ballet de gentillesse bien flatteur pour mon petit égo de voyageur après mes déconvenues précédentes ! Hélas, le rituel des portraits recommence...je crois que les arts plastiques ne sont pas plus courants ou encouragés que ça, au vu de l'engouement que provoquent mes croquis. Aussi éloignée du coup l'idée que d'enchaîner dix portraits à la suite puisse me fatiguer... enfin, ils sont tellement adorables que refuser de reproduire les photos de mariage à la bollywood et portraits de famille kitchissimes me paraît difficile ! Longues discussions avec Sarah, la cadette de la famille, fiancée en cachette, qui est fascinée par les différences entre nos deux modes de vie. Elle s'occupe de seconder sa mère dans toutes les tâches ménagères et n'envisage pas d'autre issue que de poursuivre son rôle après un beau mariage. Aussi douce qu'attachante, elle tente de saisir toutes les différences qu'il peut y avoir entre cet occident qu'elle ne connaît qu'à travers quelques films, et son quotidien. Je suis sous le charme de tant de simplicité. Heureusement mon arabe s'est amélioré, car dans ce coin reculé, l'anglais n'a pas encore fait beaucoup de percées.

Après cette halte, plus fatigante pour mes poignets qu'un match de boxe, je repars de bonne heure le matin.

J'ai visité Anjar ce matin, site unique, aussi magnifique que désert. Ruines merveilleuses de la cité Omeyyade qui fut jadis une ville-lumière rayonnant dans toute la région comme un épicrocent culturel et politique. « vanités des vanités, tout est vanité »...quand je vois cette merveille érodée par le temps (très bien conservée toutefois), puissante cité ayant défié par ses fastes les montagnes qui la

surplombent, déserte et détruite, je ne peux m'empêcher de méditer sur la marche impitoyable du temps qui n'a laissé qu'un tas de cailloux là où s'élevait autrefois une splendide capitale orientale. Même si l'ombre d'Alexandre ne plane pas ici, les vestiges des grands constructeurs rappellent bien la précarité des monuments bâtis à leur gloire, qui s'effacent et s'oublient tandis que la nature reprend possession de son territoire, tels des châteaux de cartes éphémères. Fait amusant toutefois, cet antique pilier de la grandeur omeyyade et du faste de l'empire musulman dont elle était la capitale est aujourd'hui le refuge d'une population entièrement arménienne.



Me voici enfin arrivée à Zahlé, au cœur de la plaine de la Bekaa, où je me repose brièvement d'une mésaventure qui aurait pu mal finir. Je viens de me faire agresser, en sortant d'Anjar, par un motard apparemment intéressé par mon petit cul. Exaspération passagère contre la drague incessante à laquelle peut être sujette la voyageuse solitaire. Fichtre, les libanaises doivent vraiment être des planches au pieu pour que les mecs aient autant le feu au fesses à chaque fois que passe une étrangère ! Le carcan de la morale locale se retourne contre les passantes qui prennent visage de filles de joie plus que de fille de l'air à leurs yeux parfois. M'enfin, tant pis pour eux ! On ne se sert pas comme ça messieurs ! Heureusement le motard qui m'a bousculée n'était pas trop costaud et a rapidement laissé tomber l'affaire après s'être à moitié fait crevé l'œil ! Surpris et penaud, j'ai réenfourché mon fidèle Bucéphale et me suis tirée au galop sans laisser à ce malappris le temps de réagir ; il est reparti la queue entre les jambes, c'est le cas de le dire, et la main sur l'œil...qui s'y frotte s'y pique mon vieux ! J'ai de la chance que le petit guili de la frayeur ne vienne me titiller qu'après coup ; ce doit être le gène des voyageurs.

La Bekaa n'est pas très accueillante dans ce coin. Il faut dire que la région est connue pour être assez instable. Zahlé et la route environnante se déroulent un peu comme une autoroute bordée de mansardes aux airs de bidonvilles, et les jeeps militaires armées de mitrailleuses sillonnent la route pour rappeler la paisible ambiance de cette plaque tournante du trafic de drogue et du terrorisme qu'est le coin. Miam ! Je vais tracer jusqu'à Baalbek et essayer de me poser dans un coin tranquillou en-dehors de la ville.

J'espère ne pas avoir pris un coup de chaud ; j'ai le visage rouge et pelé comme une patate cotie, les bras recouvert de cloques et un mal à la gorge lancinant. Les joies du beau temps...on ne va pas se plaindre ! Un petit cigare et ça passera. Rock n'roll vers les trafiquants, kidnappeurs et autres réjouissances au menu !

11/07/12

Après avoir quitté Zahlé, (de toute évidence ville très chrétienne à en juger par toutes les églises et croix), j'ai roulé jusqu'à Baalbek. Baalbek et ses merveilleux temples romains : Héliopolis. Les vestiges sont très bien conservés. Une ville merveilleuse, magique. Dentelles et chapiteaux ciselés se chevauchent et s'entremêlent au milieu des mausolées de la ville moderne. Orient et occident unis en même site. Comble d'ironie, le temple et réquisitionné toute la nuit par le Hezbollah qui y tient son congrès annuel. Je ne sais si les coups de feu tirés



pour l'occasion réveilleront quelque Apollon sommeillant entre ces murs, mais le temple semble prêt à résister encore à l'assaut des hommes et du temps. Alexandre n'aura pas vu la splendeur de cette enceinte mais l'ombre des empires pèse encore sur la ville, écrasant les siècles et les régimes sous l'imposante masse du sacré. L'ampleur et la majesté des bâtiments est impressionnante. Et pour cause : les pierres dépassent les 62 tonnes ! Le marbre d'Italie se mêle harmonieusement aux pierres extraites au pied de la ville (on peut y admirer la plus grosse pierre taillée conservée dans les carrières) dans un décorum des plus sophistiqués. Une merveille. On comprend ici la fièvre orientalisante d'un Lamartine ou d'un Nerval, et les vers de Musset viennent d'eux même aux lèvres devant ces escaliers monumentaux fait à la mesure des dieux plus que des hommes...

...Dites-nous, marches gracieuses,  
Les rois, les princes, les prélats,  
Et les marquis à grand fracas,  
Et les belles ambitieuses,  
Dont vous avez compté les pas ;  
...Aux pays où le soleil brille

Près d'un temple grec ou latin,  
 Les beaux pieds d'une jeune fille,  
 Sentant la bruyère et le thym,  
 En te frappant de leurs sandales,  
 Auraient mieux réjouis tes dalles  
 Qu'une pantoufle de satin.  
 ...Oui, si tes flancs pouvaient s'ouvrir,  
 Il fallait en faire sortir  
 Quelque divinité nouvelle.  
 Quand sur toi leur scie a grincé,  
 Les tailleurs de pierre on blessé  
 Quelque Vénus dormant encore,  
 Et la pourpre qui te colore  
 Te vient du sang qu'elle a versé...



Alors que je m'apprête à camper aux pieds des ruines et profiter enfin d'un peu de solitude et d'un cigare bien mérité, les cultivateurs qui travaillent dans leur champ juste à côté m'invitent à demeurer chez eux ; une charmante maisonnette au pied du temple antique, où ils vivent quasi en autarcie avec leur petit lopin de terre, produisant laitages, légumes et œufs. Repas délicieux et soirée non moins délicieuse et envoûtante sous les colonnes séculaires qui défient le ciel de leurs futs élancés et titanesques. On me raconte l'histoire et les anecdotes des fouilles du temple auxquels leurs parents et grands-parents ont participé, on rit des essais des uns et des autres avec mes bolas, tandis que les harangues du congrès « hezbollahiste » se perdent dans la nuit chaude. Ce matin, de bonne heure nous allons marcher. Séance de sport quotidienne au parc pour toute la famille. Ce jeune couple respire le bonheur malgré les responsabilités familiales qui leurs incombent depuis la mort récente de la vieille « mama ».

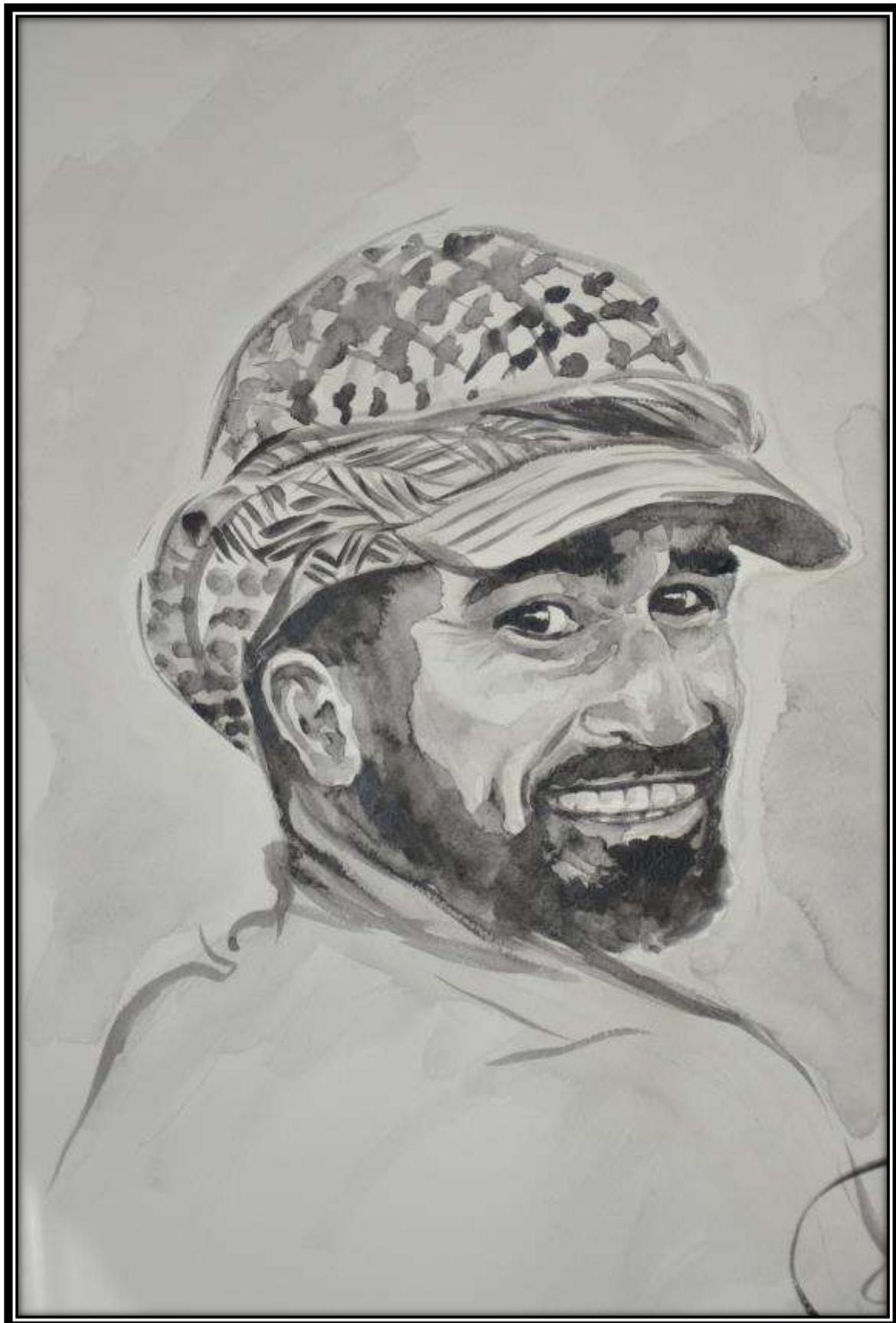


Après un petit-déj plus que copieux, je remonte cahin-caha en selle, avec les joies de la tourista au programme.

Arrivée à Deir-Al Hamar, je profite d'une petite bière à l'ombre avant de m'engager à l'assaut du mont Liban. Le village est en fête : fanfare et froufrou de toutes parts. La route prend des airs latinos ici ; la population est presque totalement chrétienne (majoritairement maronite) et croix, statues de saints et niches de vierges ponctuent chaque croisement, chaque ruelle et chaque maison. Un accueil un tantinet froid en revanche et des regards un peu méfiants, qu'à cela ne tienne, je repars ; une dure montée m'attend avant la

vallée des cèdres maintenant.

12/07/12





Récupérée par des bergers sur la route, je suis accueillie dans leur tente. Une expérience incroyable. Un rêve de voyageuse réalisé...être adoptée par ces bergers du Djebel, en toute simplicité. Tapis brodés et lait de chèvre, samovar et café, fromage et légumes, entourée des gamins crasseux qui sourient de toutes

leurs dents (cariées pour la plupart). Une halte hors du temps. Je me sens une âme de bédouin roi de son désert. Ces familles vivent ici de leurs chèvres, totalement isolées au milieu de landes brûlées de lumière et de bruyère. Au cours d'une balade à la rencontre des neiges éternelles, je rencontre Mariette, une jeune bergère de 16 ans, aussi vive que ses agiles petites chèvres. Disputes pour me recevoir avec Brahim et Hamad, qui ne veulent pas me laisser filer. La mama si gentille qui me coucoune comme son bébé et le grand-père, tout sourire, qui me fourre cigarette sur cigarette dans le bec entre deux gorgées de thé. Après moult pourparlers, la famille accepte de me céder pour la soirée à Raphaël- Rafoul, un jeune agriculteur prospère de la kadicha, qui aide les bergers contre une partie de leur production





laitière. La négociation tourne autour de la douche : en effet, pas de douche sous les tentes, (ni de toilettes bien-sûr), l'eau est «courante » selon l'endurance de la grand-mère pour faire les allers retours à la citerne... ce qui ne me pose aucun problème : rien de plus vivifiant qu'un débarbouillage à l'eau de montagne ! Au pire, le lac qui est un peu plus haut me servira de baignoire, mon odeur de bouc ne transpirera pas au milieu du troupeau de chèvre ! Mais bon, ce n'est pas

l'avis de Rafoul ; je cède donc et accepte d'aller au village prendre une douche et passer la soirée avec sa famille et nombreux cousins. Je passe donc de mes bergers sans le sous à la plus grosse famille du Liban (un mot de Jean Paul II dédié à leur famille trône d'ailleurs dans le salon), où bien sûr – rebelote !- on me nourrit...avant de m'emmener à un barbecue avec tous les cousins. Tout le monde se connaît, tout le monde est plus ou moins cousins dans le coin. Les jeunes parlent tous anglais et ou français, mais je regrette mes bergers. Je leur ai promis de dormir chez eux, et me voici autour de brochettes et de bouteilles de whisky avec ces gens certes adorables, mais qui me rappellent un peu trop l'Europe donc j'étais à 500 000 lieues quelques heures auparavant. Mon rêve de tente nomade va tomber à l'eau- enfin à l'arak- je le sens ! Effectivement. Enfin, quelques verres plus tard, mes regrets se sont estompés sous les franches rigolades de l'assemblée. Les blagues fusent et au fil de la soirée les cousins en viennent à oublier que je ne fais pas partie de leur clan. D'autant que le fameux haschich libanais est de la fête. Entre éclats de rires et volutes de fumée, toute cette bande de joyeux lurons célèbre

à sa manière le lien familial si fort qu'on retrouve dans chaque couche de la société libanaise. –t'es sûre que tu veux pas rester ? –oui, j'ai promis de dormir sous leur tente. En même temps vu l'heure... mais bon, un dernier joint et mon hôte

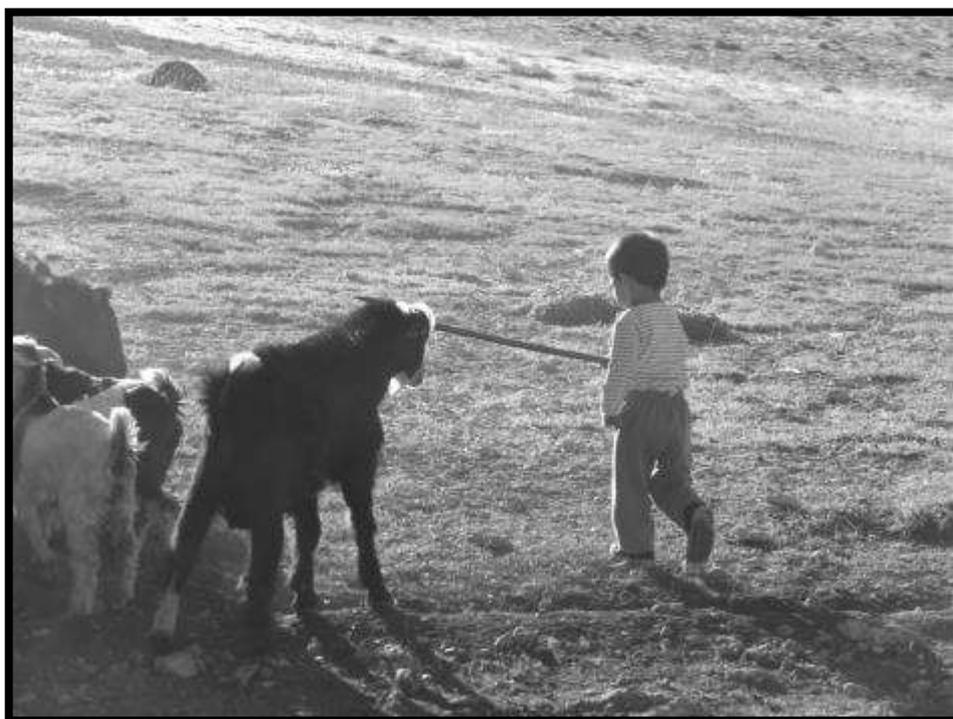


accepte de me ramener chez les bergers. Une fois sur départ : -j'aime bien consommer d'autres trucs en fait ...ça te gêne si on fait un petit détour ? Mouais, moyennement emballée vu l'état d'ébriété avancé du conducteur, je rechigne un peu. Mais bon, il a une bonne tête, et l'expérience à l'air marante. -je te préviens je touche pas à cette merde ! M'enfin, c'est ta caisse, fait ce que tu veux ! Boh et puis de toute façon j'ai confiance, tant que le dé clic « danger » ne s'allume pas, j'ai toujours confiance. Le whisky aidant nous voilà partis à toutes pompes dans les méandres de la montagne libanaise. Virée de nuit, avec un chauffeur qui a 4 grammes dans chaque bras et bientôt la même chose dans le nez, à plus de 160 km/h dans la montagne libanaise sur une chaussée dans le style Verdun 1918, à la rencontre des dealers de coke...les chemins d'Alexandre me semblent loin tout d'un coup ! On s'arrête enfin près d'une maison. Appels de phares, signaux ; -bouge pas, reste dans la voiture, je reviens. Un coup de projecteur sur la voiture ; -c'est bon, tu peux venir ! buen, buen, je me tiens à carreaux. Désopilante hospitalité qui me fait franchir les portes des trafiquants même ! -c'est de la bonne !-heu...je n'en doute pas mais sans façon mon vieux ! Un ou deux rails plus loin mon chauffeur prend sa came et repars, voyant que je commence sérieusement à piquer du nez. Ouf, il a l'air assez endurant ! En revanche, de mon côté je commence à ressentir vraiment la fatigue au fur et à mesure qu'on s'approche de l'aube. Petit roupillon tandis qu'il me ramène au campement des bergers (il valait sûrement mieux que je roupille plutôt que de voir sa conduite instinctive...

Ouf, pas d'accident, malgré l'état avancé de Raoul et la descente version *fast and furious* qu'il a du faire de la route en lacets. Merci Saint Christophe, je t'en dois une !

A peine couchée et debout là-dedans pour s'occuper du troupeau ! L'option grasse matinée larvée dans les tapis d'orient ne semble décidément pas au menu...sans regrets. La

journée  
s'annonce  
superbe. Lait  
frais du matin  
devant la  
majesté du  
paysage. On  
s'occupe des  
bêtes et  
profite des  
beautés que  
la nature  
dispense à  
qui sait  
prendre le  
temps d'en  
profiter. Le  
visage buriné

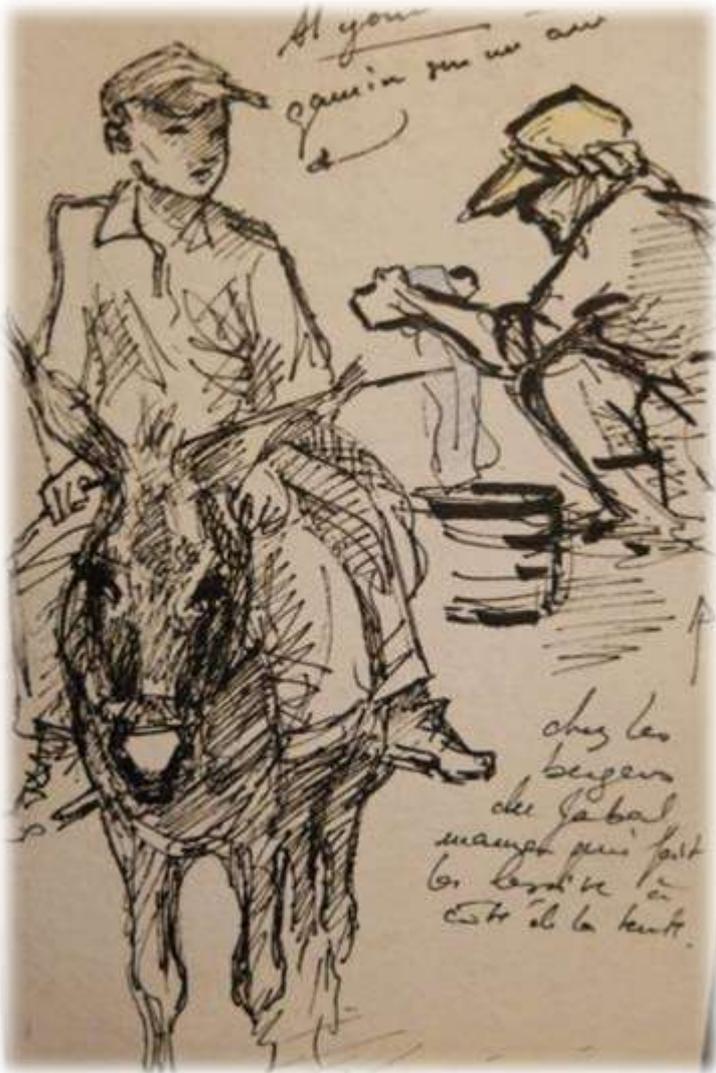


par la montagne et le labeur, la joie sculptée par les profonds sillons du sourire, ces bergers resplendent. Une paix quasi biblique. Dénués de tout (sauf de la télé, qui trône dans le « living-room » comme un défi à ce mode de vie ancestral), ma famille se met en quatre pour m'offrir tout ce qu'ils ont de meilleur. Je ne sais comment les remercier. Un de mes appareils jetables fait le bonheur du cadet, tandis que je vide ma crème solaire dans les pots de confitures de mama et de ses filles, ravies de ce « produit de beauté ». Ces moments seront sans doute parmi les plus beaux que j'emporterai du Liban.

Mais bien sûr, toute méditation sur la beauté du monde offerte à l'œil émerveillé du voyageur ne peut se conclure que par un rappel bien terrestre aux problèmes de la route... problèmes techniques au rendez-vous : ma première crevaison. Belote ! et dans un élan de bonne volonté d'un jeune berger pompe comme un rameur sur ma mini-pompe...et la brise ; rebelote ! Deux pneus percés et plus de pompe.... ; et dix de der ! Fini les envolées mystiques en haut de la montagne, dur rappel à la réalité, le soleil est de plomb et Bucéphale à très peu apprécié la ballade dans les sentiers caillouteux du djebel. Plus de pompe ; on essaye de la réparer avec les moyens du bord, mais rien n'y fait. Après s'être tous époumonés à souffler dans la chambre à air, on me convoie au village. Retour en arrière...Un petit serrement de cœur en redescendant les pentes abruptes de la route sur laquelle je me suis escrimé à l'aller. On répare la roue arrière, bien déchirée par la rocaille et le soleil; je suis obligée de changer la chambre à air. Allez hop ! un barbouillage de cambouis plus loin, je reprends la route...et 300m plus loin : pchiiout !! je sursaute et espère que quelque galopin me refait le coup de « la vache et le prisonnier », mais hélas, point de Fernandel ni de galopin, la route est déserte, le soleil cogne au maximum et je viens de crever encore. Et plus de pompe. Cerise sur le gâteau je n'ai plus de flotte. Comme quoi la situation la plus emmerdante a toujours une part d'humour, ma situation prend un air de « Grande vadrouille » ; - mon vélo, ma flotte...je vais bien

dégoter un  
petit  
Bourvil  
pour venir  
me tirer de  
là !





Effectivement ma bonne étoile veille et une voiture me récupère et me dépose...à la station-service que je viens de quitter. Ce jeune couple et leurs enfants accompagnés d'un ami syrien et de sa femme (la seconde, la première étant coincée en Syrie), hilares, s'empressent de me donner un coup de main. On répare la bécane non sans efforts, et en voiture Simone, on m'embarque pour le pique-nique prévu à El-Yaoun, près d'une pièce d'eau. On s'entasse comme on peut dans la voiture, calant un marmot par-ci et par là. Bucéphale fourré tant bien que mal dans le coffre, musique à fond, voiture archi bondée, vodka-redbull à flot (pitié !!!), toute la troupe se trémousse et s'esclaffe sur les rythmes endiablés du Dabké. Et que ça danse, et hop, on s'arrête au milieu de la route pour aller chercher de la neige éternelle ; on change de conducteur dans le va-et-vient des marmots qui passent d'une place à l'autre en escaladant les uns et les autres, qui se tordent de rire. Au bout de quelques instants de cette ambiance bon enfant, je suis pliée en quatre. Le



rire est le plus puissant ciment social !

On installe Narguilhé et barbecue au bord de la pièce d'eau et j'apprends à préparer la délicieuse *taboula* libanaise. On continue la fête. Les amis et frangins débarquent, et me revoilà « kidnappée » (après quelques whiskies...) vers Baalbek ! À ce rythme-là je ne

risque pas d'arriver un jour aux cèdres ! Retour en arrière ; on m'emmène à un mariage. Impossible de résister à l'invitation et à la bonne humeur de mes nouveaux amis ; les cèdres attendront bien un peu encore ! Effectivement cela valait le détour. C'est le mariage du meilleur ami d'Hussein, qui m'incruste à la noce. On rigole, on dit aux amis étonnés de ma présence que je suis sa nouvelle femme française...qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour voir le monde ! J'ai laissé mes frusques de baroude au placard et les ai troquées contre une tenue propre. Mes nouvelles amies se sont fait un plaisir de m'attifer avec les merveilles de leurs placards...c'est donc dans un très seyant ensemble leggings/jogging-tee-shirt-tongs que j'essaye de passer inaperçue entre les tables du banquet...

La mariée rayonne dans une robe de princesse meringue, noyée de strass et de perles, toute voilée de blanc. Les mariés sont d'une gentillesse touchante, il m'accueille comme une vieille connaissance. Un peu timides au milieu de leur grand trône blanc tout molletonné de cœur qui ressemble assez à un grand char de

carnaval dont ils seraient les stars étonnés. Passée la séance de photos kitchissimes et le slow, place à la danse ! Mélange de parade à l'américaine, avec son cortège de diams et de froufrous synthétiques, et de tradition, la noce prend des airs de fantasia sous les pas scandés du dabké, la danse nationale, qui entraînent bientôt toute l'assemblée. Les danseurs rivalisent d'agilité, de sauts et



d'enthousiasme dans une ronde endiablée qui entraîne vieux et jeunes dans son galop effréné. Le mariage bon enfant prend des airs de fantasia effrénée, qui retombe quelques instants le temps d'une danse arabe, puis repars de plus belle, entraînant les jeunes de tous âges dans une galopade joyeuse.

On rentre ensuite fumer le narghileh chez Hamad, l'ami syrien, qui me propose en riant un contrat de mariage comme visa pour visiter la Syrie. Trois demandes en mariage en trois jours, je refile le tuyau aux amies désespérées de trouver chaussures à leur pied ! Oubliez adopte-un-mec.com, bienvenue sur epouse-un-inconnu.com ! Je m'écroule de sommeil mais pas question d'aller au lit : après la leçon de dabké, à mon tour ; me voici donc improvisé prof de danse « à l'européenne » ! De la valse à la techtonik, c'est parti pour une session de partage de culture plus que comique ! Tandis que j'initie mes amis hilares aux



tremoussements électro, on tente de m'inculquer les bases de la danse arabe... où je ne brille pas spécialement. Pour parfaire l'apprentissage, on m'a peinturlurée comme un chameau volé et affublée de grelots et de fanfreluches qui me font plus ressembler à une grue du désert qu'à une belle de sérail. Va pour la danse du ventre (un échec) et la disco ! Si le rire est valeur commune à l'humanité, l'élégance ne semble pas jouir de la même chance... une situation incongrue qui me souffle un « mais qu'est-ce que je fous là ?! »... aussitôt balayé : les

rencontres sont trop belles pour être gâtées par des relents de conformisme. L'ivresse du voyage est faite d'instantanés décalés du temps et du commun.

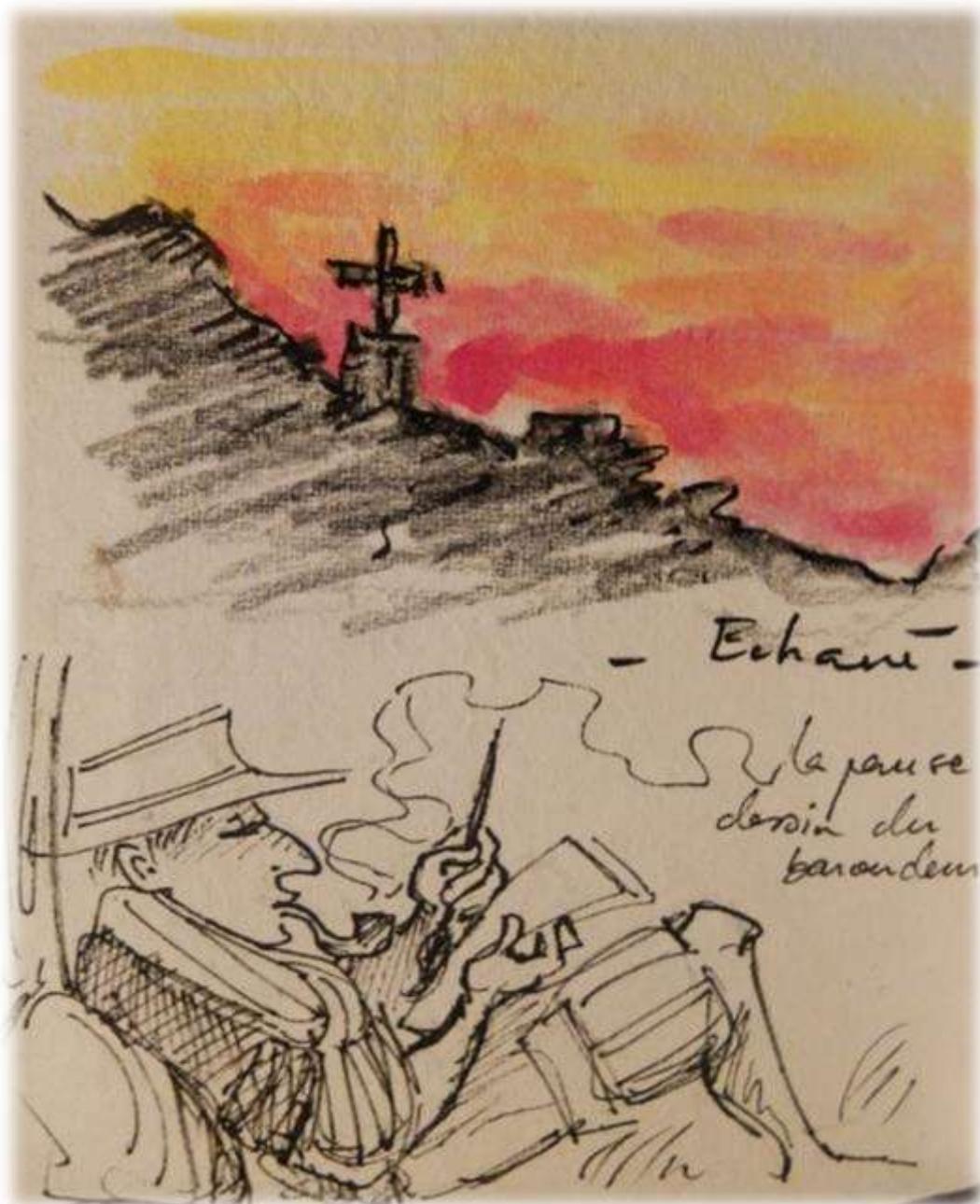
Je m'écroule comme une enclume et m'endors comme un bébé.

Petit-déj- narguilhé avec toute la famille, puis je reprends la route. Hussein me redépose à l'endroit où l'on m'a trouvé la veille, puis après des adieux difficiles –des cœurs d'artichauts ces chers Libanais !- c'est reparti. Pédale ma vieille !

Sueurs et soif. J'écume. Je franchirai cette putain de montagne même si je dois la finir sur les dents.

Je me sens des airs de locomotive ; comme celle de *Dumbo* : je traîne Bucéphale en vomissant des « j'y arriverai ! J'y arriverai ! »

Heureusement ce n'est qu'une montagne, et comme le dit si bien ce vieux Soljenitsyne : personne sur terre n'a d'autre issue que d'aller plus haut.



Ouf ! Les jambes toutes flageolantes et les bras encastrés dans le guidon, je suis en haut, dégoulinante de soulagement. Enfin le vent et Kadicha ! Ah l'ivresse de la descente ! Je m'abandonne avec béatitude à la vitesse. Mon Itaque est devant moi : je rêve déguster enfin mon cigare et ma solitude en paix, à l'ombre d'un cèdre centenaire. Une bonne nuit à l'hôtel « millions d'étoiles » qu'est la montagne, je n'en demande pas plus.



Raté. Ça n'est pas encore pour ce soir...

Je descends comme un missile de ma montagne, grisée par l'air frais, quand soudain se jette presque sur moi un gars multicolore et gesticulant, qui semble tout droit sortir des 70's. –stop ! Vous êtes française ? Arrêtez-vous !! me crie-t-il à la volée. Un peu interloquée, je m'arrête. – comment savez-vous que je suis française ? – ça se voit ! –ah bon ?! Bref,

arrêtée pour un café pour un café par ce moniteur de parapente très sympathique, je me retrouve à dissenter sur Paris, où il a habité plusieurs années. –tu veux sauter ? – heuu...j'avais pas prévu ; c'est pas vraiment dans mon budget... -non ! T'inquiète ! Pas de problème, tu sautes avec moi, je dois accompagner des élèves là ! – ok ! Alors je marche ! Impossible de refuser ça. Alors c'est parti ! Vole baby vole dans le ciel du Liban ! Mon baptême de parapente dans la vallée de la Kadicha : une vue magnifique de toute la vallée jusqu'à la mer, un sentiment de posséder vraiment cette montagne que j'ai grimpé, de planer au rythme du vent, de me laisser envahir par la respiration du pays...

14 juillet 2012- fête nationale- quelques pieds au-dessus de la vallée des cèdres

La soirée me fait découvrir une tranche de la population que je n'ai pas encore eue l'occasion de découvrir. George m'emmène dîner chez ses amis. Chez ces riches et sophistiqués notables de la vallée, le marbre remplace la tente de laine, mais la simplicité avec laquelle ils me reçoivent est identique. La population est presque exhaustivement chrétienne dans la vallée. Tandis que l'on discute autour des tables de tric trac en marqueterie, je découvre cette « élite maronite » qui a si longtemps régné sur le pays, et siège encore sur la vallée, dont elle est fière comme d'un dernier bastion communautaire. On comprend bien là l'importance du poids politique que représente cette communauté, détentrice de la majorité des capitaux libanais...l'argent marche de pair avec le pouvoir. Toutefois, peu de considérations politiques chez mes hôtes, chez qui je retrouve la même joie de vivre et de se retrouver entre amis que chez le plus humble des bergers. Etonnant Liban ! Les mets sont sensiblement identiques chez tous -et toujours aussi copieux-, malgré les différences régionales ; spécialité du coin, une sorte de panse de brebis farcie...ma foi délicieuse ! Le scotch a remplacé le thé et je discute avec les deux filles de l'hôte, qui parlent très bien français et anglais. L'ainée fait ses études, mais je constate que malgré le niveau social de mes hôtes, la coutume ancestrale transperce encore dans le mode de vie des femmes. Les domestiques remplacent la « mama » dans les

tâches quotidiennes, mais sans mariage, la jeune femme n'imagine pas de futur...



famille et lien matrimoniaux sont encore les fondements de la société, les garants du lien communautaire si fort qui anime le Liban.

Après un délicieux cohiba série limité offert gracieusement par mes hôte, -14 juillet oblige- je déguste béatement les aléas du voyage. Un petit somme dans le palace de mon hôte, un original charmant qui a choisi un mode de vie plutôt cool dédié aux sports de montagne et aux repos sabbatiques... « -parfois je m'arrête de travailler pendant six mois, je me repose, j'arrête un peu le parapente ; tu sais ici tu peux hiberner tranquillement tant que tu as un peu d'argent de côté ! » (De toute évidence de ce côté-là il est tranquille : sa magnifique villa avec piscine, tennis, et terrasse de rêve donnant sur la kadicha m'en donne un aperçu). « -reste si tu veux ! Je te forme comme instructeur de parapente ! » L'idée est séduisante mais pour l'instant je donne dans le cyclisme.... Même si rappel et escalade dans les gorges de la Kadicha me semblent qu'alléchante, je décline je le don d'ubiquité ! j'ai la mission de

Je reprends la route de belle gueule de bois. vallée est parsemée de excuse au carillon qui



une raison plus en soupirant. Que n'ai-M'enfin en attendant pédaler : let's go !

bonne heure, avec une Heureusement que la clochers, j'ai une bourdonne dans ma

tête ! Je m'arrête à Dimane pour assister à la messe : c'est un rite maronite, aussi beau que mystérieux : impossible de déterminer si les chants sont en arabe ou en syriaque ; mais dans la forme on s'y retrouve avec le rite romain. « Amin » : là on est d'accord !

Je suis en retard. Tant pis, je tracerai en Turquie. C'est bientôt le ramadan, j'en profiterai pour avaler des kilomètres, en espérant qu'on m'invite moins à manger. Allez, roule ma poule ! Pour l'instant je vais déjà essayer de me concentrer sur la traîtrise de la chaussée sinueusissime de montagne...que je vois plus ou moins en double. La forme est au top, à part quelques saignements de nez dus sans doute à ce vieil hélios, ou à la fatigue...les nuits sont courtes ici !

Direction Byblos, le berceau de l'écriture.

Arrivée à Jbeil non sans difficultés. Il fait 40°C, et l'ombre fait grandement défaut sur les routes. Je suis cramée. Mes bras et ma tête sentent le four. Je dois



ressembler, à peu de choses près, à Clint Eastwood dans *le Bon, la brute et le truand*, après une séance intensive d'UV dans le désert : cloque généralisée et la tête d'une délicieuse couleur carmin...

Le vent n'a pas aidé et mon packaging est décidément trop lourd. Je vais devoir larguer du lest. Une petite pause

baignade entre deux rochers. Crevée et affamée, je me cale dans le port, où, entre les châteaux croisés et l'ombre des Phéniciens qui plane sur la vieille ville –une des plus anciennes du monde-, je me fonds dans le décor comme un vieux parchemin desséché. bercée par les vagues je savoure l'endroit. Bienheureux phéniciens qui nous avez légué un des biens les plus précieux de l'humanité : les lettres !

15/07/12

Nuit tranquille, enfin, malgré un visiteur fort sympathique mais bavard comme une pie. Face à la mer ; seule avec l'immensité de l'eau et du ciel ; bercée par le roulis de ces vagues, ces mêmes vagues qui ont sans doute roulé pour Alexandre ici même.

16/07/12

Arrivée à Tripoli malgré la chaleur harassante. Je peste contre ma bêtise. J'ai stupidement omis de me rincer – en même temps je n'avais pas trop le choix...- après ma baignade matinale ; résultat, après 70 bornes à mariner dans le sel, j'ai le cul comme un chou-fleur. A ma démarche on doit se demander si j'ai fait l'exode sur un camion-citerne ! Yallah, ce sont les risques du métier !

Tripoli, sur le papier la ville la plus instable du Liban, où extrémistes musulmans agitent les quartiers Est ; sur le terrain, la ville est tout autre. Accueillante et vivante, avec son souk immense qui étend ses alcôves innombrables et colorées dans les ruelles comme une immense ruche bourdonnante, ses madrasas, ses mosquées. Très ancienne, la ville fourmille d'animation et de gaieté. Je parcoure les rues au hasard des cafés offerts et des indications des marchands. Manufacture de savons,

mosquée, le  
bazar des  
tanneurs, des  
tailleurs, puis  
les échoppes  
des orfèvres et  
le très animé  
quartier des  
bijoutiers juifs,  
les découvertes  
sont  
nombreuses et  
la vieille ville ne  
manque pas de  
charme. Sous  
les tentures un  
peu désuètes et  
blanchies par le  
soleil, toute une



foule se presse et s'engouffre dans les ruelles étroites et sombres. C'est toute la ville qui déambule dans ce dédale joyeux sous les apostrophes des marchands qui hèlent le passant à qui mieux mieux, renchérissant de boniments à chaque boutique.

Après avoir arpenté la vieille ville, je me dirige vers le quartier d'El-Mina, attendant au port. C'est là qu'il me faut trouver un bateau pour la Turquie. Après avoir longé tous les alentours du port en quête de renseignements sur un éventuel bateau, on m'indique enfin un cargo qui va dans cette direction. Ni une, ni deux, je me précipite à l'assaut des quais. Gros obstacle hélas : j'ai un peu trop vite fait abstraction de l'instabilité politique... barrage militaire à l'entrée du port industriel. Je tente le tout pour le tout. Rien à faire, me voilà refoulée comme une vieille épave... impossible de passer, sauf pour prendre le ferry ! Merde ! Je vais contourner la chose et entrer en douce dans le port...re-problème : Bucéphale ne passe pas au-dessus des barbelés de la vieille ligne de chemin de fer derrière



laquelle je me faufile. Et le seul ferry qui fait le trajet vers la Turquie est exorbitant : 175 \$ pour aller à Mersine. Après un périple épique pour dégoter un téléphone à pièce – aucune cabine téléphonique ne marche au Liban !! Mais suprême pied-de-nez au pauvre bougre qui n'a pas de téléphone, on les laisse...pour la déco -, j'arrive enfin à joindre le siège de la compagnie maritime. Et me v'là dans la rue, avec un gros dilemme sur les bras : prendre le ferry ultra cher avec son (soi-disant) confort donc je n'ai que faire, ou cogner à toutes les portes pour trouver une barque vers la Turquie ! Après m'être évertuée, en vain, à faire comprendre à la réceptionniste –qui parle un dialecte français assez original- que ses prestations ne m'intéressent pas et qu'elle peut aller se

caler son maudit diner-party là où je pense, je sens la moutarde me monter au nez. Restons zen. « - cheaper? – No. –not even a little barrel in the hold? – No. diner and party if you want. – But I don't want your ten hours fucking cruise! –it's the only way we have. – Craps!» bon, on va réfléchir.

De toute façon le ferry ne part pas avant trois jours, donc j'ai le temps de trouver une solution. Je ne me fais pas trop d'illusions sur mes chances de contourner le barrage du port, mais bon, on verra ! Il n'y a pas de problèmes, il n'y a que des solutions !

Un peu paumée, j'attends donc patiemment que ma bonne étoile fasse le boulot.

C'est au hasard des rues d'El-Mina que je rencontre Ahmad, tandis que je recherche un cyber-café. Ce jeune designer ultra sympa me guide et après avoir sympathisé, m'invite tout naturellement chez lui. Encore une fois, je suis ébahie de la gentillesse dont fait preuve cette famille libano-syrienne envers moi. Le grand-père a baroudé sur toutes les mers du globe, faisant pendant des années la navette entre l'Australie, son port de base et l'Arabie saoudite et le Liban, pour voir la famille. Trente-sept heures dans un vieux coucou pour voir le pays... Il me raconte ses voyages et égrène le chapelet des escales dont les noms résonnent comme le rêve de lointain : Valparaiso, Rotterdam, Der-Es Salam, Bombay...Il m'explique comment il a commencé le métier, haut



comme trois pommes, puis a pris la mer, embarqué pour travailler aux machines. Des années de soutes et de labeur épuisant pour permettre aux cargos de poursuivre leur marche de patriarche sur les océans. Il me parle avec amour des pistons, des turbines, des cylindres et des engrenages dont le bruit puissant semble encore résonner dans ses paroles. Les yeux d'un bleu profond, comme son fils Hamad, il a ce visage buriné du vieux loup de mer qui a bourlingué sur toutes les mers, le visage hâlé par des années d'effort dans les entrailles des paquebots ; c'est sûrement dans de tels yeux qu'un Hemingway a puisé son inspiration pour imaginer *le vieil homme et la mer*. Mais le vieux baroudeur respire surtout la douceur pour sa famille, pour qui il déborde de bonté, vieux patriarche débordant de malice quand il s'occupe de ses petits-enfants. Après cette soirée passionnante, où je me sens d'ailleurs un peu minable devant l'extraordinaire don pour les langues qu'ont décidément les Libanais : le grand-père marmonne au moins cinq langues (parfois difficile à saisir du fait de ses gencives clairsemées...) et Ahmad, qui apprend l'anglais depuis seulement quatre mois, parle quasiment mieux que moi ! Leçon d'humilité ma vieille. Ils me parlent de leur famille, éparpillée un peu partout, en Egypte, en Australie, en Italie... Les destinations les plus courantes des émigrés Libanais, avec le Canada et l'Afrique de l'ouest. Phéniciens dans l'âme, et navigateurs envers et contre tout.

Et les petites-filles pleurent l'absence de leur papa, resté en Syrie auprès de sa vieille mère malade refusant d'abandonner le pays.

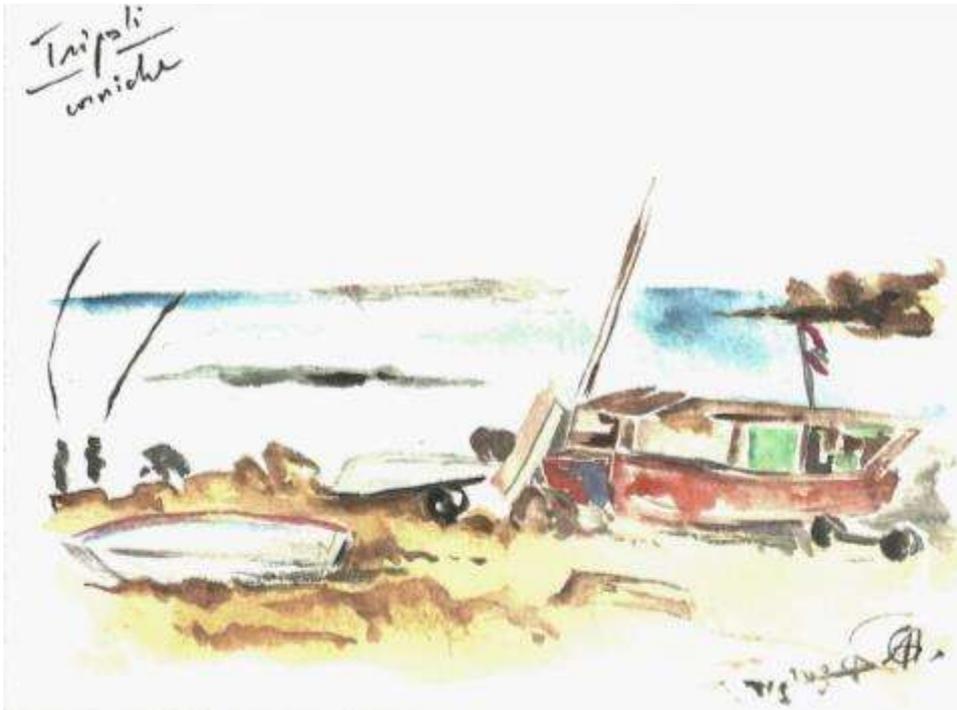
Les vers de George Schéhadé trottent dans ma tête, comme si tout le Liban avait finalement un lien avec l'exil...



*A ceux qui partent pour oublier leur maison  
Et le mur familial aux ombres  
J'annonce la plaine et les eaux rouillées  
Et la grande Bible des pierres*

*Ils ne connaîtront pas  
-à part le fer et le jasmin des formes  
La nuit heureuse de transporter les mondes  
L'âge dans le repos comme une sève*

*Pour eux nul chant  
Mais la rosée brûlante de lamer*



*Mais la tristesse  
éternelle des sources*





Je me retrouve ce matin sur la jetée d'El-Mina, où je vais tout de même me mettre en quête d'un bateau. Un gars de la sécurité, qui s'occupe des installations de charité pour le Ramadan qui commence dans deux jours, vient taper une bavette tandis que je scrute tous les transports en vue. Ayant vécu à l'étranger plusieurs années et ayant goûté au mode de vie »à l'occidentale « comme il dit, il se confie à moi et me raconte tous ses déboires amoureux et son mariage raté de retour au pays. Les valeurs familiales prédominent sur tout le reste ici ; respect et amour filial s'imposent comme les pierres angulaires de l'équilibre social. Et l'équilibre social est ici basé sur le mariage ; passage obligé pour tout adulte en âge de s'établir...mariage tellement social qu'il semble vraiment à des années lumières du si célèbre amour courtois chanté par les grands poètes orientaux. Marié depuis deux mois, mon interlocuteur m'avoue sans aucune gêne avoir déjà une maîtresse (il est vrai que le gêne ne semble pas l'étouffer puisque j'ai le droit en justification à la narration détaillée de sa nuit de noce...), et rêve de retourner à l'Ouest. La famille prend pour lui des airs de carcan...qu'il ne saurait pour autant quitter.

Une petite leçon de « peace n' love » ne lui ferait pas de mal.

*Que je prenne du papier et une plume  
Que j'essaye de gagner mon pain  
Que je me souviene de Dieu ou bien que je l'oublie  
Que je pioche  
Que je me noie dans les forêts  
Que je chasse les nuages  
Je ne pourrai jamais faire autre chose que l'amour  
Car je n'ai tort ni raison qu'en lui  
Et que je grandisse où que je rapetisse  
Que je me fiance aux joies ou bien à l'ennui  
Lorsque, n'importe quoi me prend à la gorge  
Je m'assois  
Je prends du papier et une plume  
Etc.*

*J'ai aimé  
Et un ouragan est passé sans arracher un arbre  
Pour cela de nouveau j'ai aimé  
Sans même pour m'abriter prévoir un toit  
Et je n'ai pas essayé de différencier entre terre rocheuse  
Et une terre arable.  
Car  
Si la nature a besoin de millénaires pour transformer une terre rocheuse en terre arable  
L'amour a besoin d'un instant et d'un être pour transformer  
Un autre instant et un autre être  
En bonheur.*

*J'aime le mot « provocateur » et ce mot m'aime*

*Mais je n'entends pas parler d'amour dans les nouvelles  
Or l'amour galvanise comme un révolutionnaire galvanise la foule  
Et les nouvelles que l'on diffuse ne disent rien de l'amour  
Pour ne pas avoir à parler de moi  
Et je me réjouis de ces sévices  
Qui nourrissent ma rancune contre le malheur de tous  
Pour cela  
Lorsque je tiens un papier et une plume  
Comme je l'ai déjà dit  
Toujours...*

Ounsi El Hage – *un ouragan est passé sans arracher un arbre*



NB : J'ai oublié mon chargeur chez Hamad, j'irai le chercher plus tard. Pourvu que je n'oublie pas !

Dites-moi que je rêve ! Ce n'est pas possible, encore un vieux libidineux qui veut se taper une étrangère ! Je vais finir par m'énerver ! Je vais me poser tranquillo au pied de la tour des Lion, une imposante forteresse militaire musulmane, en espérant avoir la paix quelques instant avant de poursuivre ma prospection.

J'ai retiré la somme nécessaire pour prendre ce damné ferry après avoir cherché sans succès un autre bateau. Ça va être ultra serré niveau finances jusqu'à Istanbul, mais on fera avec. D'autant que pour l'instant je vis plus de la gentillesse

des gens que de ma bourse. Mais peut être aurai-je plus de difficultés à manger durant le Ramadan.

Bureau fermé. Ici, les horaires de travail, c'est comme le code de la route : aléatoire. Le garagiste du rez-de-chaussée m'invite gentiment à manger en attendant. Bien manger ; trop manger...il a beau être fin cuisinier, la seule chose dont je rêve en ce moment, c'est un steak sanguinolent, une entrecôte gargantuesque et un bonne bouteille de rouge ! Malgré ses deux femmes et ses trois maisons, apparemment cela semble compliqué de me recevoir. (En même temps c'est plutôt lui qui est à plaindre : les revers du mariage multipliés par deux...il ne doit pas avoir la vie facile tous les jours !) Tout piteux, il tente néanmoins de me faire renoncer à poursuivre ma route et de rentrer dare-dare à Paris ! Et puis quoi encore ? Mon trip lui semble décidément inconcevable : pourquoi diable attraper des cloques au derrière en pédalant sous un soleil de plomb quand on peut profiter de la clim dans son Sofa ?...

Poèmes au soleil couchant sur la corniche d'El-mina. Je peux bouquiner un peu. Et fumer ma pipe en paix. Nuit blanche en perspective, la corniche est infestée de rats et le coin est moyennement sûr. Enfin, il est trop tard pour reprendre la route ; Inch'Allah ! L'inaction commence à me peser sérieusement. Enfin, au moins j'aurai vu la ville sous toutes ses coutures ! En revanche il



devient urgent que de trouver enfin des WC...et du papier. Ah, un beau trône garni de papier *lotus* et d'une montagne de bande-dessinées !...

En attendant je fais surtout l'attraction de la corniche, où il semble que tout Tripoli se retrouve la nuit dans un joyeux brouhaha festif. Une sorte de promenade des Anglais en somme ; les rats en bonus. Marchands de limonade, de pastèques et de sucreries, tout le monde arpente joyeusement le bord de mer. Scooters sur lesquels les jeunes où les familles s'entassaient jusqu'à six, défiant les lois de la gravité en trimbarrant leur marmaille à bout de bras, poussettes et joueurs de dés, tout le monde profite du – très léger – air marin qui souffle sur la corniche.

17/017/12

Récupérée par une famille de marins sur la corniche (j'abandonne de bon cœur mes compagnons rongeurs), après avoir failli aller dormir dans un village près de la

frontière nord avec une famille en balade, je peux profiter...de la ronde des thé-café-clopes. Mais l'affaire se corse pour mon rêve de WC paisibles : pas de portes et une pléiade de cafards pour me tenir compagnie. Un petit dodo entassés dans le seul lit.

Le lendemain je vais prendre mon billet, les autorités n'étant décidément pas très conciliantes avec les bateaux-stoppeurs. J'engueule au passage la pauvre réceptionniste de la compagnie, qui ne prend que les dollars US et n'a pas de monnaie ! Empotée va ! Enfin, c'est bon, j'ai mon billet pour la Turquie... Pas une confiance inébranlable dans l'administration plus ou moins miteuse de la compagnie ; je demande une photocopie de mon passeport, qu'ils conservent jusqu'à l'embarquement. Je retourne ensuite voir mon ami Hamad (à son magasin, car je n'ai jamais réussi à retrouver sa maison dans le dédale des ruelles du port !), qui me saute au cou. On papote gaiement tandis qu'il refait la déco d'un jet-ski, si bien que j'en oublie de retourner voir Zaineb et son frère Mahmoud, qui m'ont repêchée hier sur la corniche. Coïncidence incroyable quand je rentre chez Hamad où toute la famille m'attend : les voisins de palier ne sont autre que la famille de Mahmoud, dont les innombrables marmots trottent partout, et dont le frère m'a reconnue. Et rebelote : café, café, clopes... ces gens sont incroyables ! Toute une population rattachée de près ou de loin à la mer ; pêcheurs, matelots, marchands de poissons ou de coquillages qui forment le cœur du quartier très vivant d'El-Mina. Un enchevêtrement charmant de ruelles dépenaillées qui font office de véritable living-room pour la majorité des habitants, de vieilles bâtisses de plus de mille ans et de gamins crasseux et bronzés, qui me lorgnent d'ailleurs sans vergogne. Ils semblent le loin les conflits ici ! Le sourire est général. Tout le monde y va de son mot de bienvenue : qui un « salam », qui un bonjour, un « how are you ? », ou un simple « welcome ! ». Je me sens comme un poisson dans l'eau parmi eux.

Ils mènent une vie paisible malgré les difficultés et la fatigue du travail que tous évoquent. Pêcheurs, marins, vendeurs à la criée, se disputent gentiment pour me recevoir. Finalement Hamad m'emmène visiter un des îlots qui couronne la ville. Les familles s'entassent en grappes dans les coques de bois pour aller faire trempette sous les palmiers. On saute d'un bateau à un autre, on change de pilote, tant que ça avance tout va bien ! Bronzette prohibée sous 40°C, mais quelques brasses font du bien. Mon règne pour de la fraîcheur !

Aujourd'hui, veille ou avant-veille de Ramadan, je ne sais plus, je me trouve sur l'Azzura, mon ferry pour la Turquie. Après avoir envoyé paître les gratte-papiers bornés qui gardent Bucéphale à fond de cale, c'est le cas de le dire, je m'installe rageusement sur le pont avec mes bouquin et ma pipe.

Dernière étape pour goûter vraiment à la source de l'âme phénicienne qui anime Trablos : humer les embruns du large du pont d'un bateau. La



même brise que celle qui appela ces navigateurs légendaires à sillonner la Méditerranée sans doute. Je me plais à imaginer que mes nouveaux amis descendent de ces fiers marins, et que le bleu de leurs yeux fut donné en cadeau jadis par une belle nordique au cours d'une escale lointaine. Aujourd'hui ils promènent leurs corps nouveaux et bronzés d'un bateau à l'autre et rêvent de rivages prospères entre les volutes du narguilhé.

Ce n'est qu'un au revoir mon cher Liban ! Dans les lueurs d'un coucher soleil à faire pleurer Lamartine, je quitte ce beau et chaleureux pays. Les feux d'artifice et pétards qui parviennent de la ville achèvent cette page, comme un point d'orgue festif, à l'image de Trablos (tirer des feux d'artifices et pétards arrivent en seconde place des sports préférés des Libanais, derrière le klaxon). Mais voyager c'est s'attacher et s'arracher, encore et encore...

Je vais te regretter, Liban coloré et fier, dont la joie de vivre comble les plaies encore béantes des conflits qui t'ont déchiré. Les épreuves forgent les plus belles contrées...

*An' here I go again on my own  
Goin' down the only road  
I've ever known,  
Like a drifter I was born to walk alone  
Goin' down the only road  
I've ever known...  
An'I've made up my mind  
I ain't wasting no more time...  
An' here I go again,  
Here I go again...  
Like a drifter I was born to walk alone  
'Cos I know what it means  
To walk alone the lonely street of dreams...<sup>2</sup>*

19/07/12

---

<sup>2</sup> Whitesnake

Homme libre, toujours tu chériras la mer!  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,  
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
O lutteurs éternels, ô frères implacables !

Baudelaire - *L'homme libre et la mer*

« Je suis citoyen de toute âme qui pense, la vérité c'est mon pays. »

Lamartine

A cheval entre deux pays,  
deux continents.  
Déracinée du Liban qui  
m'a été une patrie durant  
ces semaines, je vogue  
vers la Turquie qui m'en  
sera une autre, je n'en  
doute pas. Réveil après  
une nuit bercée par le  
roulis des flots. J'ai  
dormi comme un bébé  
dans un coin de  
moquette, sous une  
table ; pas même



entendu la fameuses « party » qui a dû agiter le ferry toute la nuit. A peine arrivée sur le pont, des passagers me proposent thé et sandwiches...l'hospitalité orientale inter-frontière. On a beau essayer de rattacher à une nationalité – dont je ne renie

pourtant pas la toile brodée de coutumes et de traditions qui en forment l'écran – l'homme, et le vagabond à fortiori, n'a pas de frontières. De même que la mer, comme me le rappelle si à propos ce vieux Baudelaire.

« Ne vous mettez-pas en souci du lendemain, car le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. »

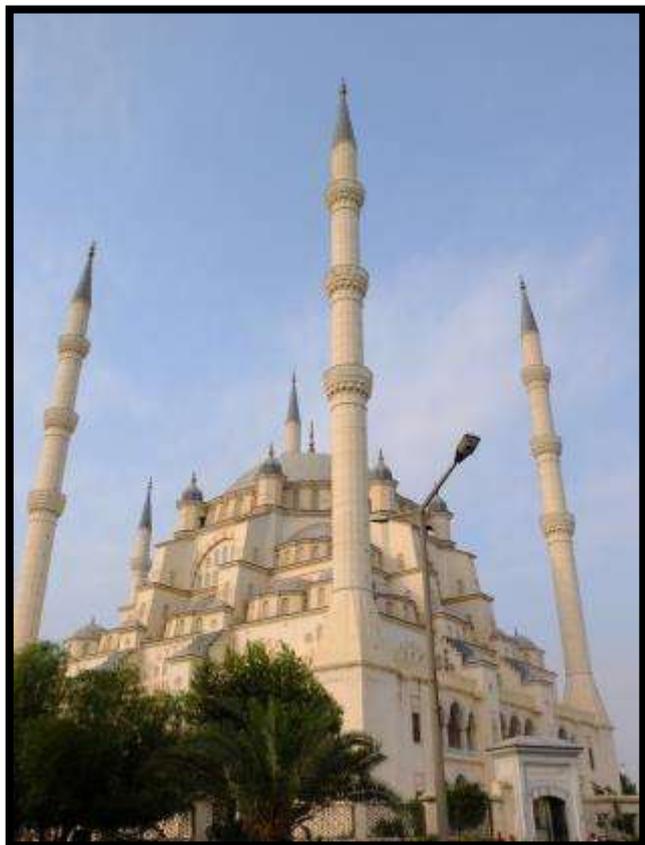
Saint Luc. XI.

Comme il avait raison l'apôtre baroudeur ! vivre l'instant présent avec une confiance absolue dans le futur, dans la vie qui, telle une mère dans les bras de laquelle l'enfant confiant se jette, rattrape toujours au vol celui qui croit en elle. J'aime la mer. Elle reflète comme le désert cette immensité de l'être. Un miroir de l'infini que le voyageur quête à chacun de ses pas.

19/07/12 – Méditerranée.

Premier jour en Turquie. Premières difficultés. Petit bug d'appréciation : mon bateau n'arrive pas à Mersin, mais à plus de 90 bornes à l'ouest, aux pieds du Taurus ! Ayant passé la douane sous l'œil découragé et goguenard des fonctionnaires qui n'ont même pas pris la peine de fouiller ma bécane, je me retrouve en selle, pestant contre mes premiers km turcs. Galère pour changer mes dernières livres libanaises, personne n'en veut ; je changerai à Mersin. Une escale – la première halte Turque ! – dans un petit bouiboui où je m'initie à la délicieuse gastronomie locale en écoutant le fils du patron me parler de ses rêves d'Europe et de sa fiancée qui l'attend en Roumanie, et c'est parti !

Les différences avec le Liban voisin sont marquantes. Je ne comprends pas un mot et pour trouver quelqu'un qui parle autre chose que turc ou allemand, il faut se lever de bonne heure ! Je suis en Asie. Les visages évoquent plus ceux des hauts plateaux de la Mongolie que des déserts d'Arabie. Le nez busqués des Phéniciens à laisser place aux yeux en amandes des plateaux asiatiques. La laïcité du pays est aussi un des premiers traits qui ressortent : pas de burka sur les plages, tout le monde en maillot. Les minarets et coupoles bigarrées rythment les kilomètres, mais le personnage le plus marquant qui ressort de mes premières impressions est bien sûr



Atatürk. Le père de la Turquie moderne est partout !

Cent bornes difficiles en tout cas ; soleil de plomb et vent en pleine face. Plus de 40° et pas un pet d'ombre. Mais le plus éprouvant – à part cette saloperie de vent- reste les odeurs ! Pestilences de la route et fumets alléchants des petits restos, qui s'étalent tous les trois mètres, s'alternent ; « sustine et abstine » mais bon... heureusement, je ne déplore ni crampe, ni courbature, juste le cul comme un chou-fleur. J'ai l'impression de mariner dans de la harissa. La selle de mon vélo a dû se mouler sur mon postérieur : je marche comme un pingouin.

Pour la première fois, je fais la course avec une cigogne...sur la route. La pauvre est mal en point, crasseuse à souhait et bien loin de la grâce de ses cousines alsacienne (plus près d'un flamand gris grillé) : je gagne ! Prise de jalousie, elle se jette dans mes roues en tentant un coup de Jarnac du plus mauvais gout ! J'esquive ; ouf, elle court toujours ! Pas de blessé. Enfin, pour l'instant... je me mange une portière au vol et manque de me faire écraser ou renverser vingt fois par des poids-lourds. Entre les crétins qui s'arrêtent n'importe où sur le bas-côté et ouvrent leur portière sans regarder, et les camions qui enchainent les queues de poissons, j'aurai de la chance si je ne me casse pas la figure cent fois ! Le pire du pire, la crème de la crème, ce sont ces saloperies de minibus : les *dolmush*. Entre taxi collectif et bus, ces ORNI doivent rivaliser avec les corbillards vers le cimetière ! Et que je te fais une queue de poisson par-ci ; et que je klaxonne par-là ! De vraies hyènes. Enfin, me voici malgré tout arrivée à Mersin.

Bivouac sur une plage, après une bonne baignade. Quelques bouffées de mon vieux calumets, bien méritées ma foi ! J'ai dû avaler sept litres de flotte aujourd'hui, mais j'avoue qu'un thé me ferait du bien. Il y a un petit jardin pépérou (quoiqu'infesté de chats) juste à côté de la plage : un camping de rêve. Je vais méditer sur l'immensité du pays en reposant mes mollets. Après le rythme tranquille du Liban (seulement 500 km), je m'attaque à un morceau plus sportif. Je vais en chier mais bon, c'est l'esprit du voyage ! Heureusement le Ramadan n'a pas l'air d'empêcher les gens de vivre ici ; un point important : au moins je ne jeunerai pas.

Demain est un autre jour, on verra.

Comme le disait ce vieux Guillaume d'Orange : « Rien ne sert d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ». On joindra les quatre M'sieur ! a nous deux Turquie !

NB : éviter de s'arrêter tous les 50m pour prendre des photos.

Difficulté notoire : le pays est truffé de ruines antiques merveilleuses et de vestiges anciens. Je comprends pourquoi les Allemands, ces robots Terminator de l'archéologie, squattent le pays ! De plus, les innombrables mosquées qui jalonnent la route de borne en borne, sont toutes plus délicates et originales les unes que les autres : des bleues, des vertes, des rouges à pois, à carreaux et à rayures...un vrai étalage de pâtisseries !

20/07/12



Nuit effroyable. Je n'ai pas fermé l'œil, entre les nuées de moustiques et la chaleur étouffante et moite (je suis obligée de me passer de mon duvet tellement il est humide de l'intérieur...et d'abandonner mon épidermes aux hordes de moustiques...Corneille aurait été aussi emmerdé que moi pour un tel choix !). Une étuve. Sans compter sur les chats et les chiens qui tournent autour de ma carcasse comme des vautours. Mmm...bon appétit ! Baignade matinale et mauvaise surprise : j'ai perdu mon caleçon cycliste...tant pis pour ton p'tit cul ma grosse, tu n'avais qu'à faire attention à tes affaires ! Après la gourde, la pompe et maintenant le cuissard...je vais rentrer à poil si ça continue. En attendant, j'ai beau me tartiner d'*urticagel*, ça n'atténue pas le calvaire ! M'enfin, quand faut y aller, faut y aller ! Un orage latent me pend au nez, il flotte un peu (premières gouttes depuis Paname), mais ça ne suffit pas pour me rincer. Je sens le bouc et le moisi à trois mètres à la ronde et doit avoir une haleine de kraken...passons ! Urgence du moment : me débarrasser de mes devises libanaises. Je pars à la recherche d'un bureau de change, puis direction Gaziantep.

21/07/12

Et hop ! 80 bornes de plus dans les mollets ! Les 50 premières passées on ne peut plus s'arrêter. C'est l'ivresse de la route. Le dérailleur carbure comme une machine bien huilée. Un rythme calé pour ne pas ralentir aux ni s'arrêter aux feux ; je ne sens plus mon derrière mais il doit ressembler à une grosse boursouflure dessinée à l'acide nitrique. Enfin, on est pas venu jusqu'ici déguisé en feuille de choux pour se faire bouffer le cul par des lapins ! Chaque bosse ou craquèlement de la chaussée fait naître une ampoule je crois, et quand je me lève de ma selle, j'ai la désagréable impression



d'arracher un  
pansement.  
Heureusement, la  
satisfaction du  
compteur et la  
beauté des paysages  
avalés, on oublie !  
Je me dis que si  
Alexandre a fait  
toutes ses  
conquêtes le cul  
vissé à sa selle –  
avec un Bucéphale  
moins lourd à  
trainer mais une  
route moins lisse -,  
il devait avoir une

sacrée assiette ! Je lui lève mon chapeau !

Dans un abribus désaffecté – du moins je le croyais – sur la D400 entre Adana et Ceyhan.

Vu le ramassis de vieux nuages crasseux et le temps orageux qui traîne depuis hier, je préfère me replier à l'abri ; j'ai ma bâche, mais c'est à pile ou face : la monture ou la cavalière sera trempée. Replis stratégique vers un abri en dur, enfin, une tôle plus ou moins branlante.

Je comprends pourquoi les Allemands aiment tant ce pays ; immense et organisé, un peu à leur image. On est loin du joyeux capharnaüm libanais. Des champs à perte de vue et de grandes zones industrielles (industrie automobile, usines bien polluantes style sidérurgie et bétonneries, et des stations-services tous les 500m). Un pays imposant mais un tantinet froid pour au premier abord. Du moins en Anatolie. Il est vrai que je m'étais habitué à être arrêtée tous les 200m ; ici ce n'est plus le cas et heureusement vu les distances ! L'hospitalité règle toujours les rapports avec les gens (je n'ai toujours pas payé un repas !) en revanche les turcs ont vraiment le feu aux fesses ! Jamais vu ça ! En cinq minutes, à l'aide de mon petit lexique- dictionnaire (sans lui j'aurai vraiment du mal à communiquer), le gars trouve les pages « séduction » et m'énumère tous les clichés de la drague poids-lourd. Ils ne perdent pas de temps ! Le tout sous l'œil amusé de la famille et des gamins, qui ne savent pas lire ! Désolée mon gars, mais non merci ! Surtout avec ta

dentition  
doit être  
à E.T. ici :  
dents  
jaunes et  
et les  
béantes on  
l'embarra  
choix !). Et  
deuxième ;  
cash.  
envie de



(le dentiste  
apparenté  
entre les  
noire,  
branlante  
mâchoires  
n'a que  
du  
un  
tout aussi  
Juste  
leur dire :

- si vous voyez l'état de mon cul mes pauvres, vous n'y penseriez même pas ! La délicatesse et l'ambiance familiale du Liban me manquent un peu. Qu'à cela ne tienne : On va retrousser les manches et jouer les gros bras !

Coté monuments, j'ai visité Tarse, ses vieilles mosquées et ses ruines romaines. L'ombre de saint Paul, le globe-trotteur de Dieu, plane sur ma route. Les cafés sont bondés de vieillards hiératiques, attablés autour des incontournables verres de thé. Les amples sarouels de la région amplifient le calme imperturbable de ces spectateurs impassibles. La ville s'agite autour d'eux, mais, drapés dans leurs larges pantalons, les vieux regardent en souriant cette agitation, tout en engloutissant des hectolitres de thé (délicieux d'ailleurs, et légèrement plus corsé que celui du Liban). Je me découvre un péché mignon dans l'ayran : boisson traditionnelle à base de yaourt, d'eau et de sel ; aussi désaltérant que bon. Derrière mon rêve de steak saignant, je me mets à rêver à une assiette de légumes frais. Ironie du sort, les légumes sont partout, mais on ne m'offre que des kébabs – très bons -, déclinés sous toutes les recettes, certes, mais un peu lourds à digérer sous cette chaleur. Et va transporter une pastèque sur un vélo !

Après une nuit blanche supplémentaire (moustiques, chaleur écrasante, chiens errants, dolmush nocturnes, et mon postérieur endolori...), je reprends la route plus crevée que la veille. Je m'arrête au bout d'une heure dans un petit resto à ayran près d'une station-service. Après avoir cassé la croute, le patron m'invite à rester. J'avoue accepter dans le seul but de me reposer, prendre une douche et aller aux WC. Profiteuse va ! Mission accomplie pour les trois. Une journée qui traîne en longueur, bénéfique pour mes ampoules mais moins pour ma patience. Je passe le plus clair de mon temps à envoyer balader Fariz, brave gars un peu lourd (au sens propre et figuré : la réplique vivante de Jaba le Hut qui vous fais des avances, ça ne fait pas rêver !).



Enfin sur la route ! Encore 300 bornes jusqu'à Antep : ça me fait 150 pour aujourd'hui. J'ai encore un peu de mal à m'accoutumer. La finesse n'est pas une valeur nationale semble-t-il : je retrouve une version orientale des gros hambourgeois buveurs de bière (mes excuses aux voisins d'Allemagne !), à cela près que les Turcs sont attablés autour de pintes d'ayran. Gentils mais lourdingues... Je crois que je vais arracher les pages « rencontre et séduction » de mon guide de conversation ! Je révise mon plan de bataille et décide de favoriser le bivouac au dodo chez l'habitant : il est décidément moins fatiguant d'écarter les mouches que les mastodontes collants de 200 kg ! Enfin, cesse de critiquer, ingrate, et savoure ton linge propre ! J'ai même été gratifiée de défroques supplémentaires ; chargement superflu : je m'en déleste.

Rock n'roll baby! La vue des montagnes n'est pas pour me rassurer, mais bon, on fera avec !

23/07/12

Après une journée harassante – presque 50°C – je me pose à Bahçe, à 90 km d'Antep. Les premiers Turcs que je rencontre qui font vraiment le ramadan. Il est vrai que j'approche du Kurdistan... Les touristes se font rares (je n'en ai toujours pas vu). On m'emmène

diner au repas de charité du ramadan, organisé par la mosquée, non sans m'avoir au préalable affublé d'un pantalon taille XXL, au milieu des éclats de rire de la petite troupe. Un grand buffet de charité réunit toutes les « ouailles » de la mosquée, qui lorgne avec envie sur leur assiette. Au coup d'envoi (un pétard tiré du minaret



après la prière du soir et le tant attendu « Allah wa akbar ! ») tout le monde se rue sur la soupe. Le banquet est joyeux et les gens ne se font pas prier pour être pris en photo. C'est assez amusant de retrouver cette ambiance fête de village ou Noël aux restos du cœur (la piquette en moins...) dans un patelin paumé de l'Anatolie.

Une nuit dans le gourbi craca que Mehmet a mis à ma disposition, et me

voilà prête à reprendre la route. Un petit déjeuner taille ramadan (tenir jusqu'à 20h) plus tard, je quitte le village ; et mon hôte, qui me tape sur le système.

Urgence numéro un : trouver un sarouel pour éviter de me retrouver affublée de nouvelles frusques à chaque halte dans une mosquée.

Urgence numéro deux : trouver du laxatif ; indispensable au vu de la très relative légèreté de la gastronomie locale.

NB : envoyer balader tous les éventuels resquilleurs d'arrangements matrimoniaux. Faut pas pousser mémé dans les orties tout de même !





Maintenant, gros dilemme ! Je suis sensée être à Kayseri demain, or je ne suis pas encore à Antep... et je meurs d'envie de faire un tour au Kurdistan ! Prendre directement le chemin de Kayseri, ou faire un crochet (de quelques centaines de km) très enrichissant pour mon voyage dans les monts kurdes ? Option numéro un : je rentre dans le timing et rejoins rapidement les sentiers battus ; option numéro deux : je m'écarte un peu de la route d'Alexandre, mais je rajoute

une facette passionnante à mon étude. Mmm...option deux ! L'appel de l'imprévu gagne haut la main !...en attendant, difficile d'y arriver à vélo. Je testerai le cyclo-stop ! on verra ça une fois à Antep.

24/07/12

Une belle journée ponctuée de haltes. De relais de routiers en relais de routiers, j'ai siroté tellement de thé je suis proche de la métamorphose en samovar. J'arrive finalement à Antep, non sans mal. Les kilomètres et la température, c'est une chose, mais quand la mécanique pète son câble, c'en est une autre ! Après m'être escrimé comme un lutteur dans les monts qui précèdent Antep, c'est bien sûr à un jet de pierre que surgissent les ennuis ! Une belle pente à pic, en descente heureusement, agrémenté de rafales de vent digne d'un mistral, qui manquent de me désarçonner et vlan, mon frein lâche ! La guigne... tant bien que mal je récupère un dolmush pour rapatrier la bête malade jusqu'à la ville. La chance me sourit, j'y rencontre Fatma, une femme tout sourire et amabilité, qui m'invite à demeurer chez elle. Proposition acceptée d'office,



d'autant que c'est mon premier contact avec la gent féminine turque. J'ai plus affaires aux chauffeurs, aux commerçants et aux jeunes sur la route, et à part quelques vieilles paysannes, c'est la première femme qui m'aborde.

Je retrouve là l'ambiance familiale et désintéressée qui me manquait tant depuis le Liban. Malgré le ramadan qui les empêche de manger, ils me regardent tous m'empiffrer (malgré

moi) de leurs délicieuses spécialités, en souriant ! Chapeau ! On me fait porter le foulard traditionnel turc (après avoir vu ma crinière ébouriffée qui ne semble pas remporter les suffrages), le pantalon ample, et après avoir papoté durant des heures au rythme de la vie commune et des hectolitres de thé qui la ponctue, on passe la nuit sur le toit. Dans ce dortoir de plein air partagé avec un canard, un lapin et un potager, au milieu des coussins et tapis épars, je profite de ma première nuit sans moustiques. La ville s'étend, tout en toits et terrasses, comme un échelonnement de paliers-dortoirs où se reposent les familles la nuit tombée, et en ruelles enchevêtrées, où somnolent les habitants toute la journée. Ramadan et soleil règle la respiration d'Antep.

Je n'en peux plus de manger ! A part l'ayran et la pastèque qui passent crème, les pains, kebab et tutti quanti, par 40° c'est nient ! Mais comment faire passer le message ? C'est une autre affaire ! « - heyir yemek ! doydoum doydoum ! » Rien à faire...

Passons aux choses sérieuses maintenant. Mon frein est cassé et le manque de délicatesse avec lequel mes hôtes ont traité ma



bécane n'a rien arrangé. Cette fois-ci Bucéphale est dans un sale état. Vu mon retard, je me tâte entre passer outre et rafistoler tant bien que mal les dégâts, ou faire directement la réparation et prendre encore une journée de retard. Mmm...je devrai déjà être à Kayseri aujourd'hui et je m'en vais grimper une montagne de 2000m sans freins...moyen. Voire idiot. Tant pis, je tranche la poire en deux et décide de rattraper le temps. Je vais devoir avoir recours à un de mes contacts.

Adieu Antep et, hélas, Nemrut Dagi tant convoité ! Je me console en me disant que j'aurai l'occasion de revenir faire les chemins du Caucase que je prévois, ou même un voyage centré sur la question du Kurde. En attendant, je me trace tant bien que mal vers l'autogar (pas évident sans frein dans ce labyrinthe de pentes !), et prend un satané bus pour Kayseri. Le trajet n'est pas donné, mais vu le néant de mes dépenses alimentaires, je peux me le permettre. En route donc pour la Turquie centrale, où je pourrai me caler le temps de faire les réparations nécessaires, avant de m'enfoncer dans la Cappadoce et ses villes troglodytes.

NB : songer à m'alléger. Je vais devoir me débarrasser de tous les vêtements qu'on m'a gracieusement offert et qui m'encombrent plus qu'autre chose, et de ma provision de bulgur, qui décidément me sera inutile je crois.

25/07/12

Ah l'ivresse de la route ! Rien ne vaut l'immensité en solitaire !

« Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,  
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;  
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,  
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie,-  
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel. »<sup>3</sup>

Turquie, carrefour d'Asie, d'Europe et du Proche-Orient, qui déroule son tapis de paysages à couper le souffle, de vestiges des géants de l'histoire...des Romains à Atatürk, en passant par Alexandre et les Ottomans. Les immensités de la Cappadoce qui s'enroule dans mon dérailleur m'enivrent déjà tel un grand millésime à peine débouché. Lamartine avait raison dans sa « solitude » que je relis sans m'en lasser : seul, ce n'est qu'alors qu'on peut prendre conscience de



l'infiniment grand et de l'infiniment petit qu'est l'homme face à la beauté de la nature (clin d'œil à ce vieux râleur de Pascal au passage). Malgré les maux de ventre dus à la légendaire légèreté de la gastronomie turque, je dévore allègrement les kilomètres en chantant à tue-tête du Piaf et des Piémontaise à ces paysages titanesques qui m'entourent. Il est

vrai que je reprends la route au mieux de la forme après un jour de repos chez des amis d'amis dont j'avais heureusement le numéro.

Je passe un coup de téléphone (Dieu merci les cabines téléphoniques marchent dans ce pays !) et ai la joyeuse surprise d'entendre parler français au bout du fil ! Coïncidence, toute la famille vient d'arriver chez les grands-parents dont j'avais le numéro. On m'accueille spontanément. Après m'être un peu paumée sur la route en cherchant le village, je repasse un coup de fil depuis un passage à niveau où l'aiguilleur me prête gentiment son téléphone. On vient me chercher ; ouf : je n'ai pas de feux de nuit ! En attendant je partage une pastèque et des olives en regardant les locomotives antédiluviennes tchout-chouter poussivement vers Istanbul. On me reçoit comme une amie de la famille. Après avoir échangé des nouvelles de France, la soirée se déroule joyeusement entre cousins, grand-tantes

---

<sup>3</sup> Victor Hugo – *Napoléon II* - Les Châtiments.



et parents, qui profitent de la fraîcheur de la nuit pour rattraper l'inaction relative des journées qu'impose la chaleur étouffante et le ramadan. C'est donc autour d'une surenchère de mets délicieux et de tasses de thé (auxquelles ma vessie commence heureusement à s'habituer) qu'avance la nuit, autour du convivial narguilhé,

jusqu'à l'aurore, où l'on partage le repas qui précède la première prière.

C'est un petit village perché sur la route de la soie. Un petit village situé à quelques kilomètres de Kayseri, tout emprunt des belles traditions qui fleurent encore bon malgré l'urbanisation croissante. Le cercle familial y est la base de la vie sociale ; d'ailleurs la première qu'on pose au nouveau venu est : « -t'es le fils à qui ? ».

Les jeunes mariées de mon âge ont des airs jeunes princesses, avec leurs nombreux bracelets d'or, dot traditionnelle qu'elles agitent à chaque mouvement dans un joyeux tintement. On m'explique que le mariage dure trois jours et trois nuits et que tout le village est convié à la noce par les haut-parleurs de la mosquée. ce n'est que fête incessante, jeux et sketch improvisés (enlèvement du marié, des affaires des mariés pour lesquels ont demande rançon, cache-cache des éléments traditionnels...) durant trois jours, jusqu'au moment où le jeune marié vient enlever son épouse à sa famille, non sans prodiguer un festin pour toute la journée, en consolation. La dot présentée (en bracelets ciselés qu'on peut admirer en masse dans les vitrines des orfèvres de Kayseri), il peut enlever sa promise. Même scénario pour la circonsion, qui ne dure toutefois que deux jours.

J'ai d'ailleurs la chance d'avoir un aperçu de l'esprit festif qui peut animer ces grands événements familiaux, sur un tout autre registre,



mais le pas est donné. En effet, c'est la fête tous les soirs dans le village, jusqu'au 23 août ; tous les jeunes appelés pour le service militaire (quinze mois à 19 ans) font la fiesta tous les soirs, à grand renfort de pétards et de coups de feu (balle à blanc heureusement !) ! Le tir au pistolet semble un grand marqueur de l'esprit festif pour chaque occasion. Chaque soir, le futur contingent est convié par une famille différente, et chaque nuit, la joyeuse troupe danse jusqu'à minuit sur des rythmes orientaux, tandis que tout le village s'invite autour des rondes effrénées et des pâtisseries offertes par l'hôte du jour. L'ambiance est vraiment extraordinaire. Seuls les garçons dansent, mais tout le monde est entraîné par leur enthousiasme. Tandis que les enfants gambadent dans tous les sens pour récupérer les douilles vides qui jonchent le terrain, tout le monde se retrouve autour d'une tasse de thé, dans une ambiance bon enfant. Bien sûr, il m'est difficile de refuser le défilé des pâtisseries qu'on me tend de si bon cœur. Ma tasse de thé ne désemplit pas. On me dorlote comme un nabab et j'ai bien du mal à jongler entre mon appareil photo, ma clope et mon assiette. « çai ! çai ! » Je frémis à la vue d'une tasse de thé supplémentaire !

Entre deux gorgées je savoure cette occasion unique pour la vagabonde que je suis d'être ainsi intégrée dans le cadre si joyeux de la vie du village, qui bat du même pouls qu'il y a 100 ans, à cela près que les habitants ont quitté –hélas !- les sous-sols troglodytes (clim intégrée dans la pierre) pour les terrasses et maisons construites dessus.



On me fait visiter les maisons souterraines où se lit, dans les plis de la roche taillée à la main, la vie quotidienne des familles, il y a à peine plus de trente ans. Tout le village et ceux du voisinage sont bâtis sur le même modèle. On distingue d'ailleurs aisément la dénivellation entre les deux habitats. Les pièces d'habitation, aménagées à même la roche, qui se rappellent encore des naissances d'untel et d'untel, il n'y a pas si longtemps, servent désormais de débarras ou de grenier à foin pour les bêtes qui gambadent d'ailleurs librement dans le village, sur les routes et un peu partout. La région est encore très agricole. Elle abrite aussi les anciens refuges des Arméniens catholiques, d'où les vieilles églises. Entre route de la soie et Cappadoce, le magnifique paysage a son lot de curiosités locales, comme en témoignent les singuliers pigeonniers arméniens qui jonchent les collines ; des centaines de petits pigeonniers en pierre de taille qui s'élèvent à flanc de colline

comme des champs de menhirs en dentelle. Les Arméniens devaient être profondément écologistes ou amoureux de leurs pigeons pour se donner autant de mal à leur procurer un toit, vu les difficultés pour tailler la pierre et bâtir à flanc de colline ! Drôle de passe-temps ! À moins que ce soit les vestiges d'un centre postal géant où chaque pigeon voyageur était investi du rôle important de facteur et avait donc droit à un logement de fonction...

Le mode de vie ancestral transparait encore dans certaines réminiscences, qui ne sont pas étrangères au charme un brin suranné de la région. On peut ainsi observer de singulières collections de bouses de vaches qui ornent les perrons et sèchent au soleil en attendant de servir de combustible l'hiver venu (l'hiver est particulièrement rude dans la région : 1m50 de neige ; le deuxième sommet de Turquie n'est pas loin !).

Bref, après cette belle étape, dont je ne sais comment remercier mes hôtes, je reprends mon périple, en m'enfonçant cette fois dans le cœur du pays : la Cappadoce.

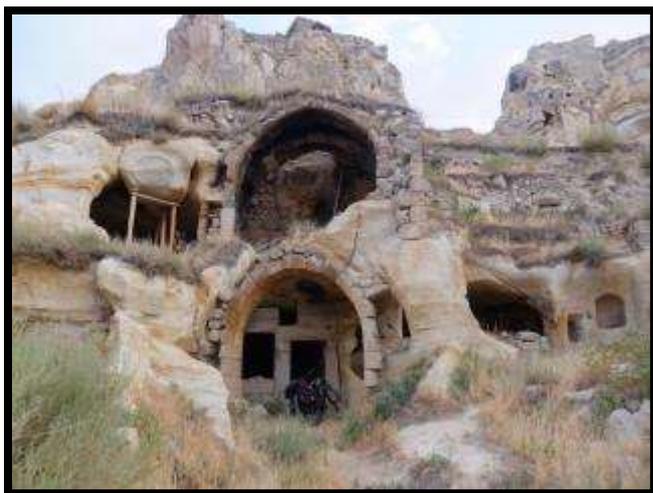
Sur les conseils de mon hôte, qui connaît le pays comme sa poche, j'ai changé mon itinéraire. Je fais donc une impasse sur Ankara, qui ne présente d'autre intérêt que le Mausolée d'Atatürk et me gratifierai de 600 bornes de route impraticable à cause des travaux et encombré d'une caravane de ces satanés « karpus kamion »<sup>4</sup> en route pour la capitale. Bref, je coupe donc et fait un détour par Konia, qui vaut apparemment le détour. Mon itinéraire recalculé et optimisé –tout en gardant de vue mon sillon alexandrin-, je quitte Kayseri et me dirige vers Gorème. Bucéphale pète la forme : « Ali-baba »<sup>5</sup> m'a trouvé un réparateur de vélo qui a tôt fait de remettre ma bécane d'aplomb et de soigner les petits couacs de mon fidèle destrier. Adieu Kayseri, le vieux château et ses impressionnantes murailles, qui renferment aujourd'hui de bien pires combattants que les antiques paladins : les marchands turcs, aussi endurant que des mouches de tempête ! Orfèvres, charcutiers (la spécialité locale), marchands d'épices (route de la soie oblige), et surtout marchands de tapis – Kayseri est le grand poumon du marché de tapis- s'entassent dans cette enceinte plurimillénaire sous l'œil d'acier d'Atatürk, dont la statue équestre surplombe la vieille ville.

J'arrive à Ürgüp, ville troglodyte qui se présente comme un gigantesque morceau de gruyère, où je compte bien bivouaquer. Une seule idée en tête : éviter une éventuelle invitation à manger ! Pitié, pas de « yemek » ! Je suis archi « doydoum » ! Du çai, de l'ayran et des jus de baies locales ok ; de la « karpus » à la rigueur, mais plus de plateaux débordants de mets que gourmandise et politesse me forcent à engloutir ! Que Rabelais et ses orgies



<sup>4</sup> Camions de pastèques

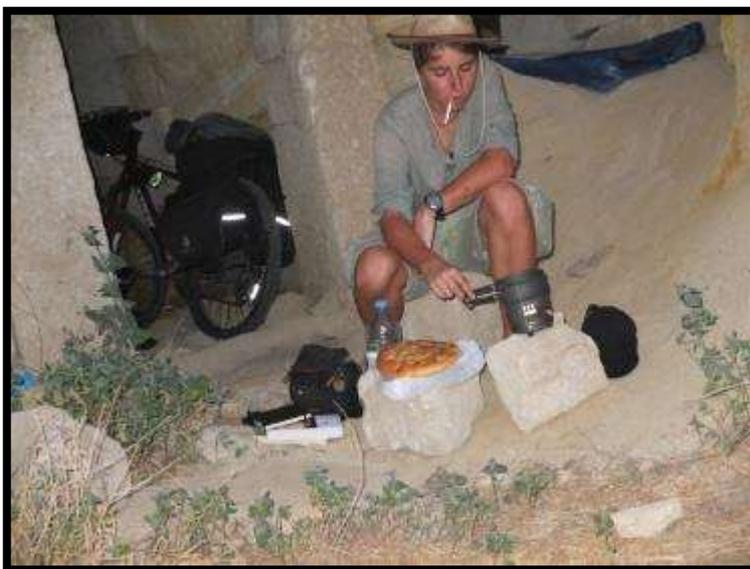
<sup>5</sup> Grand-père



pantagruéliques aille se rhabiller, sinon dans un mois je pourrai rivaliser avec son gabarit ! D'ailleurs la plupart des vieilles femmes semblent faites sur ce modèle : toutes imposantes dans les drapés de leurs sarouels fleuris, leur bouille bien ronde et souriante entourée d'un foulard est bien souvent le sommet d'un corps replet, modelé par des années de plateaux bien garnis.

Enfin, trêve de digressions culinaires, je vais me trouver un petit coin pépère dans un recoin de ce gruyère géant qui surplombe le village, et me caler dans une grotte pour digérer tranquillement mes agapes.

Bivouac dans le gruyère. Après avoir élu campement dans une vieille maison troglodyte désaffectée, je prends mon thé du soir en compagnie d'un mignon renard. Un petit calumet sherry-cerise sous les étoiles, tandis qu'un violoniste novice fait ses gammes avec plus ou moins de succès. Ma caravane-deux-roues ne risque rien ici, il ne doit pas y avoir grand monde pour squatter cette ville fantôme. Pas sommeil, je vais visiter la vieille ville ; habitée elle, qui s'enroule autour du gruyère géant. Mosquées et madrasas, maisons toutes de pierre taillée et petites caves à vin (mon Dieu, un verre de vin serait nectar et ambrosie pour mon gorgier noyé de thé !), Ürgüp a gardé tout son charme ; malgré les hôtels. Pas mal de touristes. J'arpente les ruelles tortueuses pendant des heures pour finalement revenir à mon bivouac où j'ai la désagréable surprise de découvrir des voisins plutôt encombrants. Passe encore les renards et les cafards, même un peu trop entreprenants, mais les scorpions sont nettement moins sympathiques ! Il paraît que les plus gros sont les moins dangereux... mais je n'éprouve pas le besoin de vérifier. Je laisse la place à ces voisins peu ragoutants et déménage. Désolée mon vieil Indy, je n'ai pas ton engouement pour les bains d'insectes ; je testerai ça au prochain épisode ! Je plie bagage et gare monture et barda dans le jardin de la vieille mosquée. Au moins mes copains piquants ne viendront pas me rejoindre sur la pelouse. Un peu



moins discret toutefois pour chanter sous les étoiles.

27/07/12



Partie d'Ürgüp aux aurores, je me trace vers la vallée de Goreme, cœur du parc de la Cappadoce, où je m'offre le luxe de visiter le « musée en plein air », un ancien monastère à flancs de montagne. Un peu cher tout de même pour un musée vide...le cours de l'oxygène doit être en hausse !

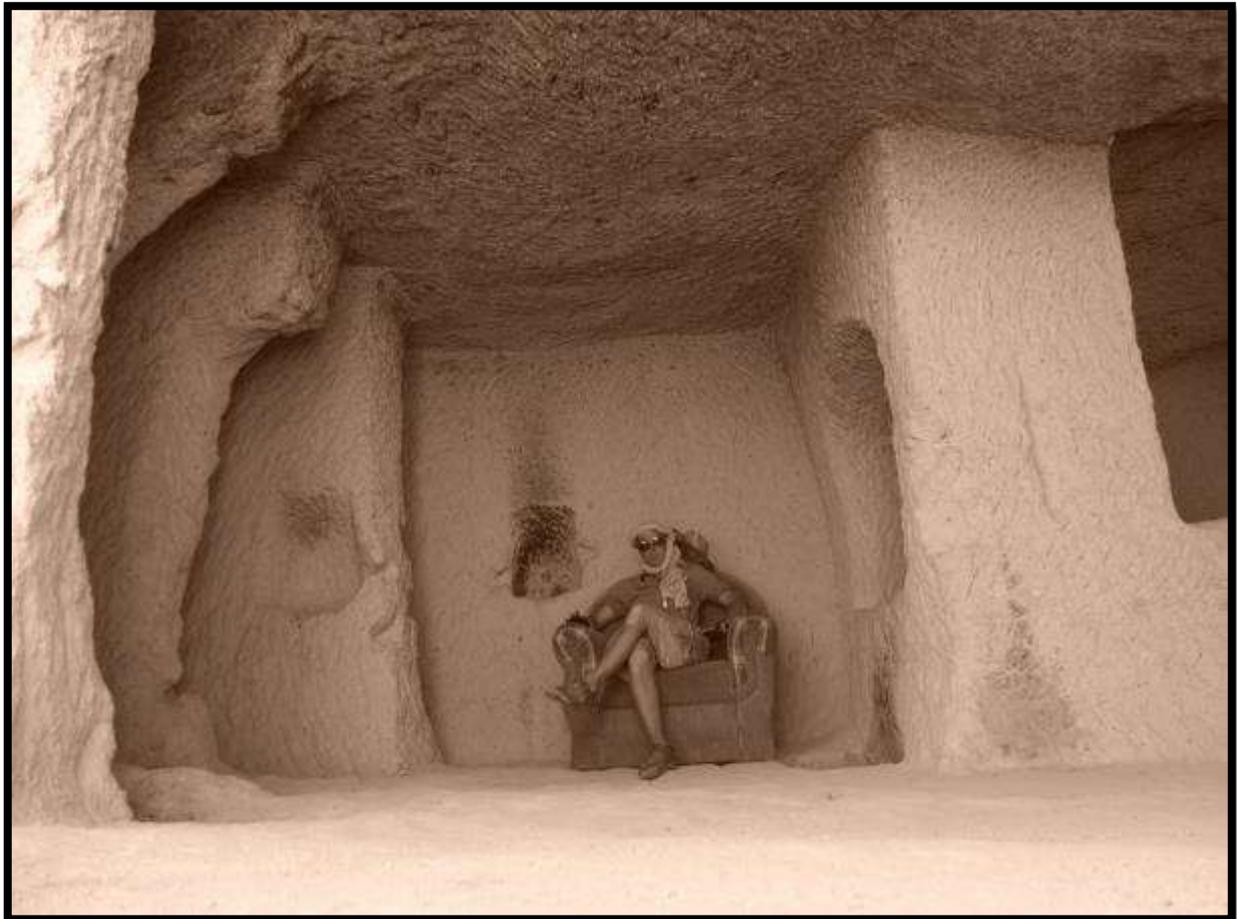
Ce paysage lunaire est plus que féérique ; impressionnant. On se croirait devant un plateau géant de pâtisseries géantes ; des sablés aux meringues, un amoncellement géant de pyramides trouées, qui se déclinent sur toute une palette de tons pastels, du rose guimauve à l'ocre. Un cauchemar : je ne peux pas faire deux pas sans m'extasier devant un cadre photographique parfait ou un morceau de tuf qui semble appeler à l'escalade. Je nage dans du fromage. La marche à pied n'est pourtant pas pour me déplaire, après toutes ces heures vissée à ma selle. Une bouffée d'enfance me rattrape tandis que je me jette à l'assaut de ces sucreries géantes ! Quelques cartes postales plus tard je commence à m'irriter de l'ambiance touristique qui règne ici. Certes, je meurs d'envie de bivouaquer dans un pain de sucre, mais l'atmosphère de nid à touristes est des plus exaspérantes. Non sans m'arrêter à chaque cheminée de fée, (impossible de résister à grimper ces curieuses maisons !), je quitte rapidement la vallée, ses randonnées en quad-bikini et sa pléiade d'hôtels rivalisant d' « authenticité ». Je me dirige donc vers Uçhisar et son château aux airs de tour de Babel, fuyant la nuée de touristes-tsé-tsé au milieu desquelles je fais tâche. Le panorama est à couper le souffle, certes, mais ce défilé de cars remplis de bons « Jean-Patrick », munis du kit caméra-banane-tongs trouble un peu la quiétude de l'endroit. Pas de misanthropie ici, seulement une certaine incompatibilité avec l'industrie étouffante qui règne ici et traie comme des vaches –sans pour autant contribuer au développement de la région- les vacanciers



biberonnés aux piscines d'hôtel et promenades « culturelles » qui consistent surtout à s'auto-prendre en photo devant quelques paysages « clichés »...

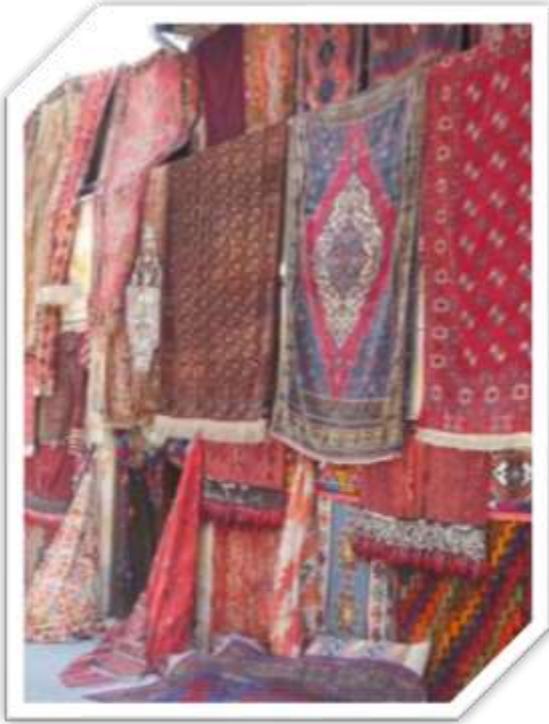
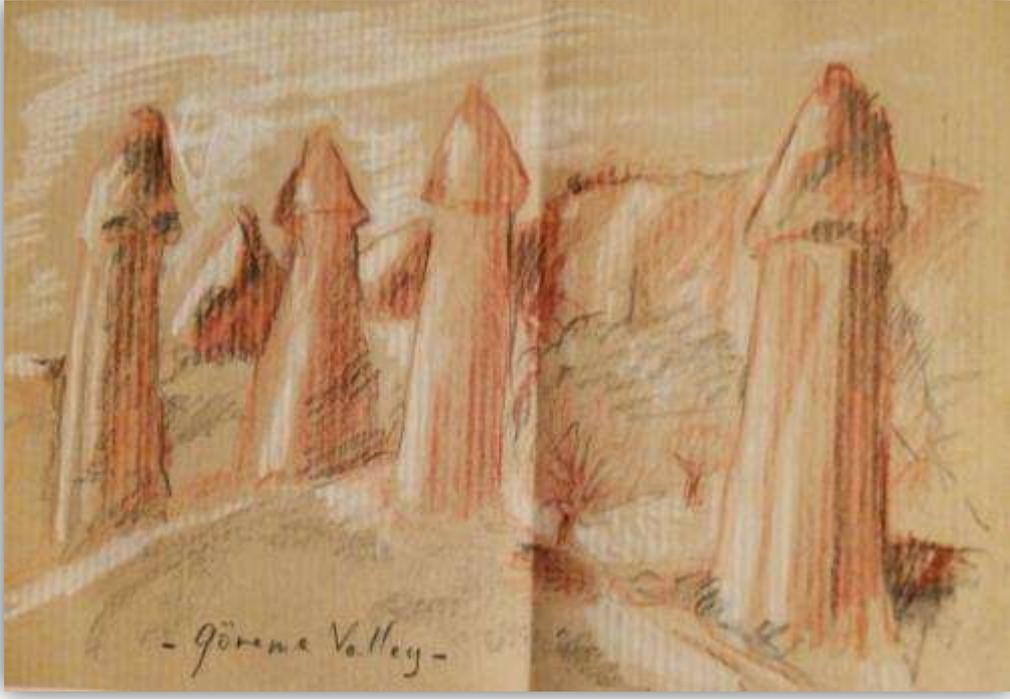
Bref, je prends la poudre d'escampette, non sans mal dans les montées bien raides qui m'attendent par 50°. Enfin, on n'est pas venu jusqu'ici déguisé en feuille de chou pour se faire bouffer le cul par des lapins ! Rock n'roll baby ! Je maudis néanmoins mes cigarettes entre deux coups de pédale.

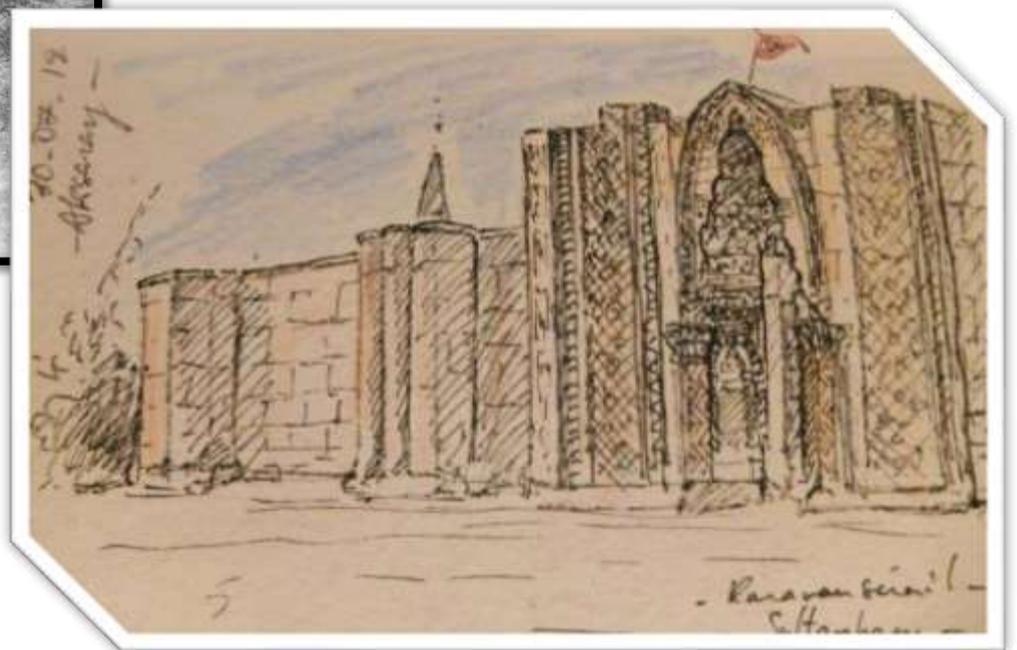
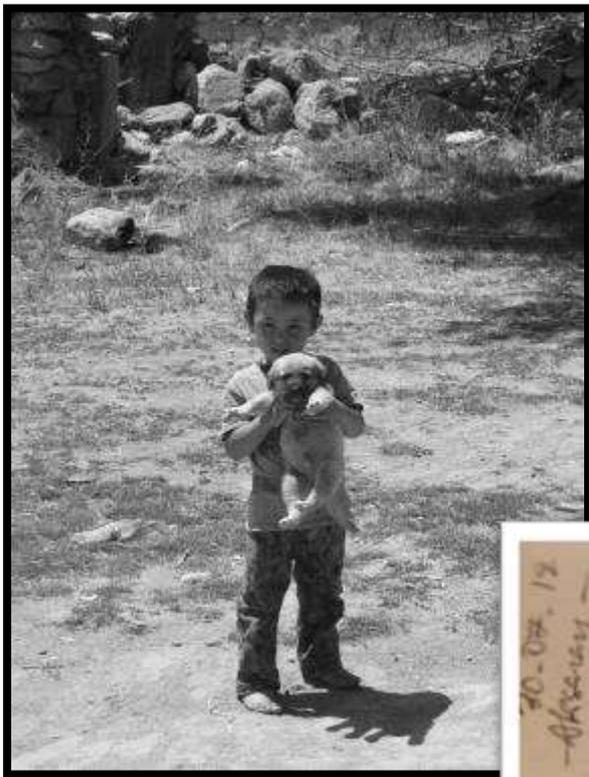
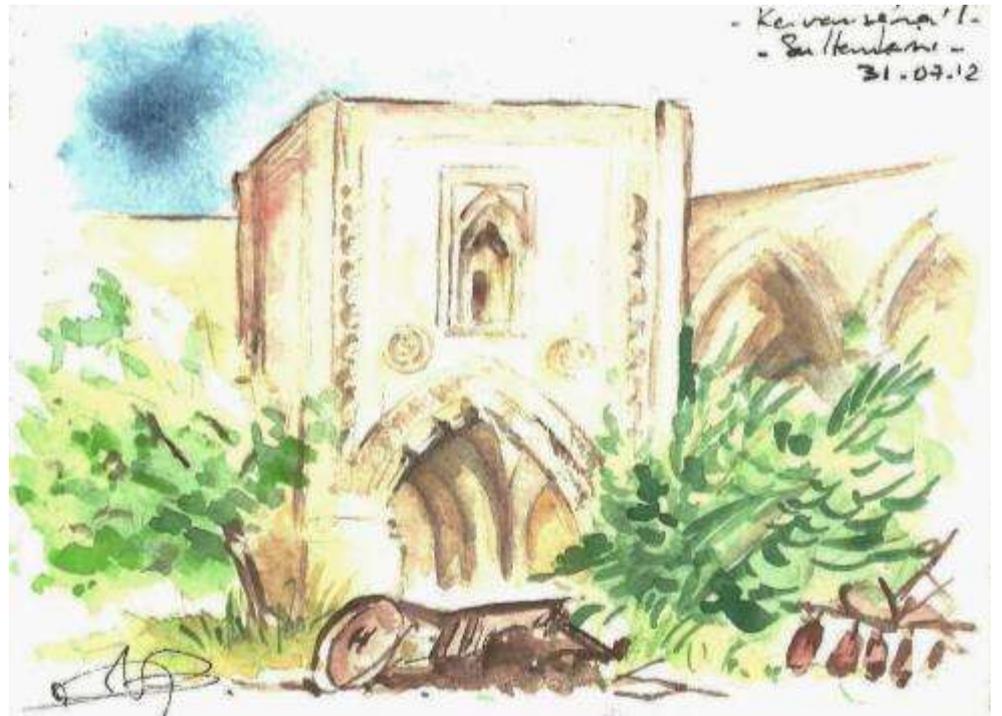
Après Uçhisar, splendide...mais transformé en ruche à touristes, direction Aksaray, près du lac Tuz Golü. Je fais cependant un détour avant et vais bivouaquer dans un petit village réputé pour son immense ville souterraine. A part les cars de touristes qui s'y arrêtent 30 minutes top chrono – les joies du circuit organisé...-



pas de « grosses machines de consommation bien huilées » ici. Pas une immense différence entre le silence qui règne dessous et le calme de la surface. J'y rencontre Cuma, bucheron dans le Berry, qui passe l'été dans sa famille ! Le monde est petit. Le village et ceux des environs – exception pour l'instant- ne sont absolument pas religieux. Le ramadan est ignoré et l'imam « - s'il est encore vivant ! » me dit en rigolant Cuma, doit être planqué dans quelque souterrain ! Les bouteilles d'Efes, la bière locale, remplacent les pintes d'ayran, autour des joueurs de domino et de cartes. Un coin pépère idéal pour une halte. Je n'ai pas trouvé de dates, mais les petits-beurre feront l'affaire pour le casse-croute. Hélas, impossible de trouver mon ayran ; tant pis, je me rattraperai demain quitte à aller traire moi-même la vache !

28/07/12 – Saratli.





*Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.*

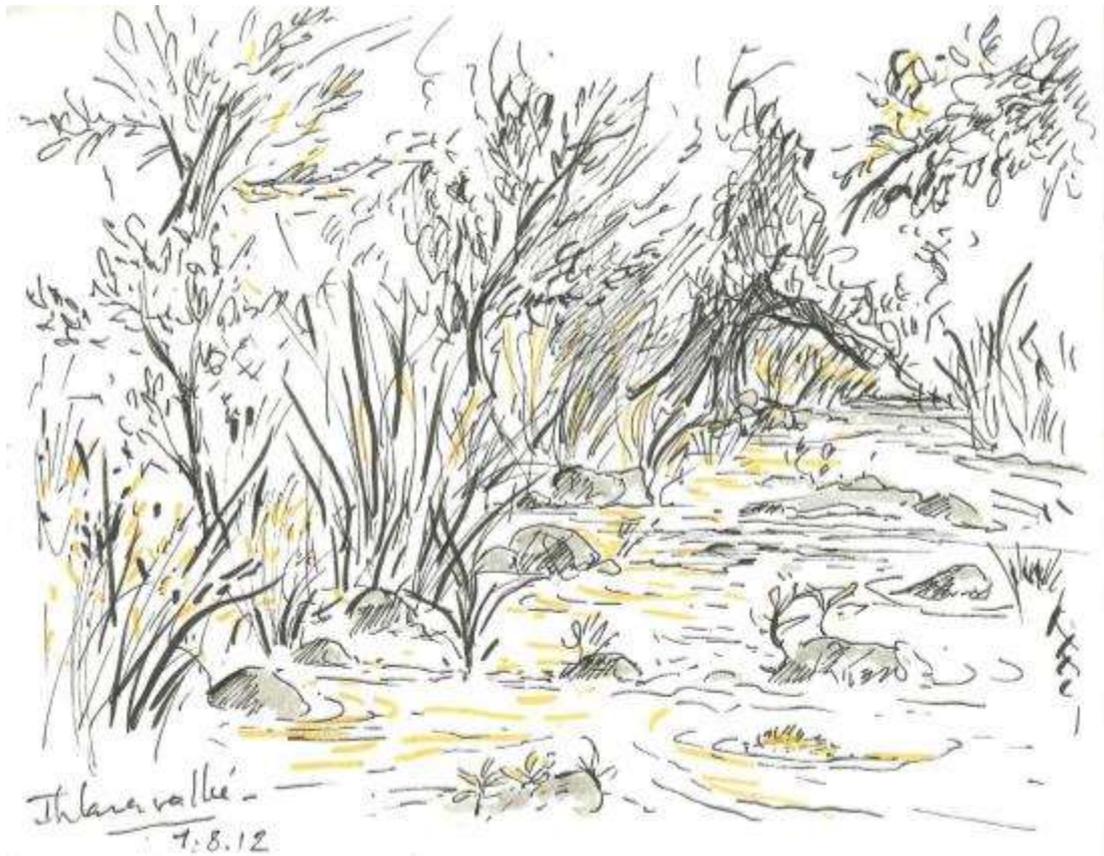
*Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.*

*Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »<sup>6</sup>*

Plénitude des grands espaces. Ivresse du vent et de la terre. Le sentiment que chaque arpent de terre acquis à la force du mollet nous appartient un peu, du moins par l'effort et la sueur qu'in y sème, comme un sillon dans l'immensité des routes des hommes. Les marches de marbre roses de Musset sont ici des marches d'asphalte... dites-nous, chemins et pierres, rocs de Cappadoce et sables des vallées, et le goudron poisseux qui s'enroule autour de mes pneus et adhère comme une cape à mes roues vagabondes ; dites-nous, combien de voyageurs et de « clochards célestes » ont arpentés vos kilomètres déserts ? Dites-nous, de ceux qui, à pied, à cheval ou en voiture sont passé ici ; qui a pesé le plus sur votre chape de terre ? Une vieille femme m'a dit à Kayseri que j'étais « comme un oiseau solitaire au milieu de terres inconnues » ; j'aime l'image. Elle me rapproche de ces voyageurs que je poursuis comme un oiseau migrateur sur les voies séculaires du voyage. Les aigles des sommets semblent posséder les étendues au-dessus desquelles ils planent majestueusement ; en modeste poussin, je me contente en attendant, de grappiller quelques miettes de ce beau patrimoine du voyage en méditant les mots de saint-Ex : « il n'est point de paysage découvert du haut des montagnes si nul n'en a gravi la pente, car ce paysage n'est point spectacle mais domination ».



<sup>6</sup> Baudelaire – *enivrez-vous* - Le spleen de Paris





Toute la différence entre le voyage et le tourisme. D'autant qu'après deux jours à vivre avec les alévis<sup>7</sup> de Saratli, je me sens plus que jamais à l'écart des chemins touristiques. Saratli est pourtant un petit village traversé par des centaines d'autocars... qui, après une visite chronométrée de la ville souterraine et l'achat de quelques souvenirs made in China, s'empressent de remonter dans leur wagon aseptisé. Avec mes nouveaux amis, je

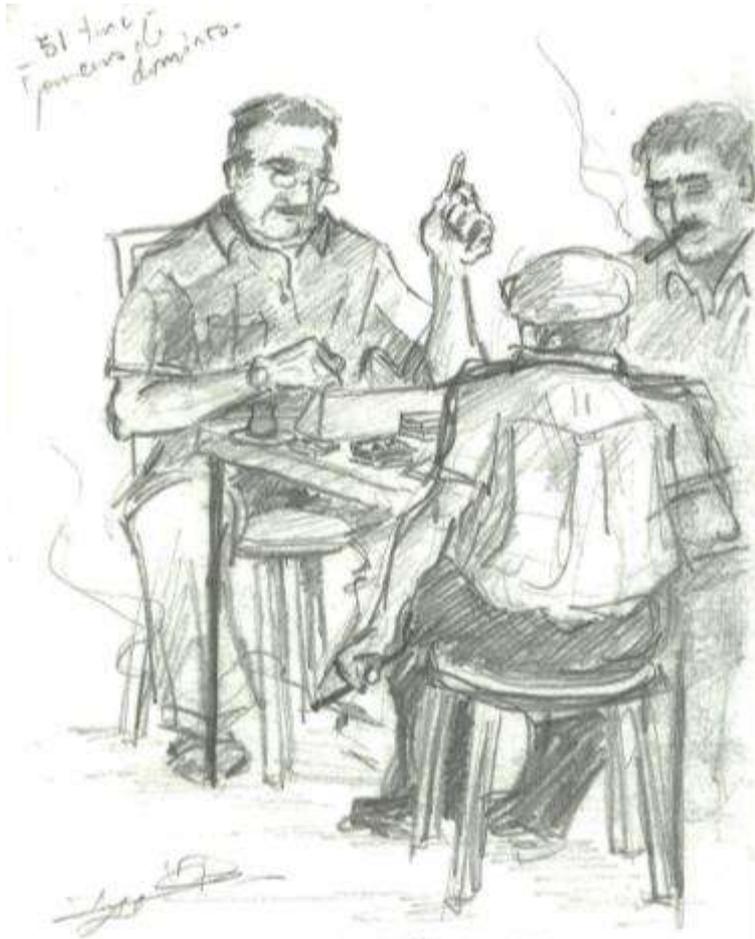
m'improvise donc spectatrice de ce cortège de mines blasées et rodées par les circuits-biberons, récoltant babioles et poupées bariolées entre deux sites, dévorant des km climatisés au son du bla-bla des interprètes qui les abreuvent goutte-à-goutte des platitudes d'un guide vert... Quel intérêt peu bien avoir un site qui, arraché de son contexte et du lieu, de la vie qui l'a forgé, perd presque toute sa valeur et sa signification ? Déraciner les lieux construits de main d'homme des doigts qui les ont élevés n'est pas le meilleur moyen d'en apprécier la beauté à mon avis, ni de vraiment découvrir un pays.

J'ai été choquée par l'attitude butée et presque méprisante des touristes (beaucoup de Français à ma grande honte) qui s'arrêtaient pour visiter ; Pas un sourire ; un pas en dehors du car pour s'enfoncer sous terre, deux pas pour acheter un gri-gri –ou plus souvent balancer un « non » condescendant au marchand qui les propose – et retour dans l'espace molletonné qui leur sert de carapace contre les « sauvages populations » traversées avec indifférence. Bref, j'ai donc quitté ce matin mes hôtes charmants, Cuma, dont c'est le premier retour au pays après dix ans de galère en France pour travailler – il vient d'avoir, enfin, sa carte de séjour -, et ses deux sœurs, dont la cadette qui me conte son rêve de s'établir en Europe ; et puis les cousins, ceux reviennent d'Allemagne et d'ailleurs, qui quittent travail et études tous les ans pour revenir aux sources. Tout le monde se connaît. La diaspora qui les éloigne n'altère pas cet attachement touchant pour le berceau familial.



---

<sup>7</sup> Les Alevis sont une branche de l'islam considérée comme hérétique.



Au fil des salles souterraines et des maisons du villages, on me raconte l'histoire, non pas des pierres mais de ceux qui les ont polies au fil du temps ; -untel est né ici, et ici, et c'est ici que nous jouions enfants, sur ces rochers ; cette maison abrite la doyenne du village, qui, à presque cent ans, est encore occupée à monter un muret de pierres...autant de lieux et d'anecdotes qui donnent vie aux incidences géologiques qui sont vides de sens si l'on n'en saisit pas l'âme. Un petit oasis de paix que ce village alevi - on trouve beaucoup de villages alevi ou kurdes dans le coin -. On m'initie aux jeux de cartes et de dominos qui rassemblent tout le monde au café ; le perdant paye la tournée

générale ! Le café turc typique : artère principale de la vie sociale ou les tapeurs de cartons s'animent joyeusement autour des verres de thé et de bière. Une ambiance bon-enfant où je me sens rapidement adoptée ; pas de touriste ici, je suis l'« arkadash », l'amie française qui passe quelques jours dans la famille. Plus que jamais je m'imbibe des mots d'Olivier Weber : « Il est dans tout grand voyage un point d'orgue, un moment de frottement où les odeurs et les envies se mélangent, comme si ce moment-là comportait une interrogation, porteuse de doutes et en même temps de certitudes : pourquoi poursuivre la route... ».

*Le monde est un livre dont chaque pas nous ouvre une page.* <sup>8</sup> La page est tournée et je reprends ma route, vers Konia, le centre conservateur de toute la Turquie. Je longe le Tuz Golü en direction de l'ouest. J'approche de la partie occidentale du pays. Alexandre, mon vieux, on se retrouve bientôt sur les côtes !

30/07/12 – Aksaray.

Reprise de la route après de jours de halte au caravansérail de Sulthani. Comme les caravanes d'autrefois, j'ai été accueillie avec la sympathie et la sincérité de l'antique vertu d'hospitalité. Pas de chameaux ni chargement de dates, mais le même esprit de partage qu'au temps de la route de la soie . Le caravansérail est impressionnant, mais c'est la gentillesse de mon hôte Mustapha et de son fils Tahir qui m'émeuvent le plus. Ils m'installent quasi de force dans leur petite pension de famille-camping,

<sup>8</sup> Lamartine

qui est hélas de plus en plus désertée. Depuis plus de 50 ans, cette adresse servait d'étape aux voyageurs un peu outsiders de la route de la soie...mais maintenant, déplore mon hôte, les gens ne s'arrêtent plus ; les cars font halte et repartent, mais les familles de baroudeurs n'ont plus les moyens, ou l'envie de voyager comme avant.

Je feuillète inlassablement les vieux albums photos et livres d'or conservés précieusement par Mustapha et son père avant lui. Tout un défilé de voyageurs, de familles, d'amis, qui viennent et reviennent en vantant la légendaire hospitalité de la maison. Au fil des pages jaunies par le temps et cornées par les mains de plusieurs générations d'hôtes, je cherche à retrouver un peu de l'esprit et la joie de vivre des gais lurons qui marquent les années en laissant leur trace dans cette petite étape de la route de la soie. Les volumes des 70's surtout me rendent nostalgique : tous ces joyeux hippies ou familles crèvent les photos pour rappeler la bonne humeur et les éclats de rires insouciantes qui ont dû retentir sous les treilles. Un aspect peut

être accentué par les clichés argentiques que j'aime tant, je l'ignore...mais au fil des années semble se détériorer cet entrain communicatif ; les photos disparaissent peu à peu et les commentaires prennent peu à peu une teinte plus fanée que celle des phrases laissées vingt ans auparavant, dont les pages diffusent une chaleur réelle. Je note toutefois un



grand nombre de Français, beaucoup d'Allemands et d'Italiens aussi. Les cyclistes sont cependant majoritairement français ; de nombreux binômes. Je hume avec joie le sillon de ces frères « pédaleurs » qui avalent les kilomètres vers l'est eux, jusqu'en Iran, Mongolie ou aux contreforts de l'Inde. Inlassables pèlerins en quête d'un peu d'absolu dans leur quotidien d'efforts.

Je suis donc reçue dans cette chaleureuse famille, digne héritière de l'âme du caravansérail. Leur spécialité, dont Sultahani est la capitale, est la réparation de tapis. Métiers à tisser, cadre à carder et montagne de fils de laines multicolores s'entassent dans toutes les maisons et les boutiques. Les tapis sont au cœur de tous les échanges. Les doigts des restaurateurs filent à toute vitesse sur les arabesques et motifs géométriques qui renaissent de leurs mains habiles. J'en aurais bien emporté un...s'il volait, mais le poids non négligeable d'une carpe me paraît peu indiqué sur mon Bucéphale. J'arpente donc les ateliers au rythme des

tasses de thé offertes avec bon cœur. Je discute de longues heures avec Mustapha (qui parle au moins cinq langues couramment !) autour des délicieux plats qu'il m'apprend à préparer. Il me raconte les anecdotes qui rythment les saisons « caravanières ». L'affluence passée des voyageurs se lit dans les rides de la maison, qui a pris la patine des ans. Le léger fumet des banquets qui l'animaient dans les 70'/80's trotte encore le long des murs où sont pendues les photographies jaunies, et son aspect désuet, entourée de treille de vigne, laisse filtrer un peu de nostalgie ; un air tristounet de maison qui se fane peu à peu dans le souvenir des éclats de rire qui résonnaient autour d'elle. Les circuits touristiques ne passent plus ici, juste une halte de 30 minutes...le forfait de 15 jours club-Med ne comprend que les « hauts lieux touristiques ». Je suis convaincue que certains touristes arrivent à passer ces quinze jours sans entendre parler un mot de turc en dehors de l'interprète ! D'ailleurs j'ai bien eu l'occasion d'éponger cet état d'esprit...



Hier, j'ai décidé sur les conseils de Mustapha d'aller visiter la vallée d'Ilhara, que j'avais zappé sur ma route. Après avoir béni le ciel d'être sous un toit (trois nuits d'orages et de pluies diluviennes), je suis donc partie visiter la vallée d'Ilhara, en dolmush pour faire l'aller-retour dans la journée. Canyon magnifique où coule une rivière bordée d'anciennes églises troglodytes et de vieilles maisons grecques, la vallée servait de refuge aux chrétiens grecs puis arméniens. Elle sert aujourd'hui de pédiluve aux touristes qui barbotent dans ce spa naturel entre deux visites d'églises...

d'où les 8 TL de l'entrée pour la randonnée : la trempette doit être comprise dans le prix ! J'ai pu profiter de ces merveilles de la nature, certes, mais me suis surtout retrouvée comme un cheveu dans la soupe dans ce nid à touristes. Le décalage me fait cafarder, pour la première fois ; des Français de toute part, mais là, je ne suis qu'une touriste un peu bizarre parmi les autres... mon envie de sympathiser vite remise vu la froideur de mes compatriotes, je me retrouve donc avec les Turcs qui tiennent un petit café dans la vallée. Après cette expérience malheureuse du voyageur solitaire noyé dans la masse consommatrice, je m'en suis retournée avec joie chez mes hôtes, malgré ma frustration de ne pouvoir visiter la vallée entière (trois jours sont nécessaires pour tout voir) et une colère passagère à l'encontre de mon chauffeur – j'ai raté le dernier dolmush – qui ne comprend pas un mot d'anglais et ne veut pas me lâcher les basques. Mustapha m'attend avec impatience

pour préparer le repas –le jeûne commence à se faire sentir -. Malgré l'orage pour mon dernier soir à Sultahani, nous concoctons un barbecue ; la soirée est magique, la pluie n'altère pas la bonne humeur, et sous la treille qui revit au son des éclats de rire, les agapes se poursuivent dans la nuit. Je frise l'indigestion...et l'ébriété. Mais comment refuser un verre de vin quand j'en ai été privé pendant plus d'un mois ! On chante et rigole qui mieux-mieux en descendant des litres de pinard cappadocien (gouleyant quoiqu'un peu clair...) et la soirée se finit sur de grandes discussions autour des problèmes de la Turquie et du service militaire, qui est apparemment une des premières raisons de l'exode des jeunes à l'étranger.

J'ai repris la route ce matin, direction Konia ; la gueule pâteuse et l'esprit léger. Bien décidée à éviter désormais les écueils touristiques et à serrer mon budget sur les visites (d'autant que j'ai dû procéder à de nouvelles réparations sur mon vélo, dont la béquille s'est cassée). Et c'est reparti ! « here I go again... » Je suis un peu en avance sur mon itinéraire, pour ne m'être pas éternisée en Cappadoce, je vais pouvoir faire une étape près des lacs-cratères qui bordent ma route, et prendre un peu le frais avant de déchanter sur les hauteurs du Taurus vers Antalya. Inch'Allah !

La randonnée d'hier m'a fait du bien mais je vais vraiment essayer d'y aller pédale douce sur les repas...le revers de l'hospitalité : l'estomac en vrac.

PS : J'ai enfin dégoté du tabac à rouler grâce à mon hôte - difficile à trouver sans l'aide des habitants, il n'y a que les papis qui en fument ici -, pas mauvais du tout, et surtout bon-marché ! Lucky Luke retrouve son élément : le vieux mégot roulé bien cracra qui illumine le sourire !

2/08/12

Après une journée hard-core de 120 bornes sous 50°C sans autre nourriture que quelques figues et petits-beurre, j'arrive à Konia, que je parcourre « by night » avant d'aller installer mon bivouac sur les pelouses de la vieille mosquée seldjoukide. Eau, WC et gazon, le grand luxe ! Je me roule dans mon duvet, sous les rires des gamins qui m'entourent comme une nuée de mouches et se servent de mon « campement » comme cage de foot, et m'endort comme une masse ! Il faut dire qu'avec le vent à décorner des bœufs en pleine face et les 50 bornes de travaux dont j'ai écumé, j'ai bien joué de la gambette !

Après une bonne petite crevaision « de derrière les fagots », je décide de visiter la ville en profondeur et d'arpenter le bazar, n'ayant plus le temps de faire les 95 km qui



me séparent de Beyşehir, le lac où j'avais prévu de m'arrêter. Je dégote enfin une pompe à vélo de rechange<sup>9</sup>, pas folichonne mais bon marché. Je m'interdis de m'encombrer de cette samovar qui me fait tant envie : tu attendras Istanbul ma vieille, tu es assez chargée comme ça !

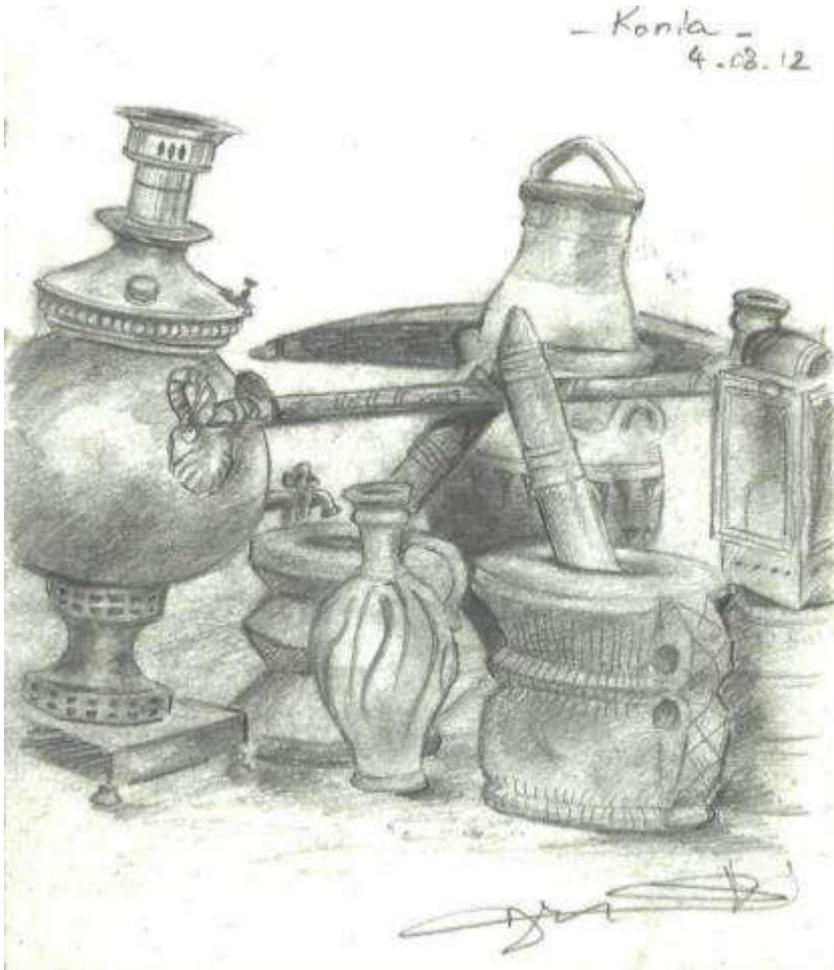
3/08/12 – Konia.

Ville des derviches tourneurs, Konia, je ne t'oublierai pas !



---

<sup>9</sup> De très mauvaise qualité, elle s'avérera totalement inutile



J'ai sillonné la ville et le bazar toute la journée, me plongeant avec délice dans la foule colorée des marchands d'épices et de toutes les merveilles que recèlent leurs boutiques. J'ai finalement été attrapée au vol par Mehmet, un marchand du quartier des antiquités. Quelques thés plus tard, à donner un coup de main pour remettre en état des carpettes bariolées – sa boutique est spécialisée dans les antiquités ottomanes –, il me convainc de rester un jour de plus à Konia pour assister au show des derviches tourneurs « sema », qui a lieu gratuitement tous les

samedis. Mehmet me propose gentiment de squatter le petit appart qu'il possède en face de l'échoppe, qui lui sert de dépôt, et qu'il prête gracieusement à un petit vieux sans le sou. Marché conclu ! (pas besoin de beaucoup me prier pour dormir dans un musée !) J'installe Bucéphale dans la caverne d'Ali Baba et c'est parti : deux jours à passer de repaires d'antiquaires en caverne aux milles merveilles. De verres de thé en verres de thé, je papote avec tous les marchands qui baragouinent tous plus ou moins l'anglais – les affaires obligent ! – et se font une joie de me détailler toutes les merveilles que recèlent leurs bazars chamarrés. Je trône tel un Pierre Loti, échouée au milieu de tuniques brodés d'or, de vases translucides de verre coloré, sabres turcs sertis de pierres et d'ivoire, d'antiques TSF et de vieux gramophones. Pas besoin de plus pour faire me transporter au temps de la grandeur ottomane. Je m'imagine revenue à l'époque où le thé était servi dans des samovars ciselées d'argent de la taille de pastèques géantes et où les tapis merveilleux qui recouvrent murs, coffres et sols, étaient autant de tentures et de carpettes observant au quotidien le babillage des sérails et les complots des palais...

J'assiste le soir à la représentation des derviches tourneurs qui, sur un fond de musique envoûtante et sonore où se détachent les splendides arabesques d'un baryton à la voix presque figurative, entament une cérémonie aussi mystérieuse qu'enivrante. Lutins immaculés, les moines derviches se prosternent, tournent et s'enfilent dans des spirales mystiques ; toupies religieuses déployant les plis de leur tuniques blanches comme autant de prières à Allah. Un bouquet mystique de

petites corolles immaculées offertes au ciel. Impressionnant. L'extase doit être une des composantes de cet étrange ballet. En tout cas le mystère de l'équilibre que les tourneurs arrivent à garder en s'enroulant sur eux même comme des toupies habitées de djinns puissants pendant les longues minutes ou la vitesse grise même le spectateur me reste inconnu. Mais cela reste un show... les flashes et applaudissements ôte au spectacle ce supplément d'âme presque palpable que j'avais pu goûter dans le paisible chant des moines libanais, qui déployaient sous la voûte millénaire leurs chants, sans autre public que les icones impassibles (et moi !) et les anges dorés, ni d'autre but que de faire monter leurs prières au ciel, comme la fumée d'encens qui s'élève dans l'intimité d'un reposoir.

Bref, j'arrête ici mes élucubrations mystiques, et retourne dans la réalité, qui se joue sur une table de café, au milieu des joueurs de dominos (le 51, jeu local, mélange de belotte et de dominos) qui abattent avec fracas leurs jetons sur la table, entre deux verres de thé. Malgré mes maux de ventre (sans doute pas encore accoutumé au ramadan ni aux litres de thé), je reste des heures entre Mehmet et son voisin, avec qui il plaisante sans cesse, s'esclaffant de son bon gros rire



grassouillet des mimiques du second. Amis et habitués se relaient autour du jeu, tandis que le roulement amène de nouveaux fracas de dominos. J'ai les yeux cramés par le cumulonimbus de fumée qui emplît l'atmosphère comme une mer cotonneuse autour de la table de jeu (tout le fume comme une cheminée et rivalise d'ardeur pour me caler une cibiche au bec à peine finie la précédente). Un petit aït de saloon du far-West... les danseuses en

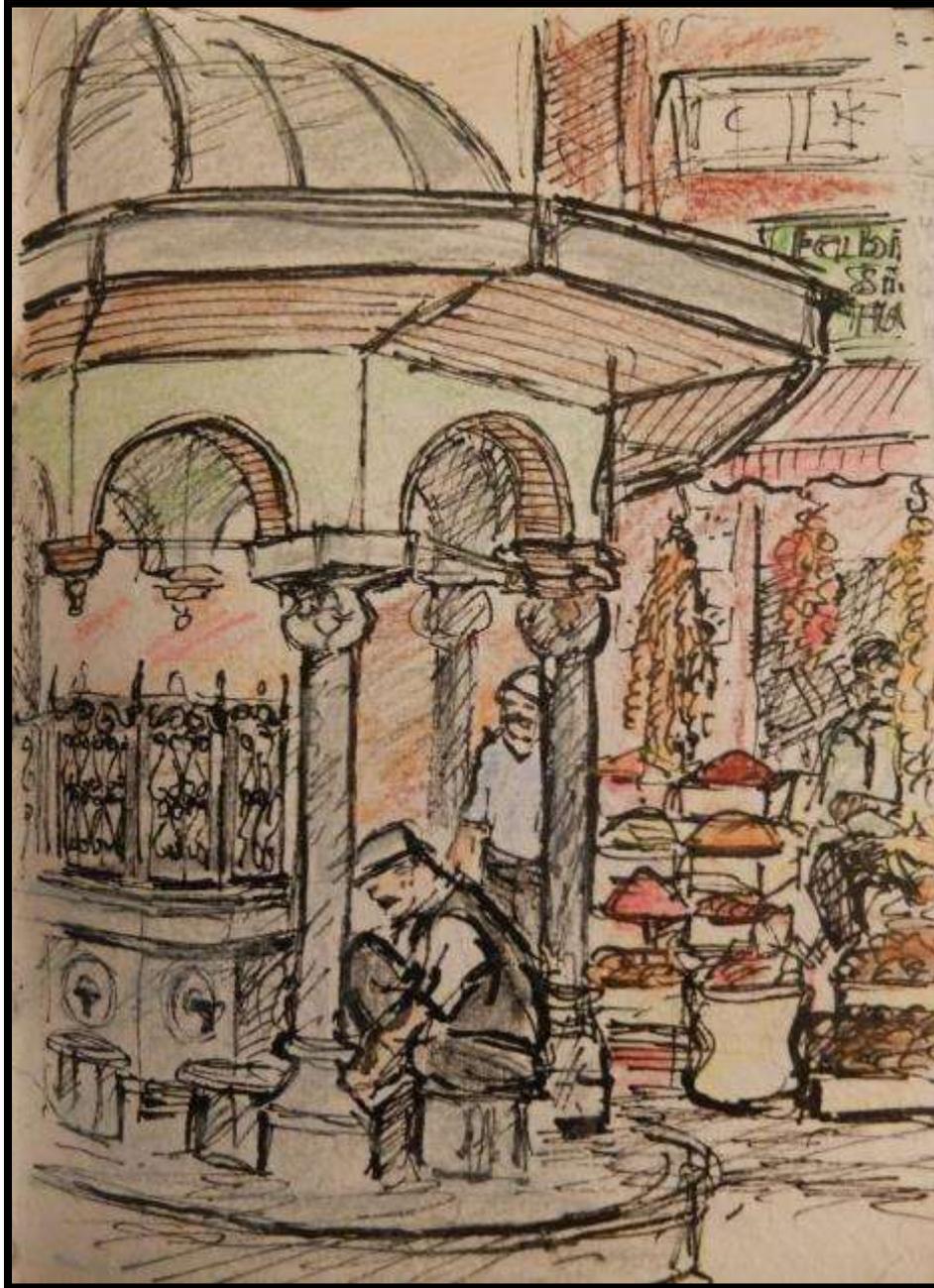


moins (il n'y a que des hommes dans les cafés ; plus ma personne). A une heure bien avancée, je vais enfin me caler chez Morphée...dans la voiture. En effet Mehmet m'emmène aujourd'hui à la grande foire du bazar des antiquaires d'Ankara, qui a lieu tous les mois et rassemble tous les marchands de vieilleries sous les halles de la capitale. Trop heureuse de faire un saut dans la capitale que j'avais rayé de mon trajet, me voilà donc à roupiller entre deux valises pleines à craquer de dagues, pistolets ottomans et tentures brodées. Pas beaucoup de repos mais le déplacement valait le coup.

Je passe la journée à me fendre la poire en compagnie de mes sympathiques antiquaires entre deux kebabs (apparemment ils font une pause ramadan). Après avoir farfouillé partout dans l'amoncellement de bibelots qui m'entoure, je me retrouve toute déconfite : un livre rarissime sur la poésie ottomane, ayant appartenu à la fille de l'auteur, ainsi qu'une collection d'archives allemandes, françaises et anglaises sur la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale, dédicacées de surplus, me tendent les bras...en vain ; hélas, ni mon budget ni mon moyen de transport ne me permettent de céder à la tentation. Tous ces trésors et babioles scintillent pour me tenter, même, -oh, sommets de la déception ! - les piles de vinyles que je collectionne et parmi lesquelles je trouve quelques perles bon marché et introuvables à Paris... Mais rien à faire. Impossible ma vieille ! Pour penser à autre chose, je croque les passants et marchands aux visages bonhommes, qui forment une foule aussi bigarrée que vivante. On rigole en vantant l'étalage de montres à gousset aux clients étonnés de voir « une pauvre fille » (terme employé par le cousin de Mehmet) en sarouel d'Adana et chapeau en loques, qui vend ironiquement des soieries brodées.



De retour à Konia après un trajet rythmé par la musique turque et le rire de mon hôte, je ne tarde pas à aller me piauter, coupant cours à l'incontournable backgammon, dont les parties peuvent durer jusqu'à l'aube.



Après quelques café (que je dois faire moi-même si je veux échapper au thé), je reprends la route, direction Beyşehir et son lac. Histoire de profiter un peu de l'intérieur des terres avant la cote.

De longues heures à attendre Mehmet pour lui dire au revoir (politesse française oblige), tandis qu'il roupillait de bon cœur chez lui après une nuit blanche de trictrac, me

retardent.

La chance est contre moi : crevaison sur crevaison ; ma chambre à air ressemble à une vache normande (où un Pollock au choix...). De guerre lasse, je change la chambre à air, mais la journée est déjà bien avancée. Bien décidée à continuer coûte que coûte, ne fusse que pour avancer de dix bornes, je roule. L'appel de la route me prend aux tripes.

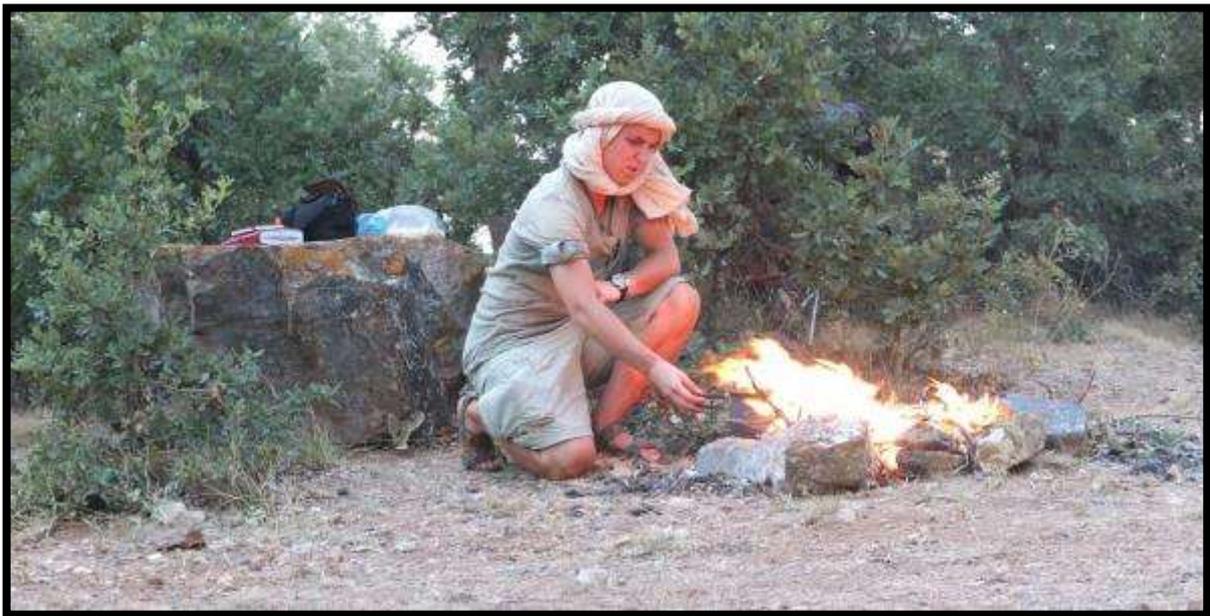
Les mollets en compotes après les pentes que j'ai essuyées, je me pose pour bivouaquer quand sonne le signal du coucher de soleil : au feu rouge je m'arrête ! Une bonne petite soupette à la menthe (pour changer des kebabs et pâtisseries bien grasses dont on m'a gavé pendant deux jours) et un bon feu de camp achèveront de me remettre en selle. J'espère seulement que le vent qui souffle des

rafales à décorner les bœufs (le pire cauchemar du cycliste) n'est pas signe d'orage ;  
m'escrimer contre les montées trempée comme une soupe ne me tente guère...

Pour vivre ici.

*Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné,  
Un feu pour être son ami,  
Un feu pour vivre mieux.  
Je lui donnai ce que le jour m'avait donné :  
Les forêts, les buissons, les champs de blé, les vignes,  
Les nids et leurs oiseaux, les maisons et leurs clés,  
Les insectes, les fleurs, les fourrures, les fêtes.  
Je vécus au seul bruit des flammes crépitantes,  
Au seul parfum de leur chaleur ;  
J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée,  
Comme un mort je n'avais qu'un seul élément ;*

Paul Eluard



6/08/12 – route d'Antalya.

Poème clochard

Poursuivre effréné

Au rythme mesuré

Tortue épileptique  
Enivrée des mimiques

Le vent

Du temps

Qui scande l'appel  
Où toujours se mêle  
Des sentes escarpées

De l'écho  
Des héros  
La poussière  
De la terre

*Coure  
Parcoure  
Et crapahute  
Du fin fond des gouffres profonds  
Aux toits pointus de l'horizon  
Au fil des luttes  
Laboure  
Le lourd  
Limon  
Qui pèse dans mes sandales  
Tandis que sonnent les dalles  
Sous le bruit de braise  
De mes pas*

Le roulis du temps  
Me frotte à contre-temps  
Sur l'arrête du globe  
Englobant dans sa robe  
Ma folie des frottements  
Pour éroder les bords  
De la courroie qui mord  
La chair de la vie  
A pleines dents

Je roulerai ma bosse  
Aux bosses du temps  
Marchant vieille rosse  
A l'encontre des vents  
Pour graver en rond-de-bosse  
Mon destin  
Pour effriter ma vie  
Au frottis de l'effort  
Grappillant des miettes d'or  
Là où les Walkyries  
Viennent faucher  
Les forts



Journée sans histoire ; à l'assaut des monts Taurus, j'avale des pentes style « la montée impossible » ; comme la locomotive poussive qui halète avant le sommet et s'abandonne à la descente, je respire avec le relief. Seule préoccupation : l'eau. Petit bivouac en pleine montagne ; je porte, traîne et pousse Bucéphale sur les rochers

jusqu'à un petit refuge en ruine qui doit servir aux bergers parfois. Après plus de 130 bornes tout en dénivelés géants, j'ai l'impression de descendre du ring : la tête enfoncée dans les épaules, le cul en compote et les lèvres éclatées. Je suis crade comme ce n'est pas permis, mais tout roule ; c'est le pied ! Ou plutôt le mollet...

*La victoire n'est point paysage possédé du haut des montagnes mais entrevu du haut des montagnes quand tes muscles te l'ont bâti, mais passage d'un état à un autre.*

Antoine de Saint-Exupéry

7/08/12 – Taurus.

J'ai repris la route, ou plutôt la pente, vers le sud. Au fur et à mesure que la montagne descend vers la mer, le paysage prend peu à peu des allures de garigue. Terres brûlées par le soleil auxquelles j'ai peu à peu l'impression de m'intégrer dans



le décor. Le soleil ramène peu à peu toutes les teintes à une palette homogène ; la peau hâlée et les vêtements blanchis par les rayons, je finis par arriver à Manavgat, d'où je rejoins l'antique cité de Side. Visite de la vieille ville, merveilleux vestige des grands empires, où je tente de saisir l'ombre du grand Alexandre qui l'a conquise au temps de son anabase. Mon Bucéphale trotte donc entre les

colonnades et théâtres, nettement moins fringant que l'original, mais allègre tout de même.

Sous la chaleur moite de la cote, je me dirige vers le port où je peux enfin profiter d'une baignade bien méritée. Trempette tranquille tandis que ma monture se repose sous la bâche. Je me suis trouvé une petite digue au fond du vieux port, loin des hordes de touristes qui déambulent. Juste les pêcheurs locaux, et la digue pour moi toute seule. Ouf ; je peux observer les fourgons de touristes qui déversent comme des troupeaux de bétail des nuées de gros Allemands et Russes blonds dans les traine-couillons qui les assomment des derniers tubes électro durant un tour de port arrosé de cocktails fleuris qui est sensé évoquer « l'air du large » je suppose. M'enfin, chacun son délire, s'ils aiment se faire plumer et payer leur parasol le prix d'une véranda c'est leur choix !

Au final je suis invitée à prendre le thé par un petit pêcheur et son oncle sur son rafiote, puis, après le dîner de poisson frais, on prend le large vers les criques, pour

la pêche au maquereau. Cuite légendaire sur cette coquille, au son des cassettes audio qui déversent leurs vieux tubes sur le clapotis de la mer. Tandis que les bières d'enfilent « Serefe ! » (Ouf, j'ai évité le raki !), d'Elvis Presley à ACDC, l'ambiance est magique. Ultra sympa jusqu'au moment où mon hôte devient un peu lourdingue et insistant, l'alcool aidant... merde, me v'là en short de bain au milieu de la mer, sur un rafiot de quelques



mètres, avec un pot de colle complètement bourré à la barre ! On n'est pas trop loin de la côte, je peux la rejoindre à la nage sans problème je pense, mais mes affaires et mon passeport sont dans la cabine... heureusement le voisin est plus bourré que



moi ! Au pire, s'il devient trop lourd, je saute et j'irai récupérer mes papiers demain quand il aura décuvé le brave bougre ! Bon, adviene que pourra, j'essaye de piquer en somme (pas évident quand tu sais que le voisin a la trique !) en attendant qu'il se calme ; peine perdue, Redouan vient me réveiller toutes les deux minutes pour m'apporter de l'eau, de la bière ou des couvertures (il fait 40°C !!!!). Bref, quand on rentre au port, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Le temps de

boire quelques rakis et les pêcheurs repartent remplir les filets. On reprend la mer pour aller pêcher le petit-déj. Cinq heure du mat et toujours la bouteille sous le coude, je ne sais pas comment ils font pour ne pas louper l'entrée étroite du port à chaque fois ! Ça mord bien, maquereaux et anchois s'enfilent par grappes à nos lignes. Petit-déj de poissons frais et de fruit de cactus fort goutus ma foi, avec tous les amis et cousins qui rappliquent pour le thé matinal. Moment bien sympa que ce frugal repas sur un air de reggae, tandis que la ville sommeille encore (malgré les 36°C) et que les palmiers découvrent peu à peu la grâce de « l'aurore aux doigts de fée » sur laquelle se découpent les antiques colonnes.



Le port s'agite et je reprends la route en direction d'Antalya, en espérant trouver une crique ou déguster ma solitude à petites bouffées, avant de peiner sur les pas d'Alexandre, en dégoulinant sur la chaussée.

Let's go ! À chaque jour suffit sa peine ; on avisera plus tard pour la fondue sur le macadam.

9/08/12

C'est là que les Athéniens s'atteignirent... coup de téléphone hier à la famille ; funestes sont les augures hélas ! Dur retour à la réalité, je suis à la repêche à mes examens...qui commencent la veille de mon retour. Gros dilemme : faire comme si de rien n'était et tracer ma route jusqu'à ce que mort s'ensuive, ou réaménager mon planning pour les vingt derniers jours ? La raison étant de bon ton en ces terres emprunte de mesure grecque, j'opte pour la seconde option. Mais mon billet ? Il me sera sans doute impossible de l'échanger à un tarif aussi avantageux ! Il n'y a pas de problèmes, que des solutions ; je rentrerai donc en stop depuis Istanbul jusqu'à Paris. En attendant, il me faut revoir mon itinéraire, le ratio temps/kilomètres risque d'être tendu.



Après une bonne journée de pédalage, j'ai passé la nuit dans le port d'Antalya, que j'ai pu visiter hier soir. Ville magnifique qui a su garder son charme malgré l'affluence de touristes. Savoureux mélange de vestiges romains et seldjoukides qui se fondent dans le splendide panorama où la montagne se jette dans les flots, tandis que les palmiers et l'air de la méditerranée achèvent de gommer toute âpreté à ce port de rêves, nid d'illustres pirates autrefois.

Après une bonne nuit sous les étoiles des navigateurs, je me plais à penser à tous ces marins burinés d'aventures qui ont du s'asseoir avant moi sur ces rochers patinés par le pied de générations de pirates.

Décision prise : je vais avancer en stop ou en bus jusqu'à Bodrum, où je ferai escale avant de poursuivre à marche forcée jusqu'à Istanbul.

10/08/12 – Antalya.

Après une journée plutôt déprimante à voir défiler une merveilleuse région...à travers la vitre d'un bus ( j'ai pu au moins relire à fond ma chère Iliade pour m'en imprégner bien avant mon passage sur la côte de Troade), j'ai arpenté Bodrum « by night » durnat de longues heures, en cherchant dans le vieux port et au pied du massif château St Pierre des Croisés un soupçon d'âme...en vain. Bodrum, malgré la beauté incontestable du cadre et la mise en valeur assez réussie du port et de la vieille ville, est une version à la turque de Cannes où St Tropez, moins l'insouciance des jeunes venus goûter au luxe de la côte pour une nuit. Des brochettes de minettes blondes et bronzées à souhait déambulent sur les quais à la recherche d'un bateau chromé où siroter leurs Efes. Allemands et Turcs en liquettes et débardeurs (ça change de konia !)défilent le long des magasins de luxe et des restos



exorbitants, mais l'ambiance bon-enfant d'Antalya et ses bateaux traines-couillons grimés en navires pirates est absente : la froideur d'une station balnéaire dévolue au plumage de pigeons friqués.

Bivouac entre deux poubelles et trois chiens errants, sur les pelouses de la promenade des Anglais locale.

11/08/12

Après avoir cuisiné mon petit-déj sur mon réchaud sous l'œil méfiant des passants qui semblent plus accro à la vodka du matin qu'au café, et des commerçants incroyables, je vais visiter la splendide forteresse croisée, histoire de ne pas repartir sur une touche négative. Le château est impressionnant, et les fouilles

sous-marines qui y sont présentées, évoquant les courses au trésor et expéditions à la Cousteau ne manquent pas de réveiller ma l'Indiana Jones qui sommeille en chacun. Toutes les époques sont marquées dans la pierre, et les objets qui donnent à ce vieux castel une seconde vie sont plutôt bien mis en valeur. Des Grecs aux Seldjoukides et Ottomans, chaque époque a sa place et ses vestiges sous-marins, même si bien sûr l'imposante forteresse croisée reste un cadre bien prépondérant face aux amphores fragiles qui la parsèment maintenant. De là je me dirige vers le mausolée d'Halicarnasse, une des sept merveilles du monde antique...dont il ne reste aujourd'hui qu'un carré de cailloux. je tente d'imaginer la grandeur et la magnificence de cet édifice, aisée des gravures et maquettes, mais en fermant les yeux !

Je quitte donc Halicarnasse, rebroussant toujours le chemin de mon Alexandre ; bien heureuse de m'éloigner de cette Ibiza turque qui n'a pas su me charmer. En route vers les villes antiques, pour caresser un peu de cette grandeur hellène que j'apprécie tant. Milet donc, première étape. Sous la chaleur étouffante, je me lance sur la route escarpée qui longe la côte vers le nord. Je partage un thé, sur les rives du lac « bafa gölü », avec deux cuisiniers qui s'arrêtent sur la route d'Izmir. En sandwich entre un Turc et un Kurde, chantant en cadence les musiques de leurs deux ethnies, assez rare pour être souligné puisqu'en principe ils se tapent dessus !

Milet. J'arpente en long en large et en travers les ruines magiques, avec d'autant plus de joie que j'y rencontre deux petites frenchies étudiantes aussi en histoire de l'art, avec qui je peux tailler une bavette.

Les futs des colonnes ciselées jonchent les champs en friche. De vieux cabots se dorent au soleil sur le marbre millénaire. Le théâtre a la stature d'un vieux berger stoïque, fatigué des siècles de bucoliques qui ont usé ses pierres, mais inébranlable au milieu du champ de ruines qui s'étend à ses pieds.



De là je me dirige vers Priène, merveilleuse ville à flanc de montagne, dont la taille reste impressionnante, malgré le sentiment d'abandon un peu tristounet qui plane sur cette immense cité toute de marbre et de colonnes, désormais proie des ronces qui mangent peu à peu les tronçons de colonnes colossales, éparses un peu partout. Je me prends à rêver à une agora grouillante de toges et d'orateurs discutant à qui mieux mieux des affaires de la cité au rythme des envolées rhétoriques. Ici, à l'ombre des pins, peut-être le marbre gris s'est-il animé autrefois lors de l'avancée d'Alexandre... quels murmures ont entendues ces vieilles pierres ? Devant quels complots ont-elles frémit ? Quels soldats, sculpteurs et philosophes ont posé leurs sandales sur ces dalles ? et à l'ombre de la grande palestine, vide aujourd'hui de ses athlètes, je redis les vers d'Hugo « vous pouvez sur la terre

prendre toute la place, Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel,(...)Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel ! ». Grandeur et décadence de ces cités de marbre, gardées jalousement par l'écho des montagnes et l'ombre des pins, comme un sépulcre géant des grands de jadis. Fatalité, ou conséquence de l' « ubris » des hommes, je ne sais...

Bref, après cette bonne journée de route et de marche, épuisée, je me cale dans un cimetière, avec une seule envie : dormir ; et récupérer de ma courte nuit sur la marina de Bodrum. L'eau et la terre : le bivouac semble parfait. D'autant plus que mes voisins ne risquent pas de me réveiller, ils roupillent bien profondément, dix pieds sous terres, et ne doivent pas ronfler des masses ! Malgré le vent je m'écroule sommeil...pour être réveillée peu après par des hordes de moustiques (j'aurais préféré des zombies je crois !) qui entreprennent de me dévorer en bonne et due forme. Ce ne sont pas des vers, soit !, mais plutôt désagréable quand même. La région est très marécageuse. Repli stratégique vers un abri de dolmush à quelques mètres de là...pour être réveillée et délogée quelques instants plus tard par individu, torche en main, qui veut me faire décamper. Je m'obstine à ne rien comprendre. Après avoir réveillé tout le village et trouvé un interprète, l'olibrius me fait déguerpir de mon abri (satanés dolmush ! même absents ils font chier le monde !) et malgré mes hauts cris, m'indique un banc quelques mètres plus loin. C'est bon, je peux dormir maintenant ? Que nenni ! voilà bien qu'ils rameutent toute la brigade de



gendarmerie ! « -passeport madam ! ». Là c'en est trop, je suis crevée et dans mon droit. Aucune loi ne m'interdit de dormir je crois ! Je m'emporte contre ces pauvres gendarmes qui ne pigent rien (et n'ont pas l'air bien méchants) et contre le malheureux gars qui a le malheur de parler anglais. De rage, je plie bagage et reprends la route, non sans avoir pesté contre toute la troupe et crié mon bon droit aux spectateurs éberlués. Ils sont effrayés par les chiens et les serpents qui pourraient me bouffer... voilà bien autre chose ! Je m'en moque : laissez-moi dormir. Escortée par un escadron de gendarmes et de locaux, je pédale donc avec fureur jusqu'à ce qu'ils me ramènent, de force plus que de gré, dans le café du village, où on me balance un tas de coussins...pour être « en sécurité ». Andouilles va ! il fait dix fois plus chaud dans le café que dehors, et les moustiques sont aussi nombreux. Je me jette avec rage sur les coussins et entreprend de roupiller malgré tout, en maudissant cette bande de poules mouillées.

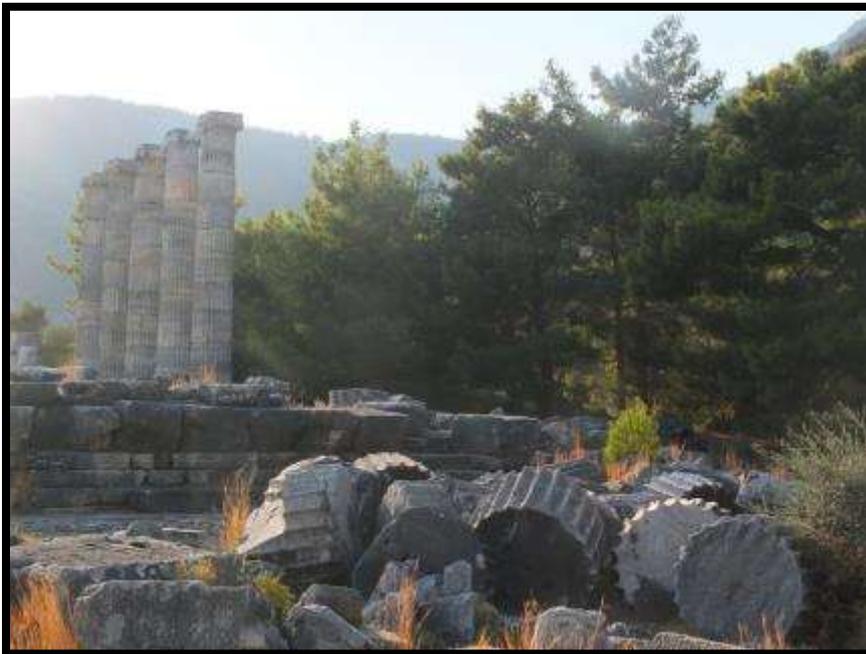
Réveillée aux aurores par le proprio qui vient m'asperger de bombe anti-moustique...un peu tard, je réussis tant bien que mal à finir ma nuit. Les pauvres, je

les ai bien rudoyés, houspillés et insultés. Enfin, d'un peu meilleure humeur après un petit-déjeuner plantureux, je leur pardonne de bon cœur cette overdose de prudence et d'incompréhension totale pour mon attachement à l'inconfort. J'ai honte de moi tellement ces petits vieux sont gentils au final. Ils me gavent bien entendu de thé, et me fourrent quasi de force dans la douche. Je dois vraiment ressembler à une clocharde, car ils me gratifient même d'un billet !

Je me dirige désormais vers Ephèse ( Selçuk) où je compte bien profiter du coucher de soleil sur les ruines.

12/08/12 – Güllübahçe.

Après avoir visité Ephèse (Ephésus), arpenté les allées de marbre polies par les ans et, peut-être plus que les sandales antiques, par les hordes de converses et de tongs que font claquer les centaines de touristes sur le pavage. Encore une fois, même si



j'arrive en fin d'après-midi pour profiter du coucher de soleil sur les merveilleux vestiges, les remous de l'industrie touristiques me font friser la crise. Même chose à Selçuk (l'Ephèse moderne), qui pourtant recèle de trésors archéologiques et monuments intéressants. Après avoir passé la nuit

dans une charmante famille (un marchand de bouquins et de bibelots du site du temple d'Artémis, où plutôt de LA colonne d'Artémis, puisque c'est tout ce qu'il reste de cette autre merveille du monde antique, dont les restes ont servi à la construction de Sainte Sophie), qui m'a accueilli très gentiment avec ses enfants et sa femme acariâtre. J'ai eu le droit à une scène de famille avec lancer de verres de thé au petit-déj !

D'une humeur assez maussade (très liée à mon système digestif qui semble en grève), je prends néanmoins le chemin de la maison de la Vierge, Marianaye, qui n'est qu'à sept kilomètres. Sept kilomètres dont je me souviendrai ! En maudissant le gars qui m'a mal renseigné, je grimpe tant bien que mal. Plus de 40°C, pas un pet d'ombre, un vent à décorner les bœufs et une pente à 10° en lacets jusqu'au bout, il aurait pu me prévenir que c'était plus le Golgotha qu'autre chose ! Je finis le calvaire en trainant mon brave Bucéphale qui a eu, heureusement, la bonne idée de

ne pas crever en route. J'arrive donc en pestant et piaffant à l'entrée de la fameuse maison, dont la visite est presque aussi chère que celle du site d'Ephèse ! Pour une pièce ? Faut pas pousser mémé dans les orties tout de même ! Après un coup d'œil désabusé aux alentours, je me résous donc à rester à la porte. Au moins je pourrai dire *veni, vidi, vixi...* piètre consolation . Sous l'œil médusé du portier qui doit me prendre pour une folle maso, je fais donc demi-tour et me jette dans la descente, tout schuss. Tout en maudissant le ministère du tourisme turc, qui taxe plus cher que le Louvre l'entrée de sites grands comme un mouchoir de poche ! je décide de déguster les monuments de la ville...de l'extérieur.

Direction Izmir ensuite.

Un vent bien, bien, bien violent me ralenti dans mon avancée, mais j'arrive malgré tout dans cette ville insipide et grisâtre qu'est Izmir, où l'Agora ressemble à un champ de travaux de la DDE, et le port à un embarcadère de Douvres (les palmiers en plus). Bref, je vais tenter de déguerpir avant de devenir complètement misanthrope ou du moins turcophobe ! pour l'instant l'urgent est de mener à bien une opération Nelson, avant d'implorer !

13/08/12 -Izmir.

Après avoir quitté Izmir pour Pergame (Bergama), je débarque dans cette charmante petite ville ; beaucoup plus chaleureuse que Selçuk. Les ruines antiques sont magnifiques, et valent vraiment le voyage, malgré la pente bien raide



pour y arriver sans prendre, évidemment, le téléphérique des flemmards. La ville antique a gardé toute son aura de mystère, peut-être parce que les touristes ne semblent pas lui accorder une attention démesurée ; Ephèse remportant tous les suffrages de ce côté-là.

Sitting à Bergama, où je bivouaque en douce dans les ruines de la basilique, sur les conseils du marchand de carpettes d'en face. La troupe s'est agrandie : je viens de récupérer un chaton, qui pour l'instant se gave de lait et chasse les grenouilles. Grosse délibération avec mon Jolly Jumper pour savoir si l'on embarque un Rantanplan...affaire à suivre.

14/08/12 - Pergame.

*Il arrose d'huile la colonne funéraire d'Achille, court autour du tombeau de celui-ci, tout nu, suivant l'usage, avec ses compagnons, y pose une couronne et félicite le héros d'avoir eu, pendant sa vie, un ami fidèle, et après sa mort un grand poète pour*

*célébrer ses exploits. Il parcourt la ville pour y découvrir toutes ses curiosités. Quelqu'un lui ayant demandé s'il voulait voir la lyre d'Alexandre, il répond : « je me soucie peu de celle-là, mais j'aimerais voir la lyre sur laquelle Achille chantait la gloire et les grands faits des braves. »*

Arrien – *Anabase*.

Malgré Japonais et billet d'entrée, cheval de Troie un peu interloquant au milieu d'un champ de ruines, Troie. Ma chère Ilion, le sommet du périple, le pèlerinage de tous les désirs.

« Dans tous périple, le voyageur approche des sommets magiques, souvent cristallisés dans un lieu qui incarne toute cette espérance, tel un horizon longtemps désiré » écrivait Olivier Weber à propos d'Ella Maillart. Pour moi, Troie représente la pierre angulaire de toute cette culture antique, gréco-romaine et méditerranéenne, qui m'est si chère. Qu'importe si les touristes ont usage du lieu, si la visite n'offre que quelques bouts de remparts reconstitués et un ou deux restes d'amphores dans un coin perdu au bout de nulle part.

Le rêve. Exactement ce qu'il me faut. Solitude et rêverie, Iliade en main. Malgré un ou deux troupes de japonais, dociles derrière leur guide, je peux relire en paix mes chants favoris d'Homère sur les dalles qui en ont porté l'histoire. Peut-être Alexandre s'est-il tenu ici, peut-être là...qui sait. Pour moi la plaine retentit encore du chant des guerriers et, plongée dans mes



vers, c'est le cri des agonisants, et le frottement des cuirasses et des armes qui résonnent sur ces ruines. Plus de pancarte « visitor's route », seulement le spectacle d'Achille poursuivant le valeureux Hector. Un moment suspendu dans le temps. Horizon longtemps désiré...le rêve, entretenu par de longues heures de solitude et de méditation, ne peut être rompu par la réalité des ruines ; Homère sonne dans ma tête comme une litanie continue. Une lyre qui m'a accompagné toute ma route et, fredonnant ses notes depuis longtemps, retrouve enfin toute son ampleur dans l'espace fait pour lui donner écho.

« matérialiser dans l'action une longue méditation faite d'isolement et de rêve »...<sup>10</sup>

J'ignore jusqu'à quel point le voyageur peut découvrir le monde ; car il est vrai que « l'humanité bavarde » est partout semblable, comme le chante Baudelaire, mais il est des moments où l'on touche du doigt cette continuité de l'histoire. Ce temps

---

<sup>10</sup> Virginie Hériot



qu'on palpe à travers quelque antique voie de marbre, quelque paysage inchangé par le temps qui l'a sculpté. Je continue mes divagations lyriques face à la beauté du soleil couchant dans la mer de Marmara. Consumant en même temps que la braise de mon dernier

cigare (gardé précieusement pour l'occasion) mes derniers instants de voyage solitaire dans la lande nue. Mes bouquins pour seuls compagnons. Et ma brave machine, qui a vaillamment trimé jusqu'ici sur les pas de son illustre homonyme. Mais nous arrivons au bout et demain, après un dernier bout de chemin, on embarque direction Istanbul.

Peut-être une journée encore de répit demain, pour contempler le plus longtemps possible ces eaux qu'ont contemplés les poètes et les héros. Malgré les yeux interloqués du guide qui ne comprenait absolument pas l'intérêt de longer la côte, surtout sur un chemin de terre passablement impraticable, et encore moins le désir de camper seule, j'ai donc suivi la côte, dénichant au passage de vieux canons style « canons de Navaronne » qui devaient défendre l'Hellespont durant la dernière guerre. Bivouac sur une petite plage, largement pourvue en insectes, mais qu'importe ! J'ai même une douche antédiluvienne : le luxe du luxe ! Nuit constellée d'étoiles : confort optimum donc. Une douche et un cigare... « what else ? »...sinon un whisky, pour goûter au paradis.

Harmonie du soir...

*Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !*

*Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.  
Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige !  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...  
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor.*

15 aout 2012 - Entre Troie et nulle part.

Journée sans histoire à profiter la première fois du soleil. Bronzette et lecture, baignade et croquis ; un petit moment de calme avant la grande Istanbul. Le vieux pêcheur amarré-là m'apporte gentiment une assiette de soupe, puis retourne sur son rafiote, îlot minuscule pour sa solitude. je peux laisser mon esprit vagabonder au fil de la course du soleil ; sans d'autre compagnie que les chiens errants.



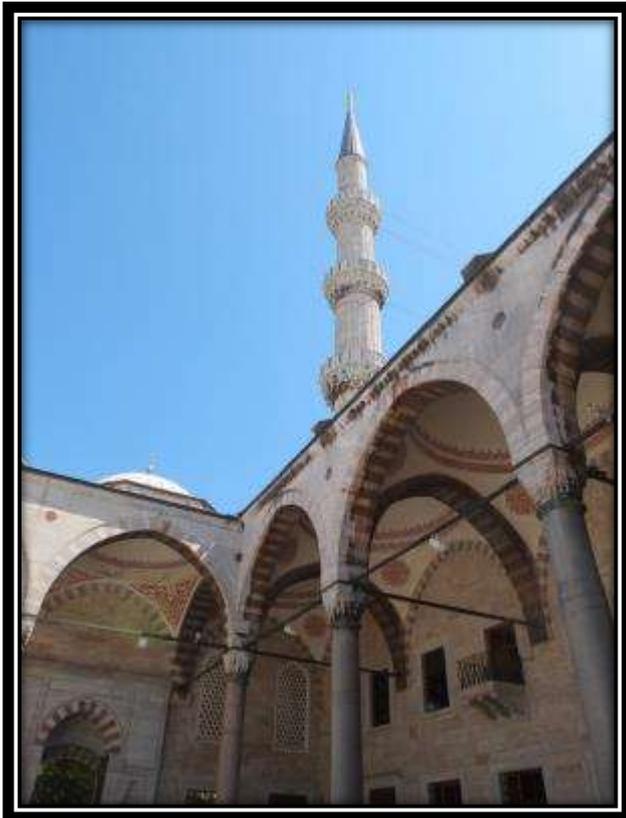
16/08/12 –  
Guzelyah.

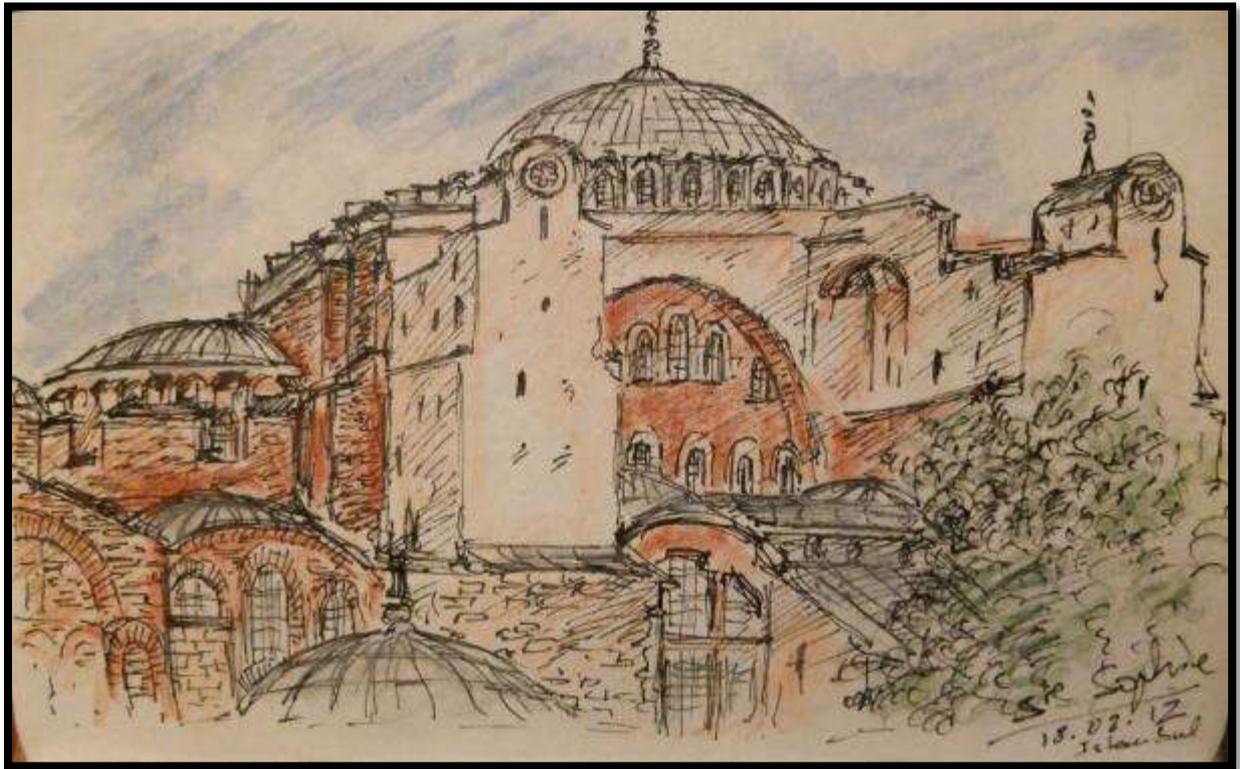
Après une journée de galère entre la chaleur et les slaloms pour passer sur la côte occidentale et trouver un bus, j'ai finalement trouvé un transport pour Istanbul.

Arrivée en fin d'après-midi, je loupe de peu Melchior, un ami qui devait y être pour un ou deux jours et

qui vient de quitter la ville ; qu'à cela ne tienne, je m'enfonce dans la mégalopole. Bivouac sur la pelouse de la station de métro d'Aksaray. Réveillée en pleine nuit par une douche gratuite et inattendue, j'en retiens la leçon : mieux vaut béton que gazon pour éviter l'arrosage automatique ! Car même le plus petit coin d'herbe de la ville a le droit à sa douche nocturne. Trempée et piteuse, je ramasse à la hâte mon gourbi, et avec une mine de zombie-sort-du-lit, me roule en boule dans un coin de béton près d'un mur ; espérons que c'est n'est pas l'urinoir du quartier ! Je me rendors comme un bébé, ruminant ma dalle : mon frugal repas de pain de moisi et soupe tiédasse n'a pas fait grand effet.

Debout de bonne heure, je m'empresse d'aller faire le mouton devant Sainte Sophie. Quand même ! après, adviene que pourra, je vais jouer les Rastignac turcs : à nous deux Istanbul !





Belle journée à arpenter les innombrables ruelles et quartiers d'Istanbul. Quel plaisir que de se perdre au fil de rues et mosquées merveilleuses qui jalonnent la ville ! De Sainte Sophie ( Agiasophia) à la marina, en passant par la corne d'or et le Bosphore, j'ai usé mes « semelles » aux dalles de cette merveilleuse cité, jouant les vas-nu pieds dans les profondeurs des ruelles. Cité cosmopolite et chaleureuse dont chaque quartier est comme une couleur différente au sein d'une grande tapisserie, la ville se déroule comme un immense tapis où chaque ruelle dessine un des motifs de la Turquie, au fil des entrelacs de la métropole séculaire. Les bazars et marchés aux épices égyptiens sont parmi les plus vivants. Regorgeant de trésors, les étalages encombrant de leurs mille bibelots les artères grouillantes de la capitale du marchandage. Une foule de tous continents noie les rues de couleurs bigarrées où se mêlent toutes les senteurs exotiques d'un port oriental... et les odeurs moins savoureuses que traîne la mégapole dans ses boyaux étroits. Le port recèle de vieux quartiers fabuleux où chaque rue affiche une spécialité ou une activité différente ; filets, outils, tapis ou quincaillerie...tout y passe ! « L'espace...efface...le bruit » dirait Hugo. Hélas, les bicyclettes sont refoulées à l'entrée des monuments ; je suis donc contrainte d'admirer les monuments de l'extérieur.

Vendre ma bécane et organiser mon barda pour un chargement de piéton-stoppeur, je ne perds pas de vue la mission urgente...mais l'enchantement de se laisser porter par la foule et de se perdre à l'infini dans ce dédale qu'est Istanbul l'emporte sur les préoccupations matérielles. Toutefois, l'intendance à ceci de préoccupant que trainer ma bécane dans les pentes pavées cahin-caha de la cité risque d'être épuisant à la longue ; et plutôt encombrant. Il va falloir se bouger le derrière pour remédier rapidement à cela ma grosse ! En attendant, bivouac entre Sainte Sophie

et la magnifique mosquée bleue ce soir. Avec le vague et léger espoir de trouver un être compatissant pour garder ma bécane le temps de visiter le monument.

18/08/12

Ouuuh...difficile de se remettre en route après mes péripéties istanbuliotes ! Je décuve petit à petit sous le soleil de plomb, à Sultanhamet. Douuuuement...gueule de bois sur le trottoir : la base ! Récupérée hier par un journaliste aussi sympathique qu'intéressant qui, pris de pitié devant ma crasse, m'a proposé une douche, j'ai passé la nuit à refaire le monde autour de narghilehs copieusement arrosés de vin local. Spécialiste de la Turquie, Nafiz travaille à New-York depuis dix ans et couvre les évènements relatifs à son pays ; photographe primé de plus, il profite de son séjour chez son frère pour mitrailler la ville. Une rencontre d'autant plus intéressante pour moi : je peux enfin aborder sans tabous toutes les questions



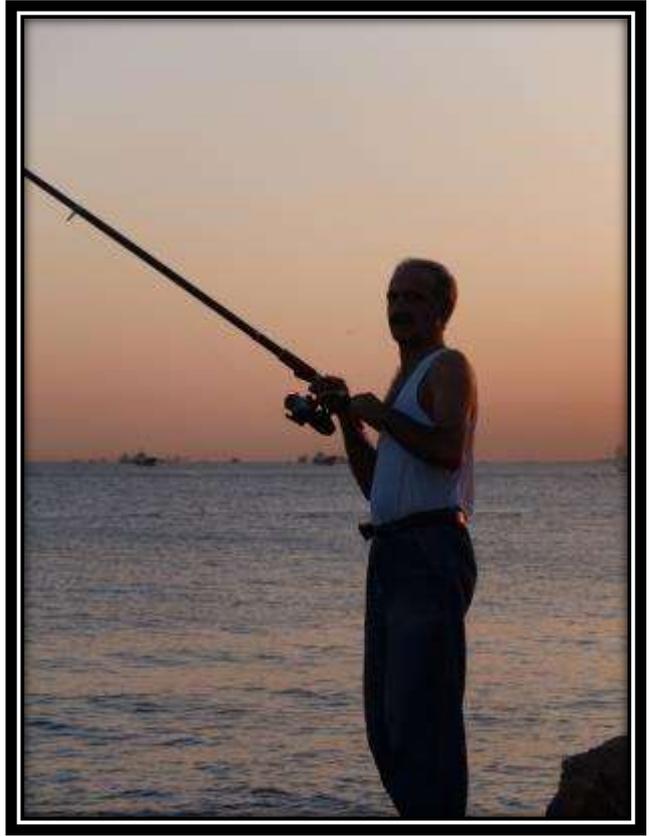
déliçates relatives à la politique intérieure, difficiles à évoquer d'habitude, comme le génocide arménien, le cas kurde et la politique frontalière avec la Syrie... De l'actualité new-yorkaise (mon hôte a couvert les mouvements d'occupation de Wall-Street) au folk local, on refait le monde autour de verres bien remplis (heureusement que j'ai esquivé le raki sinon le monde serait encore pâteux...).

Malgré mon moteur au ralenti, il me faut maintenant me préoccuper de ma mission rapatriement : trouver un sac à dos pour mon barda, vendre mon vélo et organiser mon retour. Ça fait beaucoup pour un jour avec mon énergie de loukoum, mais on va essayer ! J'suis pas venue jusqu'ici déguisée en feuille de chou pour me faire bouffer le cul par des lapins, que diable !

19/08/12



- lecture  
d'Homme  
en  
voyage -





Après trois jours passés sous l'aile des réfugiés, je tente de reprendre la route. Installée sur la jetée qui fait face à la petite Sainte-Sophie (charmante petite mosquée qui présente l'intérêt non négligeable d'avoir des toilettes gratuits dotés d'une pomme de douche en guise de chasse d'eau : le luxe, une salle de bain !), je suis récupérée par les sans-papiers qui campent là, réunis en petits groupes de compatriotes ou de compagnons d'infortune. Je suis adoptée par un petit groupe d'Algériens clandestins. Arméniens, Algériens, Géorgiens, Marocains, Ivoiriens, Iraniens, kurdes... tous, venus à pieds parfois depuis leurs pays, ont en commun de longs et périlleux périple, trainant au hasard des pays dont ils sont vite refoulés leur exil malheureux et leur crainte perpétuelle comme seul balluchon. Combien de camions, de bateaux et de trains les ont transportés à leur insu ? Ils ne comptent plus ; Des transports hasardeux coincé entre l'essieu des camions aux camps de réfugiés et frontières « musclées », Ils m'égrenent le chapelet des pays traversés, des asiles trouvés, jusqu'à Istanbul, où ils ont finalement échoué, regardant avec envie et résignation l'Europe qu'ils touchent presque mais n'arrivent pas à atteindre. Jamel, un Algérien adorable qui a roulé sa bosse dans toute







l'Europe et parle six langues, me prend sous son aile. Mon guide connaît la ville comme sa poche, et passe le plus clair de son temps à papoter et marchander avec les habitants ; un passeport précieux pour découvrir la ville et ses dessous. Je suis un peu ric-rac en attendant de vendre ma bécane, ils me montrent tous les bons plans gratuits pour survivre dans Istanbul l'impitoyable. L'hospitalité règne en souveraine chez les plus démunis...ils partagent de bon spontanément le peu qu'ils possèdent : cartons pour dormir et abats pour diner. Au fil des discussions, j'apprends à connaître mes nouveaux amis. Ils me racontent leurs péripéties : expulsions, prisons, faim, soif, sont leur lot depuis qu'ils ont décidé de quitter le bled. Expulsés de Norvège après neuf ans à essayer de se construire une vie sociale stable, Jamel et Mustapha attendent, résignés, d'avoir de quoi passer les frontières grecques ou bulgares, pour reprendre leurs pérégrinations. L'un a dû quitter sa femme, restée en Norvège, l'autre cherche depuis qu'il a une quinzaine d'année, à rejoindre sa famille en France. Ils enchainent les petits boulots pour économiser le prix du passage des frontières jusqu'en Europe ; et les tarifs montent depuis le resserrement des frontières grecques autour des clandestins...

« Le seul héros, le seul homme libre, c'est le vagabond »<sup>11</sup>

Je me rends compte de la chance que j'ai : avec mes papiers, voyager est une sinécure ! Fraudant depuis leur plus jeune âge pour fuir la guerre civile en Algérie ou la misère, les clandestins sont confrontés au sort le plus aléatoire. On me raconte les conditions d'internement pour les fraudeurs en Syrie. Les geôles des émigrés clandestins sont en réalité des hangars ; de simple hangars où sont parqué des centaines de personnes, confinées comme du bétail dans l'obscurité et la saleté. Interrogations musclées et mauvais traitements au menu. « – quand ils nous ont choppé, on nous mis dans un grand hangar, tu sais, un hangar avec tout le monde en vrac ; ça puait, c'était dégueulasse, vraiment sale ! Pas de douches ni de toilettes, tu vois. Après on te prend pour t'interroger, et là, le gars me dit : « tu regardes devant toi, tu regardes devant ! » on me pousse dans un couloir, et là, je vois des gens en-dessous, entassés sous les grilles où je marche ! J'avais peur, j'avais très peur. Après quand on t'interroge, ils veulent que tu dises que tu es passé avec un passeur ; il faut qu'il y ai un passeur, sinon c'est pas normal, alors ils te tapent ! Moi j'avais pas de passeur, j'étais passé tout seul, mais j'avais peur, alors j'ai dit tout ce qu'ils

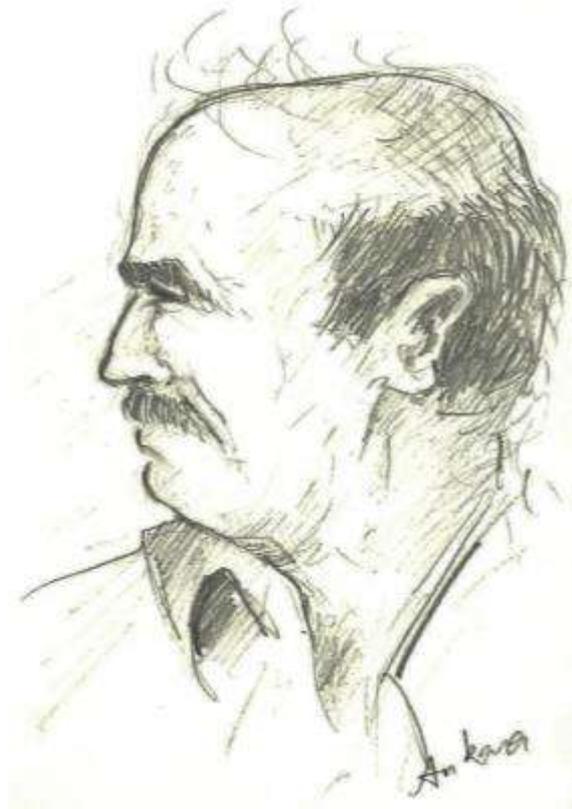


---

<sup>11</sup> Joseph Kessel

voulaient ! Après je suis repassé sur le couloir avec les grilles. Mais pour moi ça a été, comme je parle beaucoup de langues et que là-bas, ils parlent pas l'arabe du bled, ils m'ont pris comme interprète ; ils avaient besoin de moi donc je m'en suis sorti. » Me raconte Jamel. Tous sont unanimes pour éviter à tout prix la Syrie.

Après le maigre repas quotidien composé d'abats de poulets et tomates, qui consistent l'ordinaire que l'on partage, je fais la rencontre de Gustavo, un Madrilène qui arrive d'Espagne à vélo, en solitaire lui-aussi. On sympathise tout de suite, et comme il cherche un coin où crêcher, on l'adopte aussitôt dans la bande. La troupe s'agrandit. Grâce à Jamel, j'ai réussi la difficile mission de vendre quelque chose à un Turc ! J'ai soldé ma bécane au bazar ; opération périlleuse qui coûte beaucoup de salive et de marchandages, et des surenchères de salamalecs au-delà de l'imagination ! D'autant plus que les clients venaient plus pour l'attraction que



représentaient ma présence et le boniment que leur servait Jamel que pour acheter la bête. Mais je ne m'en tire pas trop mal et en tire un prix honorable, pour une occase d'occase ; pour un peu je me serais fait du bénéfice dessus. Mon solide Bucéphale vendu, me voici revenue à l'état piéton...

Sac à dos sur l'échine et chargée comme une mule, je retourne sur les sentiers de l'auto-stop. Un petit pincement de cœur en laissant Bucéphale aux mains de ce roublard de marchandeur turc...

Je me mets en quête d'un éventuel convoyeur se dirigeant vers l'Europe. En cherchant sur les parkings des camping-cars les immatriculations européennes, je trouve mon bonheur. Coup de chance (prématuré hélas !) je trouve deux petits Français qui respirent la coolitude ! Exactement les petits roots que je n'osais espérer. Pas de problème, ils me convoient

vers la roumanie. Manque de bol, ce matin, les adieux difficiles avec mes nouveaux amis s'éternisent (je ne pouvais pas refuser le petit-déj pour lequel ils avaient cassé la tirelire !), et j'arrive trop tard...mon transport providentiel est déjà parti ! Grosse déception. Istanbul ne veut plus me lâcher ! Allez je ravale ma déception ; un de perdu, dix de retrouvé, inch' Allah ! En attendant je vais retourner avec mes sans-papiers. L'un d'entre eux a reçu un petit pécule de sa famille et va sûrement la gaspiller aussi sec pour noyer sa tristesse. Je lui donnerai un coup de main si c'est au whisky !

22/08/12

## Fuite

Ma vie usée jusqu'à la corde  
De vingt ans de vagabondages  
Au néon de l'étoile des mages  
Coule au loin des routes des hordes

Le ciel pleut des cordes sur l'écoute  
Ecoute le vent qui tend la voûte  
Au bord du tranchant aéré  
D'un col seins des cieus acérés

Le hâle brulant du Ténééré  
Souffle une houle à mon âme affamée  
Qui se pend aux clameurs  
De la mer balancée  
Qui s'éteint à petit feu  
Sous l'effort foudroyée

En selle sur les pas  
    Des futures caravanes  
Je m'échappe de la  
    Chape pesante  
Qui écrase les pensées  
A coup de trains bondés  
De rues plombées  
Sous les cris de néants  
D'une nuée  
Abîmée  
Au creux d'une nuit  
Sans vérité  
Etriquée  
Dans des sentiers  
Déjà courus  
Ramassée  
Au cœur des rues  
Enrouée  
De trop crier  
Vos slogans engoncée  
Dans des gaines  
De prostituées  
Putains en dentelles  
Bariolées de bonnes manières  
Qui pendouillent  
De vos jarretelles



Fouettant l'inertie  
De vos rêves macadamés  
Dames de la nuit  
Que vous êtes devenus  
En courant de trop près  
Derrière vos vanités  
« *Vanité des vanités*  
*Tout est vanité !* »

Roulent les larmes  
D'un Pascal  
A l'ombre du rôle  
De la ville  
Que je fuis  
Pour y mieux  
Retrouver  
La magie des mots  
Oubliés  
Entre les lignes  
Codifiées  
D'une folie  
Allègrement  
Encensée



Le grand départ...retour vers l'Europe. Deux jours de plus à arpenter la ville et passer de longues heures à discuter en compagnie des amis Algériens, et de Gustavo, mon jumeau de la route, chanteur de flamenco baroudeur. Bruissement de la mer sur la jetée de la Corne d'or, fébrilité du Grand Bazar (l'autre non des quarante voleurs, mais des quatre mille voleurs !) et appel du Muézin ont rythmé ces journées. Au fil des merveilleux échos des mosquées qui chantent en chœur le grand hymne à la Byzance des deux continents, reliant de leur pont musical l'est et l'ouest, je m'intègre dans le quartier portuaire : « La fille hippie qui marche pieds nus avec son chapeau en loque ». Toutefois je suis à quai et l'argent file, malgré le petit pécule de mon vélo. Gustavo est dans le même cas et se sépare aussi de sa bécane : « Rossinante ». L'appel de la route commence à se faire insistant ; Surtout après les rebondissements de la nuit dernière...

Hier soir j'ai fait la connaissance d'Hussein, un Iranien aussi drôle qu'intelligent, qui cherche à passer en Europe et travaille à ici, le temps d'apprendre la langue et préparer son périple. On l'initie avec Gustavo au mode de vie « peace & love » de la route qui le fascine, ce qui tourne en franche rigolade en le voyant s'étouffer avec sa première clope.

Après un barbecue d'anchois plus ou moins frais à la bonne franquette, au milieu de nos causeries multilingues (anglais, français, espagnol, arabe), les problèmes commencent. Tandis que, comme à mon habitude, je roupille comme un loir (nous avons changé nos cartons de place pour éviter l'arrosage automatique), Hussein me

réveille en catastrophe, suivi de Gustavo puis de toute la troupe fébrile, qui me secoue et me met rapidement au courant de la situation : grosse bagarre à coup de pierres et de couteaux entre kurdes et arabes. Un des kurdes (plus ou moins dealer) reluquait d'un peu près le « campement » à cause de notre présence (européen + sacs à dos = \$\$\$€€€...), et Jamel, déjà excité comme une pile électrique au naturel, stressé par la crainte des Kurdes, est parti sur les chapeaux de roues. Il houspille le voisin pour qu'il aille dormir plus loin ; Mustapha se réveille ; Jamel crie comme un goret qu'on égorge, ce qui déclenche la mêlée. Dispute à l'orientale, qui finit en rixe musclée une fois que les copains s'en mêlent et que les kurdes rappellent en troupeau à l'aide de leurs compatriotes. Pour finir, tandis Gustavo, Hussein et moi décampons un peu plus loin en spectateurs impuissants et sirotons un whisky (le plus beau cadeau qu'on pouvait me faire là !), une poursuite effrénée s'engage. Nos quatre compagnons ont le dessus et prennent la fuite avec toute une meute de kurdes,

couteaux en main, aux trousses. Ça hurle, ça galope dans tous les sens, mais que faire ? Nous restons là, impuissants, la clope au bec et l'œil inquiet, en espérant que cela ne finisse pas en catastrophe.



Vers trois heures du matin, un revenant : Mustapha, trempé jusqu'aux os et grelottant de tous ses membres, qui a préféré sauter à la baïlle plutôt que de se faire massacrer. Il a perdu ses lunettes dans la débandade et ne nous a retrouvés qu'avec difficulté, bigleux comme une taupe, il n'y voit goutte et marche à tatillon ; une chance qu'il ait sauté dans la mer et pas sur du dur ! Il a perdu le reste de la troupe. On s'endort malgré tout, après avoir constaté les dégâts : les passeports de notre ami n'ont pas survécu au bain de mer...le gouffre se creuse, il passe de sans-papiers à sans identité...

Ce matin, on récupère Jamel, mort de trouille, qui a passé la nuit dans la station-service voisine où il a réussi à se réfugier in-extremis. On apprend que le cadet de la bande a été récupéré au vol par une brave dame en voiture, alors qu'il manquait de s'écraser sur la chaussée ; il est tiré d'affaire. Quant au dernier de nos

malheureux compagnons, qui n'a pas réussi à s'échapper, il a ramassé pour tout le monde et sort de l'hôpital avec le crane ouvert, et le corps couvert de coups et de coupures. Tout le monde est -relativement- indemne, c'est le principal.

La dure condition des réfugiés d'Istanbul...

Les voilà de nouveau, non pas à la rue, ils y sont déjà, mais en cavale...obligés de laisser la place aux « vainqueurs » s'ils ne veulent pas de représailles. Fugitifs parmi les clandestins, exilés à au sein même de leur terre d'exil. Nomades sans troupeau, perpétuellement tendus vers l'inaccessible but qui est pourtant à portée de main ; vers l'inaccessible vie qu'ils contemplent comme un enfant regarderait un étalage de bonbons, inaccessibles derrière la belle vitrine...vie sédentaire qu'ils envient et cherchent en vain à atteindre. Chemins

opposés et pourtant bien proches pour nous autres, nomades volontaires qui fuyons le sédentarisme pour le retrouver sans cesse surgir au ceux d'une halte.



Après ces péripéties, je quitte donc définitivement Istanbul, pour me rapprocher de la frontière occidentale. J'emprunte donc les rails du fameux Orient-express...qui n'a absolument rien d'express, vers les confins de la Turquie et la ville d'Édirne, qui a balcon sur la frontière bulgare ou grecque, au choix. Gustavo quitte aussi le pays, demain ; en avion lui. Quant à moi, cavalière sans monture désormais, j'achève mon dernier tronçon de route d'Alexandre, *cum machina* cette fois. Direction Paris, où je dois être impérativement rentrée avant le 3. Comment ? Par où ? Aucune importance ! Roumanie, Serbie, Hongrie, Allemagne etc., ou Grèce, Albanie, Croatie, Italie... on verra ! La route décidera d'elle-même, inch'Allah !

24/08/12

Symphonie du voyage

Talons sur pavés  
Sonnent sonnets  
Résonnent les cloches

Du carillon des villes

Pic sur roc  
Sonne sonnet  
Résonne l'écho  
Du bourdon des cimes

Roulent les mots sous  
La lame des flots  
Tintent les notes au  
Trot des chevaux  
Crissent les pas sous  
Le sable des semelles  
Glissent tes doigts  
Sur le violoncelle

*Accord majeur :*  
DOME doré au  
SOLEil de  
MIDI

*Accord mineur :*  
LARMES lamentations de  
SIRènes  
RÉSignées

Les sons des couleurs  
Battent le tambour  
Les sons des senteurs  
Tendent le velours

Clameur des sentiers  
Hymne des abîmes  
Et le cri enneigé  
Des pics répétés  
Empli la vallée  
Du cor condamné

S'épanche le sang  
*Accord mineur*  
Du chevalier mourant  
*Bémol hoquetant*  
S'élève le cri  
*Accord majeur*  
D'un lointain hallali  
*Dièse tonitruant*



C'est la fresque  
Des vies  
Qui rythme  
La mesure  
Des mesures  
De ma vie  
Qui balance  
Les gammes  
Des portées  
De ma route  
A portée  
Des sentiers  
Que mon cœur  
Ecoute

*Cadence*

\*\*\*



Arachné galope  
Sur le clavier  
Noir et blanc  
Tandis que tisse  
La femme d'Ulysse  
Sa toile

*Espoir et chant*

Harpe de pleurs  
Fille du temps  
Tresse les fils  
Des maux de l'amant  
Glisse ses pattes  
De velours  
Par touches  
D'étoffe  
Tout le jour

\*\*\*



Après un bivouac entre deux containers au pied des vieux bains turcs de la ville, je partage mon dernier petit-déj turc avec Kess, un Hollandais très sympa, en rade lui-aussi à la frontière. Je quitte ensuite la charmante ville d'Edirne, une petite

merveille, blottie à la frontière de la Grèce et de la Bulgarie, qui sert d'écrin aux merveilleuses mosquées tout en torsades et flèches élancées, dont le chef d'œuvre du célèbre architecte de la mosquée Eminönü d'Istanbul.

Je trouve rapidement des camions pour traverser la frontière, derrière laquelle je reste bloquée toute la journée : les plus de 20 t n'ont pas le droit de rouler en Bulgarie par plus de 35°C (la chaussée est tellement mauvaise que le revêtement ne résiste déjà pas aux températures froides !) et il fait 42° ! Me voici donc coincée en Bulgarie, sous une chaleur d'autant plus étouffante que l'air marin a disparu pour céder la place à la moiteur continentale. Heureusement mon chauffeur est bien gentil, et on meuble le temps en papotant avec la patronne du bouiboui de routiers. On reprend enfin la route, une bouteille de whisky et presque une cartouche de clope plus tard. Crevée ! Pas fermé l'œil de la pose avec cette chaleur. Et me voilà maintenant en pleine Serbie (après un passage de frontière assez hard). Sans rien à manger ni à boire. Don't worry, be hippie ! Je serai ce soir en Hongrie...inch'Allah !

26/08/12 – Serbie.

Comme une clocharde dans une station-service de Passau, à la frontière Allemagne-Autriche, mais gros soulagement : enfin l'Allemagne ! Après presque deux jours avec Barati, un gros turc débonnaire avec qui j'ai traversé une bonne partie de l'Europe, je commence à péter un câble ; h/24 en poids-lourd, soumise à toutes les pauses réglementaires –y compris celle de 11h!- et les innombrables et interminables



contrôles de douanes à chaque poste de frontière...crevant ! Mais bon, ouf, après la Serbie, la Croatie, la Slovénie et l'Autriche, je suis enfin chez les Allemands ! La musique turque commençait à être franchement indigeste...

Encore en maillot de bain sous mes frusques repoussantes de saleté, je ne suis pas réellement préparée au changement de température : je me gèle bien les miches ici ! Mon sac (acheté trois francs six sous au bazar d'Istanbul) est déjà KO ; résultat : impossible de l'ouvrir sans casser la fermeture...pas de veste ni de pantalon ; en short-marcel en montagne, enroulée dans mes espèces de nappes turques et ma serviette, je grelotte toute la nuit sur mon banc. De toute façon, il fait trop froid pour lever le pouce.

27/08/12 – Passau.

Enfin rentrée à Paris ! Après une dernière étape avec un chauffeur épatant, roulant sa bosse depuis 40 ans sur les routes du Moyen-Orient et de l'Europe de l'Est avec des camions diplo (chargement diplomatique), il est tout content de me raconter ses

expériences diverses. Des réservoirs d'avion transportés en Irak par Dassault sous l'étiquette « matériel agricole » durant la guerre contre l'Iran, aux 50 t d'archives de guerres, dérobées par les Allemands, passés aux russes, et finalement récupérées par la France, mon sympathique routier alsacien en a vue de toutes les couleurs. Bien contente de pouvoir parler français et d'évoquer le Moyen et Proche-Orient à travers nos lieux communs, je débarque à Strasbourg. Bon retour chez les Gaulois ! On a beau dire, le retour a quand même du bon. Même si l'envie de repartir me titille déjà. Mes derniers kilomètres oscillent entre préparatifs de nouveaux départs et voyages aux long cours, et fantasmes d'entrecôte saignante et de pinard bien rouge.

Après une dernière étape française de Strasbourg à Paris - des plus fatigantes à cause de l'insistance lourdingue du chauffeur, qui est bien moins courtois que ses compatriotes turcs -, j'arrive au Bourget. Ré-



immersion dans le RER. Je hume avec bonheur l'air pollué de mon cher Paris, comme un cabot trop longtemps éloigné de sa niche. La saveur du retour...avec cette petite lueur déjà brûlante qui fait regarder la mappemonde avec une envie d'horizons nouveaux.

« ...Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir; cœurs légers semblables aux ballons,  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours: allons! »<sup>12</sup>

Un whisky/cigare plus tard, je me mets à rêver de prochains vagabondages ; Je repense à tous ces gens qui m'ont tendu la main, aux amis que j'ai laissé en partant, aux épreuves qui ont pimenté la route...me remémorant la fresque des souvenirs de ce voyage, je fredonne sur un vieux disque d'Edith Piaf :

*Non, rien de rien,  
Non, je ne regrette rien ;*

---

<sup>12</sup> Baudelaire

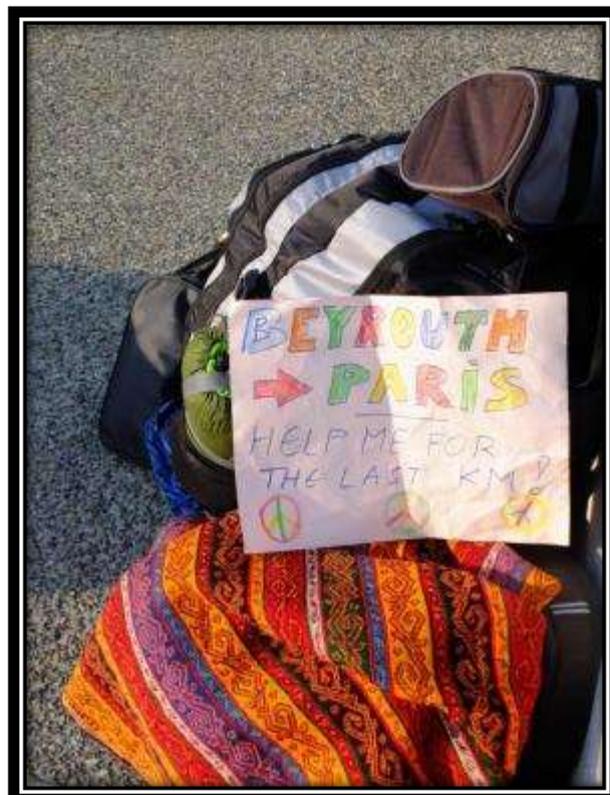
*Ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal,  
Tout ça m'est bien égal !  
Non rien de rien,  
Non, je ne regrette rien...*

30/08/12 – Paris.

Agnès Géminet

*« Fais de ta vie un rêve, et de ce rêve une réalité. »*

Saint-Exupéry



## Itinéraire

